

Contes et légendes de tous pays [000] – Contes et récits du Pakistan

**S. Hassām
A. Rassool**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

S. HASSĀM A. RASSOOL

CONTES ET RÉCITS DU PAKISTAN



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET RÉCITS DU PAKISTAN

Par

S. Hassām & A. Rassool

Illustrations de

René Péron

Éditions : NATHAN

*À ma chère et affectueuse
Andrée-Naheed*

INTRODUCTION

Le Pakistan (Pays des Purs) provient, comme on le sait, d'un État né récemment du partage de la péninsule du sous-continent indo-pakistanaï. Il est constitué de deux parties, situées aux extrémités Est et Ouest de l'Inde et séparées entre elles par 1 700 kilomètres.

Les Pakistanais, aussi bien les femmes que les hommes, se passionnent pour les contes populaires empreints de prodiges et de merveilleux. Cependant, il n'existe pas au Pakistan de conteurs professionnels, dans le vrai sens du mot, comme ceux de l'Orient, par exemple, qui colportent leurs contes sur la place publique, au marché, au café, à l'échoppe du coiffeur...

Les vingt contes que renferme ce livre m'ont été oralement dictés par un conteur de plus de 70 ans qui habite la région fertile du Panjab (Pakistan occidental), et dont la biographie suit.

Je souhaite que ce petit recueil soit agréable aux Européens de tous âges, et éveille leur curiosité et leur sympathie pour ce beau pays lointain qu'est le Pakistan.

Biographie du conteur



ASCINÉ par les contes, j'ai cherché pendant de longues années quelqu'un qui pût m'entraîner à sa suite dans ce royaume enchanté...

J'ai eu beaucoup de difficultés à découvrir un villageois qui pût me dicter de mémoire les contes qui suivent. C'est après bien des recherches qu'un ami me recommanda, en octobre 1961, à un villageois, molvi Noor-ud Din.

Lors de ma première visite à Narowal (Punjab) où habitait le conteur, je me trouvais devant une modeste cabane couverte de paille. Tandis que je frappais à la porte, j'entendis une voix derrière moi qui disait : « Que désire Monsieur ? »

C'était le fils de molvi Noor-ud Din. Il avait une trentaine d'années. Je lui remis alors le petit papier sur lequel étaient écrites deux lignes de recommandation par mon ami. Il le lut et me demanda de m'asseoir tout en m'indiquant un petit banc qui se trouvait devant la porte. Puis il partit appeler son père qui était allé entendre lire le journal du jour, selon la coutume en usage chez les villageois illettrés.

Après une quinzaine de minutes, accompagné de son fils, molvi Noor-ud Din se montra. Il me serra la main, demanda de mes nouvelles, comme si nous nous connaissions depuis bien longtemps.

C'était un homme assez fort pour son âge. Il avait soixante-douze ans. Il labourait encore son champ, et quoique illettré, c'est lui qui conseillait son fils unique ainsi que ses voisins. Comme pantalon, il avait un dhoti (grand morceau de toile avec laquelle les villageois s'enveloppent jusqu'aux reins) qui était devenu rougeâtre comme la terre ; il portait une chemise de la même couleur passée ; il était chaussé de sandales et avait sur la tête un turban. Il tenait une canne à

la main, mais il ne s'en servait pas. Il n'était pas du tout voûté pour son âge.

Bientôt nous entrâmes dans la cabane. Il n'y avait que deux petites chambres presque obscures, l'une ayant une porte basse et l'autre une petite fenêtre. Dans la première chambre, il y avait deux petits lits, un narguilé, une petite table en bois sur laquelle étaient posés deux tasses et quelques verres, et quatre petits bancs très bas. Dans l'autre, il n'y avait qu'un petit lit, un petit buffet et quelques ustensiles de cuisine.

Molvi Noor-ud Din me demanda de m'asseoir sur un de ses petits bancs, tout en s'excusant de sa modeste hospitalité. Et, accroupi, il alluma son narguilé ; je lui demandai :

— Vivez-vous seul avec votre fils ici ?

— Oh, non ! répondit-il, mon fils est marié. La chambre dans laquelle nous nous trouvons est celle de mon fils. C'est pourquoi tu y vois deux lits. La mienne est à côté. Ma belle-fille est allée voir sa mère qui est malade.

Tandis que mon hôte me demandait comment je connaissais l'ami qui m'avait donné son adresse, son fils entra et s'assit tranquillement sur le bord du lit.

— Que puis-je faire pour Monsieur ? me demanda enfin le vieillard.

Je lui fis part alors de ce que je cherchais. Il en fut très surpris. Je réussis pourtant à le convaincre. Après quelques minutes de réflexion silencieuse, il me dit :

— Très bien. Mais tu dois me questionner s'il y a quelque chose que tu ne comprends pas, car il y a bien longtemps que je n'ai pas raconté de contes.

Il plongea de nouveau dans un silence... puis soupira et dit d'une voix pleine d'angoisse :

« Il y avait une fois un honnête laboureur qui épousa une cousine lointaine. Il eut de son épouse un beau garçon qui s'appelait Noor. Celui-ci grandit, et comme il n'y avait pas d'école dans le village, dès sa quinzième année il dut travailler avec son père dans les champs. Le matin, dès cinq heures, il allait au travail et ne rentrait que vers six heures le soir. Telle était la vie qu'il menait.

Noor était cependant heureux. Comme son père, il était devenu pieux très jeune. Il n'avait pas de distractions. Il n'avait jamais voyagé, il n'avait même pas vu la mer.

Quelques années plus tard, Noor se montra fort intéressé par les nouvelles des grandes villes que racontait son voisin. Aussi, tous les soirs après son dîner, allait-il chez celui-ci, un vieil ami de la famille, pour entendre ce qui se passait ailleurs.

Or, ce voisin avait une jolie fille d'une quinzaine d'années, qui s'appelait Heera. Noor aurait aimé l'épouser, mais la main de celle-ci était déjà promise à un de ses cousins lointains.

Heera s'aperçut bientôt que Noor s'était pris d'admiration pour elle. Et comme son cousin-fiancé n'était pas décidé à se marier si tôt, elle tomba amoureuse de Noor. Les deux amoureux ne se parlaient pas encore. Ils se disaient bonjour tout simplement, une fois tous les matins, lorsqu'ils se rencontraient auprès du puits du village. Personne ne savait qu'ils s'aimaient.

Cependant, quelque temps après, Noor, sachant que Heera ne lui appartiendrait pas, quitta le village et alla à la recherche d'un emploi dans la ville la plus proche. Il avait alors une vingtaine d'années. Il se fit employer comme garçon chez un avocat qui lui payait cinq roupies par mois, avec logement et nourriture.

Après deux ans environ, Noor eut le malheur de perdre son père. Il rentra au village de Narowal pour cultiver le morceau de terre que lui avait laissé son père afin de nourrir sa mère.

Peu de temps après, le hasard voulut que le soi-disant fiancé de Heera mourût ; Heera avait alors dix-sept ans. Deux mois plus tard, Noor épousa la belle Heera. Ils menèrent une vie pleine d'entente et de joie. Ils cultivaient ensemble leur morceau de terrain.

Trois ans après son mariage, Noor perdit sa mère également.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis que Noor s'était marié, mais Heera ne lui donnait pas d'enfant. Cependant, Noor ne se décourageait pas. Étant très pieux, il s'adonnait aux prières et fit des promesses à Dieu pour devenir père, mais en vain. Il fit suivre des traitements à sa femme, mais sans résultat non plus.

Cependant, après presque vingt ans de mariage, un matin Heera annonça à son époux la bonne nouvelle : elle allait devenir mère ! Les prières redoublèrent. Noor était fou de joie !

Mais au huitième mois, Heera tomba gravement malade. Noor dut la transporter chez sa belle-mère, qui habitait le même village, pour être soignée. Et Noor, voyant l'état de santé de sa chère épouse, implorait Dieu de prendre l'enfant s'il le fallait, mais de lui rendre sa femme.

Une dizaine de jours avant la naissance de son enfant, la santé de Heera s'améliora légèrement... Mais le jour de son accouchement, accablée de douleur, Heera fit venir Noor auprès de son chevet et lui dit, en pleurant :

— J'entends la mort qui m'appelle. Je crois que je vais te quitter aujourd'hui. Je vais te laisser un enfant et je te demande de le soigner pour le mieux.

Noor, sans mot dire, se retira et alla pleurer à chaudes larmes au pied d'un arbre. Il se refusait à penser à une séparation d'avec sa femme.

Deux heures après cet entretien, une femme sortit de la cabane et vint dire à Noor, qui était toujours assis au pied de l'arbre, qu'il était devenu père d'un fils.

— Et Heera, comment va-t-elle ? s'écria Noor.

La femme rentra sans lui répondre.

Nerveux, Noor faisait les cent pas devant la cabane de ses beaux-parents, quand il entendit des cris et des pleurs. Il accourut vers la porte lorsque sa belle-mère lui annonça la mort de Heera...

Noor s'accroupit aussitôt comme s'il avait mal au ventre. Il ne pouvait pleurer. D'autre part, il semblait ne pas croire à ce malheur.

La nouvelle s'était répandue et les voisins étaient déjà auprès de Noor pour le consoler. Ce n'est que quelques minutes avant l'enterrement que Noor entra dans la cabane pour admirer son épouse pour la dernière fois. Et en regardant le visage pâle de Heera, Noor tomba sans connaissance. On dut retarder l'enterrement d'une heure jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance... »



Pendant tout ce temps, j'étais occupé à copier textuellement ce que me disait mon conteur, même sans le regarder... Mais après que celui-ci eut prononcé cette dernière phrase, j'entendis des sanglots : c'était molvi Noor-ud Din qui, prenant sa tête dans ses mains, pleurait à chaudes larmes. Je regardais le fils, et à ma grande surprise, constatai que lui aussi était bouleversé : deux larmes coulaient de ses yeux et il regardait tristement son père.

Je ne pouvais absolument rien comprendre. J'interrompis enfin un silence de cinq minutes en demandant à mon conteur :

— Ne m'avez-vous pas raconté votre propre vie ?

— Oui, répondit le fils en s'essuyant les yeux. Mon père t'a raconté comment il avait perdu ma mère.

— Veuillez m'excuser, cher Monsieur, ajouta aussitôt le conteur, de t'avoir raconté ma propre peine. Mais j'ai dû le faire, car les contes que je connais et que je vais te raconter m'avaient été narrés par ma défunte femme. J'espère que cela te donnera une idée du plaisir avec lequel j'écoutais les contes que ma jeune épouse connaissait et inventait parfois.

Et soudain, molvi Noor-ud Din, surnommé « Noor » par ses amis, me demanda l'heure. Il était à peu près midi et demi.

Vite, il demanda à son fils de préparer le pain. Il sortit et revint avec de la viande et des pommes de terre. Tandis que son fils pétrissait la farine, Noor-ud Din préparait le carry.



Molvi Noor-ud Din, après avoir déposé sa femme dans son caveau au cimetière de Narowal, retourna chez ses beaux-parents où il vit son enfant pour la première fois. Sanglotant, il le prit dans ses bras et l'appela « Amanat », ce qui signifie un objet confié à quelqu'un.

Deux mois s'écoulèrent... Molvi Noor-ud Din ne pouvait plus cultiver sa terre ; il pensait toujours à sa femme jusqu'au jour où il laissa Amanat aux soins de ses beaux-parents, et quitta le village.

Arrivé à Lahore, il trouva un emploi chez un médecin, également veuf. Il gagnait huit roupies par mois, avec logement et nourriture. Il en envoyait cinq tous les mois pour l'entretien de son fils, à son beau-père.

Quatre ans après, il savait très bien faire la cuisine. Malheureusement, son employeur quitta Lahore et alla s'installer à Karachi. Il resta sans travail pendant quelques mois. Il trouva ensuite un emploi de porteur d'eau... Et enfin il se plaça comme cuisinier chez un commerçant. Il travailla dans cette famille pendant quatorze ans.

En attendant, son fils Amanat grandissait. Il cultivait le morceau de terre de son père. Celui-ci allait le voir une fois tous les deux mois. Et à chaque fois, Noor ne manquait pas d'aller se recueillir sur la tombe de son épouse bien-aimée.

Lorsque Amanat eut 19 ans, son père le maria avec une jeune fille de 14 ans, du même village. Il y a une dizaine d'années qu'Amanat est marié, mais sa femme n'a jamais eu d'enfant. Cependant, ayant plus d'une fois entendu la triste histoire de sa mère, et ayant assisté à la détresse de son père, Amanat ne veut ni prier ni faire subir de traitements à sa femme pour qu'elle ait un enfant.

Comme Amanat avait reçu une dot de trois cents roupies pour son mariage, il persuada son père de rester au village et de cultiver ensemble leur petit terrain tout en y investissant la somme. Voilà comment, il y a près de dix ans, molvi Noor-ud Din est revenu à Narowal. Et depuis il ne s'est pas remarié ; il n'a jamais eu le désir de regarder une autre femme dans les yeux.



Le déjeuner fut prêt après plus d'une demi-heure. Assis par terre autour d'un grand plat en cuivre, nous commençâmes à manger.

— Tu m'excuseras, Monsieur, de ce simple plat, me dit aussitôt molvi Noor-ud Din. Je ne savais pas que j'aurais le plaisir de ta visite. J'espère que tu comprendras que je suis pauvre. Ah ! si seulement Monsieur le Pauvre avait accepté de mourir !

— Qui appelez-vous Monsieur le Pauvre ? lui demandai-je.

— Ah ! tu n'en connais pas l'histoire ? Il faut que je te la raconte.

Et tandis que nous mangions, il commença :

« Il y avait une fois un homme qui était extrêmement pauvre, si pauvre qu'on l'appelait « Pauvre ». Pour toute richesse, il n'avait qu'un pommier, mais ses voisins ainsi que les méchants passants lui dévoraient toutes ses pommes, avant même qu'il en eût goûté une seule.

Un jour, il adressa cette prière à Dieu :

— Tu m'as créé le plus pauvre des hommes. Tu m'as pourtant donné un pommier dont hélas ! je ne goûte pas les fruits, car on me les vole tous. Écoute-moi, ô mon Dieu ! Je voudrais que tous ceux qui grimperont à mon pommier restent sur l'arbre jusqu'à ce que je vienne leur pardonner et leur permettre d'en descendre.

Le bon Dieu lui accorda cette demande. C'est ainsi qu'il attrapa tous ses voleurs, et depuis, il fut tranquille et se régala de ses pommes.

Un jour qu'il était malade, l'Ange de Mort se présenta et lui dit :

— Je suis venu te chercher. Ton heure est arrivée et tu dois maintenant m'accompagner.

— Je le savais, répondit Monsieur le Pauvre, mais avant de mourir je vais te demander un petit service : je ne peux me lever ; veuille me cueillir une pomme du pommier qui se trouve dans la cour. J'aimerais en manger une dernière avant de quitter ce monde.

L'Ange de Mort eut pitié de Monsieur le Pauvre. Aussi alla-t-il dans la cour, grimpa au pommier, cueillit une belle pomme rouge, la plus belle de toutes. Mais voilà que voulant descendre de l'arbre, il se sentit incapable de bouger. Il appela en vain Monsieur le Pauvre. Après quelques heures, celui-ci vint au pied de l'arbre et dit :

— Je peux te faire descendre de cet arbre seulement à une condition.

— Laquelle ? fit aussitôt l'Ange de Mort.

— Que tu me laisses vivre jusqu'à la fin du monde !

L'Ange de Mort, ne voyant aucune autre solution, accepta la condition. Il se trouva bientôt à terre devant Monsieur le Pauvre qui l'attendait avec un morceau de papier et une plume. La garantie suivante dut être signée : « Je soussigné, l'Ange de Mort, certifie par le présent, que je ne prendrai pas la vie de Monsieur le Pauvre avant le jour de la fin du monde. »

« Donc tu vois, ajouta mon conteur, il y a eu hier, il y a aujourd'hui, et il y aura demain, en effet, jusqu'à la fin du monde, des gens pauvres, c'est-à-dire des gens de la descendance de Monsieur le Pauvre. »

Après le déjeuner, molvi Noor-ud Din se mit à me narrer ses contes. « As-tu entendu cette histoire ? » disait-il tout en m'en citant le titre.

Et lorsque je disais « non », il se mettait à raconter ses contes d'animaux, ses légendes merveilleuses, et, quoiqu'il ne fut pas un conteur professionnel, il se montrait très expressif. Cette narration dura plus d'une semaine. Au vingtième conte, molvi Noor-ud Din me dit :

— Est-ce que tu crois à tous les contes que je t'ai dits ? Sache qu'il faut croire ce que disent les vieillards !

Kaneez



Il était une fois un grand roi du nom de Khan. Il vivait dans un immense palais de marbre et régnait sur un pays riche et prospère. C'était un roi puissant, redouté de ses ennemis, et tous ses sujets célébraient sa force et sa justice.

Dès qu'il avait été en âge de se marier, son père (il était alors le prince héritier) lui avait donné pour femme la plus belle des princesses. Depuis, beaucoup d'autres lui avaient succédé, car le roi Khan voulait avoir un héritier et se lassait vite de ses jeunes épouses puisqu'aucune d'elles, jusqu'à présent, ne lui avait donné d'enfant. Il y avait quelques mois, la dernière de ses épouses, une petite princesse d'une beauté gracieuse et délicate, et qui était aussi bonne que belle, lui avait rendu espoir, mais les jours passaient et le roi abandonnait peu à peu tous ses rêves de postérité.

Enfin, désespéré, le roi pensa que le Ciel aurait peut-être pitié de lui et bénirait ses vœux s'il allait faire retraite dans la solitude et la prière. Il quitta donc son beau palais resplendissant de luxe et de richesses, et se retira dans une forêt lointaine. Là, il vécut comme un misérable ermite, faisant preuve d'humilité, lui qui avait été si puissant, s'adonnant à la méditation et aux invocations vers le Ciel. Sept mois passèrent ainsi.

Un beau matin, alors qu'il était assis, triste et pensif au pied d'un grand arbre, Khan vit passer un vieillard. Celui-ci s'arrêta et lui dit :

— Que fais-tu là, mon fils, et pourquoi cette tristesse qui envahit ton visage ? Serais-tu le seul du royaume à ne pas te réjouir du bonheur qui arrive à notre roi bien-aimé ? Pourquoi ne vas-tu pas assister à la fête du palais ?

— Que veux-tu dire ? demanda le roi.

— Ne sais-tu donc pas que la reine, la plus jeune femme du roi, a donné naissance à un garçon ce matin ? Tout le peuple est en liesse.

Khan, transfiguré par le bonheur, se prosterna et remercia Dieu ; et laissant là le vieil homme tout éberlué, il courut tout d'une traite au palais.

Le vieillard n'avait pas menti. Le roi fut tout heureux de voir un bel enfant dans les bras de son épouse. Tous ses vœux étaient enfin comblés et il voulut que tout son peuple partageât sa joie. Il ordonna de grands festins qui durèrent plusieurs jours. Les sages, rassemblés au palais, conseillèrent de nommer l'enfant Sikandar ; ce nom lui porterait bonheur et lui vaudrait un avenir brillant.

Le roi avait retrouvé l'équilibre de son heureux caractère. Il faisait plaisir à voir, et tous ses sujets ne se lassaient pas de chanter ses louanges et celles de son épouse bien-aimée et du prince héritier. Bref, Khan n'était plus triste, il n'était plus tourmenté, il ne gémissait plus. Sur son visage rayonnaient la joie et la fierté paternelle.

Sikandar grandissait. Il devint un fort beau jeune homme. Il était bien fait de sa personne et en même temps très sérieux. Les sages du royaume lui avaient prédit un avenir encore plus brillant que celui de son père. Le roi, en prévision de cela, fit donner à son fils une bonne éducation. Sikandar était habile à tous les exercices et courageux à la guerre, et le pays fondait sur lui de grands espoirs. Il aimait également les jeux de la lutte et accompagnait son père sur les champs de bataille.

Un jour, Khan, qui était allé à la chasse aux limites de son royaume, eut l'occasion de sauver la vie à un roi qui était son invité. Khan avait tué d'une flèche habile un tigre qui tenait déjà le roi entre ses griffes et s'apprêtait à le dévorer. En reconnaissance, cet invité offrit à Khan la plus jolie de ses esclaves. Celle-ci fut appelée « Kaneez », ce qui signifie servante.



A l'heure où tout se tait.

Intelligente et douce autant qu'elle était belle, Kaneez apprit en peu de temps à chanter, à jouer de la harpe et à danser. Lorsque le roi, après une dure journée de travail, se sentait fatigué, il la faisait venir auprès de lui pour qu'elle le distraie. Il va sans dire que cette nouvelle venue dans le palais du roi suscita fatalement la jalousie de toutes les autres esclaves.

Or la malice du sort voulut que le jeune prince Sikandar tombât amoureux de la belle Kaneez. Il tenait souvent compagnie à son père, et ne manquait pas d'être là lorsque la jeune fille chantait et dansait. Kaneez, de son côté, admirait éperdument le jeune prince et peu à peu sentit naître en elle un doux sentiment. Elle en devenait de plus en plus jolie et c'est toute rose d'émotion et de joie qu'elle chantait ses plus beaux poèmes lorsque Sikandar était aux côtés de son père.

La jeune fille cependant n'oubliait pas qu'elle n'était qu'une servante, indigne d'aimer un prince ; elle savait que la coutume interdisait aux esclaves de regarder leur maître.

Sikandar, au contraire, voulait faire partager à la jeune fille son amour tout neuf, mais cependant si profond et si ardent. Il observa les allées et venues de Kaneez et alla la rejoindre alors qu'elle se promenait dans les jardins du palais, à l'heure où tout se tait, où les rayons de la lune idéalisent toutes choses et où le parfum des fleurs devient plus enivrant.

D'abord timide, il s'enhardit à lui parler et les jeunes gens se rencontrèrent de plus en plus souvent. Kaneez était remplie de joie mais n'osait exprimer son amour au prince, sachant qu'elle n'était qu'une simple esclave.

Enfin, à force de patience et d'affection, Sikandar parvint à vaincre la résistance de la jeune fille et la persuada qu'elle était également une créature de Dieu, et que, devant un amour sincère, tous les êtres étaient égaux. C'est la loi des hommes qui met obstacle entre un prince et une esclave, ce n'est pas la loi de Dieu.

Malheureusement pour les deux jeunes gens, leur bonheur fut de courte durée. Il arriva qu'une nuit, une autre esclave les surprit ensemble. Kurshid, c'était son nom, en conçut un profond dépit. Elle aussi admirait le prince Sikandar et l'aimait en secret. Y avait-il une seule femme dans tout le palais qui ne rêvât de lui et ne souhaitât en être remarquée ? Kurshid, ulcérée du tendre entretien qu'elle avait surpris, jura de perdre les deux tourtereaux. Elle savait que le premier ministre du palais était jaloux de Sikandar ; elle alla dès le lendemain l'informer du rendez-vous clandestin dont elle avait été témoin.

Comme prévu, le ministre rapporta l'incident au roi, et celui-ci ordonna de surveiller étroitement les amoureux. Quelques jours plus tard, Khan se décida à faire lui-même le guet. Il se dissimula derrière le tronc d'un gros arbre et put voir Sikandar qui enlaçait la belle

Kaneez.

Furieux, le roi appela immédiatement les gardes et, sourd aux supplications de son fils, il ordonna que Kaneez fût enterrée vivante pour la punir d'avoir osé aimer le prince héritier.

Sikandar, fou de douleur, alla supplier sa mère d'intervenir auprès du roi pour que Kaneez fut graciée. Le roi repoussa la demande de son épouse bien-aimée, à qui cependant il avait coutume de ne rien refuser. Sikandar rassembla son courage et alla lui-même voir le roi. Il lui dit qu'il était seul coupable et qu'il fallait pardonner à l'innocente Kaneez. Son père, inexorable, ne voulut rien entendre.

Le même soir, accablé de tristesse, le prince Sikandar tomba gravement malade. On le crut perdu. Inquiet, le roi fit venir les sages les plus réputés de son pays ; mais quel ne fut pas son chagrin lorsque ceux-ci lui annoncèrent que le seul moyen de conserver la vie au jeune prince était de lui laisser retrouver celle qu'il aimait.

Le roi, très perplexe, se retira à l'écart et, la tête dans ses mains, se prit à réfléchir. Il revit en pensées ses longs mois de jeûne dans la forêt et tous les sacrifices consentis pour obtenir la naissance de son fils. Et maintenant voilà que ce même fils, l'espoir de sa vieillesse, allait mourir... Non ! Il ne pouvait le permettre ! Ç'aurait été d'ailleurs une ingratitude envers le Ciel de ne pas rendre ce fils heureux.

Il se dirigea en hâte vers le lit où son fils gisait pâle et prostré. Il prit doucement la main de Sikandar et lui dit :

— C'est la première fois de ma vie que je reviens sur ma décision, ô mon cher fils ! Sache que je l'ai fait pour toi ! Si ton amour pour Kaneez est vraiment sincère et profond, réveille-toi, va dire aux geôliers que j'ai pardonné à ta bien-aimée et ramène-la ici.

À peine le roi eut-il prononcé ces paroles que, à la surprise générale, Sikandar, qui semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie, sauta d'un bond hors de son lit. Sans perdre un instant, il courut vers la prison, mais hélas, il arrivait trop tard ; les gardes avaient déjà emmené Kaneez vers un village lointain pour qu'elle y fût enterrée vivante selon le verdict royal.

Ne perdant pas une minute, il demanda qu'on lui amenât le plus rapide de ses pur-sang et, sautant en selle, partit au galop dans la direction indiquée. Il traversa à toute allure plaines, fleuves et montagnes. À mi-chemin, il faillit perdre la vie : la jalouse Kurshid s'était embusquée sur son passage pour le percer d'une flèche. Fort heureusement cette flèche perfide ne lui fit qu'une légère blessure et il eut la force de se retourner sur son cheval et, d'une balle bien visée, tua l'esclave criminelle.

Oubliant sa douleur, ne pensant qu'à sa bien-aimée qu'il devait sauver, il poursuivit son chemin, et après trois jours d'une course effrénée, il arriva au village où des laboureurs lui apprirent que

Kaneez avait été enterrée vivante la veille. Il n'y pouvait plus rien et ne reverrait pas sa bien-aimée, morte pour avoir partagé son amour... Il tomba sans connaissance et fut ramené dans cet état au palais de son père.

Quelques jours après, le prince fit bâtir un mausolée sur le lieu du supplice de sa bien-aimée, et tous les ans ne manqua jamais par la suite d'aller s'y recueillir.

Quant au ministre qui l'avait dénoncé au roi, Sikandar ne lui pardonna pas sa trahison. Quelque temps après, profitant de la confusion d'une bataille, il l'assassina froidement, se vengeant ainsi de la mort de celle qu'il avait tant aimée.



L'amour réciproque



L était une fois un bon prince qui s'appelait Badar. Quoique encore jeune, sa renommée s'étendait à tous les pays avoisinants, non seulement pour son courage à la guerre, pour sa générosité envers son peuple, mais aussi pour son élégance. Quand il avait réglé avec conscience et équité les affaires du pays, il préférait à tout la chasse et les longues courses à cheval. C'était un tireur émérite, aussi bien pour les bêtes féroces que pour le menu gibier : aucune proie ne lui échappait, à la grande admiration de son entourage. Quant aux chevaux, c'était sa grande passion ; il avait une écurie de pur-sang à laquelle il donnait tous ses soins. Ces exercices violents en pleine nature avaient développé sa force et l'harmonie de son corps.

À l'occasion de fêtes et de réjouissances, quand il devait paraître en public, revêtu de ses plus beaux habits, fièrement monté sur un fougueux coursier, toutes les jeunes filles du pays l'admiraient et rêvaient de lui en secret. Mais Badar n'y prenait pas garde ; il était de caractère taciturne et ne pensait pas du tout au mariage. Il songeait plutôt à se divertir aux jeux d'adresse et aux combats.

Dans un lointain royaume, au delà des montagnes et de la frontière de l'Ouest, vivait une fille de roi, la princesse Nargis. Elle était d'une éclatante beauté et ceci se savait bien loin à la ronde.

Nargis s'ennuyait un peu dans le palais de son père. Un jour qu'elle était au bain, elle demanda à sa servante de lui raconter ce qui se passait dans le pays. La servante, heureuse de distraire sa maîtresse, se mit à raconter intarissablement tout ce qui lui passait par la tête. Elle en vint à prononcer le nom de Badar, et la princesse, piquée de curiosité, posa mille questions. C'est ainsi qu'elle apprit que le prince était d'une beauté incomparable, qu'il rendait son peuple heureux et

était en âge de se choisir une femme. Nargis, dont l'imagination était fort excitée par les récits de la servante, se mit à penser au prince nuit et jour, et finalement en devint tout à fait amoureuse sans jamais l'avoir vu.

Vers la même époque, par une curieuse coïncidence, des amis de Badar, qui étaient allés guerroyer au delà des montagnes et de la frontière de l'Ouest, lui parlèrent longuement de la réputation de la princesse Nargis. Ils lui vantèrent si bien sa beauté et ses dons que Badar se mit à y penser, comme il n'avait jamais pensé à aucune autre femme. Et chose dont il fut le premier stupéfait, il s'aperçut un beau jour qu'il était éperdument amoureux de Nargis sans l'avoir jamais rencontrée.

Ainsi naquit un amour mystérieux et profond entre ces deux jeunes gens qui ne se connaissaient pas encore.

Des mois s'écoulèrent... Dans son palais de marbre, Nargis ne demandait qu'une chose dans ses prières : connaître Badar. Et celui-ci, de son côté, soupirait en pensant à celle à qui il avait donné son cœur sans l'avoir jamais vue.

Or, un jour, tandis qu'à l'ordinaire Badar se promenait dans ses jardins, il s'arrêta au bord d'un lac. Un beau cygne blanc s'approcha. D'un geste irréfléchi, Badar le saisit par le cou. Mais quelle ne fut pas sa surprise d'entendre l'oiseau, suffoqué, lui dire :

— Pourquoi me fais-tu si mal, seigneur ? J'avais pourtant entendu vanter ta bonté. Je suis un génie parmi les cygnes de ce parc, et j'ai la faculté de deviner les pensées et les secrets des hommes. Si tu me rends la liberté, je pourrai t'aider à faire la connaissance de celle dont tu es amoureux.

Le prince, tout surpris, lâcha le cou du cygne. Celui-ci secoua délicatement ses plumes toutes froissées, glissa sur l'onde pure et bientôt disparut... laissant sur la rive Badar plus rêveur que jamais.

Le cygne tint sa promesse. Il vola toute une journée et toute une nuit ; et au matin, à l'heure où le soleil inonde de lumière les bois et les prés, il se posa dans les jardins royaux où Nargis se promenait tout en pensant à Badar.

Le cygne s'approcha de la princesse et lui dit :

— Bonjour, belle princesse. J'ai un message à te transmettre de la part du prince Badar. Ta beauté légendaire est parvenue jusqu'à lui et depuis il t'aime en secret. Il te demande de l'épouser.

Nargis, à ces mots, eut le cœur tellement gonflé de joie qu'elle se mit à danser tout en chantant parmi les fleurs du jardin. Lorsqu'elle s'arrêta, le cygne avait disparu, mais elle ne douta pas un instant de l'authenticité du message et ses rêves amoureux se remplirent d'espoir.

Le roi Anwar, père de Nargis, constata que sa fille devenait plus gaie et plus jolie de jour en jour. D'autre part, il pensait déjà à lui choisir

un époux. À cette fin, il décida donc de convier dans son château tous les nobles de son pays et les princes des royaumes voisins pour que sa fille pût faire son choix.

La nouvelle arriva jusqu'à Badar. Il se réjouit de cette opportunité et se mit aussitôt en voyage, accompagné de tout ce qui représentait son rang : cavaliers, musiciens, palanquins, éléphants richement caparaçonnés, chameaux chargés de présents, hommes d'armes...

Chemin faisant, le cortège du prince rencontra deux anges. Badar les salua respectueusement avec sa politesse habituelle, et les invita à faire route avec lui, mais ceux-ci refusèrent, et l'un d'eux dit à Badar :

— Nous allons, nous aussi, au palais demander au roi Anwar la main de sa fille. Si tu arrives avant nous, tu diras à Nargis que c'est un de nous qu'elle doit choisir comme époux.

Badar était non seulement beau et bon mais aussi franc et honnête. Levant la tête, il répondit :

— Permettez-moi de vous dire que je ne saurai jamais transmettre un tel message à la princesse, car je l'aime éperdument et souhaite qu'elle me choisisse. Je vous demande donc de faire communiquer ce message par quelqu'un d'autre.

— Tu refuses donc de nous obéir ? dit le deuxième ange. On te croyait pourtant plus soumis et respectueux ! Mais tu devras bon gré mal gré transmettre toi-même ce message à la princesse de notre part, sinon nous attirerons la malédiction divine sur elle et sur toi.

Badar craignait les anges et connaissait leur pouvoir. On a beau être prince, ces êtres surnaturels sont toujours les plus forts. Il lui faudrait donc se soumettre à leur désir. Triste et accablé, il continua son chemin au milieu de son riche cortège.

Quand il arriva au palais, la belle Nargis, qui avait appris son arrivée, l'attendait avec joie. Le prince, ébloui de la beauté, de la grâce de Nargis, demeura muet d'admiration et sentait son amour grandir encore plus maintenant qu'il connaissait celle dont il avait tant rêvé. La tristesse qui l'envahissait à l'idée du message qu'il lui faudrait délivrer était si apparente que Nargis le remarqua. Elle pensa tout d'abord qu'il était peut-être déçu de son apparence et lui demanda la raison de cette mélancolie.

Badar alors lui avoua son amour, comment il avait soupiré après elle pendant des mois et des mois, mais il lui dit aussi sa rencontre avec les anges et le message qu'il devait transmettre.

Nargis devint toute rose d'émotion en l'entendant.

— Écoute, lui dit-elle, tu n'as rien à te reprocher ; tu as rempli ton devoir en me faisant part du désir des anges. Demain aura lieu la cérémonie au cours de laquelle le roi mon père me demandera de choisir un époux. Moi aussi je t'aime en secret depuis bien des mois et c'est toi que je choisirai pour époux demain. Les autres n'y trouveront

rien à redire et, quant à mon père, il sera le premier à approuver mon choix, car il m'a dit ceci : « Si celui à qui tu penses tant partage vraiment ton amour, il viendra au concours de demain, et je l'accepterai comme gendre si tu le choisis. »

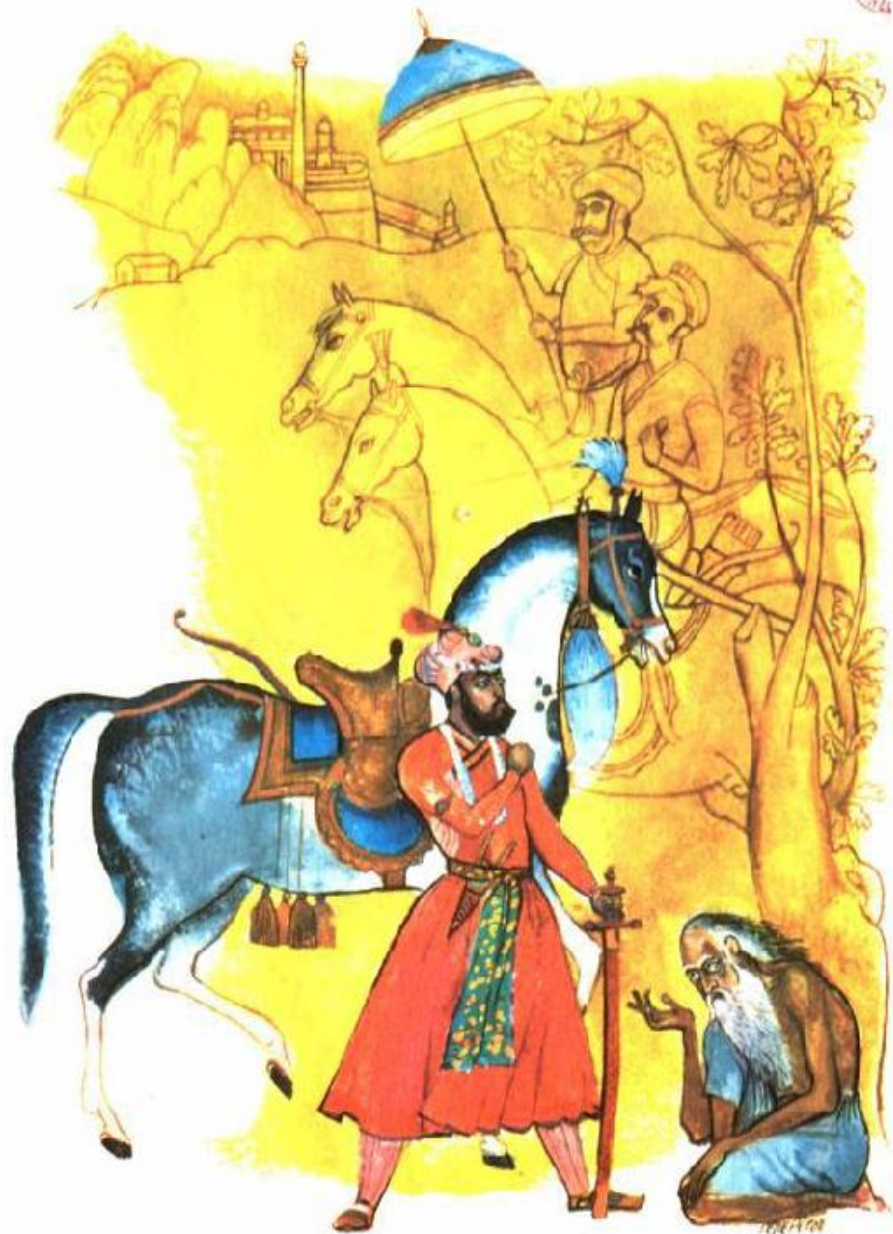
Le lendemain la cérémonie eut lieu comme prévue. L'assemblée était nombreuse et brillante et la princesse Nargis plus belle que jamais dans sa robe blanche ornée de pierreries. Tous les prétendants étaient là, chacun se demandant anxieusement s'il serait l'élu. Mais, à la grande surprise de Nargis, elle vit parmi les invités trois princes qui ressemblaient étrangement à Badar. Se souvenant du message du prince, elle comprit aussitôt que deux d'entre eux étaient sans doute les deux anges...

Quand arriva le moment de faire connaître son choix au roi son père, Nargis fit venir les trois jeunes gens et leur dit :

— Ô anges ! ayez pitié de moi. Vous savez que j'ai toujours été bonne et sage dans ma vie. On ne peut me reprocher aucune vilaine action. J'ai aimé Badar avant même de le voir ; mon amour est pur et sincère, et je ne crois pas commettre de péché en le choisissant pour époux. Je vous en supplie, reprenez votre aspect de génies, redevenez les beaux anges aux ailes blanches pour que je puisse reconnaître mon réel époux.

Les deux anges, qui avaient voulu seulement éprouver le sentiment des deux amoureux, reconnurent leur sincérité et s'éclipsèrent après leur avoir souhaité bonheur, richesse et postérité.





Ta fille n'épousera pas le prince auquel tu la destines.

La princesse et le mendiant



ANS un petit village vivait un jeune garçon d'une vingtaine d'années du nom de Riaz. Il était grand, beau et vigoureux et ne rechignait pas à l'ouvrage. Pourtant ce jeune homme ne trouvait pas de travail et était très pauvre. Il était obligé de mendier afin de nourrir sa vieille mère.

Cependant tous les villageois aimaient beaucoup Riaz, toujours si complaisant, plein de compassion pour les plus faibles et les plus pauvres que lui. Ils avaient pitié du jeune garçon et lui donnaient quelquefois de quoi manger en le faisant travailler pendant quelques heures.

Le pauvre garçon acceptait toutes les tâches, même les plus dures et les plus rebutantes : tantôt il nettoyait les chambres, tantôt il faisait la vaisselle, tantôt il gardait les troupeaux, tantôt il allait faire des commissions. Quant à sa mère, elle était maintenant trop vieille pour faire quoi que ce fût. Elle se contentait de tenir le pauvre ménage du mieux qu'elle pouvait et de prier matin et soir pour l'avenir de son cher fils.

Dans ce même pays, régnait un roi grand et puissant et surtout très riche. Mais, comme il arrive souvent aux gens trop riches et trop comblés des biens de ce monde, un jour le roi se mit à soupirer d'ennui dans son trop beau palais de marbre. Un de ses ministres lui suggéra d'aller rendre visite aux villages situés sur la frontière ouest de son royaume. Le palais n'en était pas très éloigné et le roi, renonçant aux habituels cortèges d'éléphants et de musiciens qui accompagnaient sa royale personne dans tous ses déplacements, se mit en route escorté seulement de deux ou trois de ses fidèles gardes du corps.

Chemin faisant, il rencontra un fakir assis au pied d'un chêne. Celui-ci était vêtu de blanc et déjà fort avancé en âge. Il se tenait les jambes repliées sous lui, les yeux clos, visiblement en train de prier ou de méditer.

Quand un des officiers qui accompagnaient le roi eut dit à celui-ci que le vieil homme était le devin le plus célèbre du royaume, le roi descendit de sa monture et s'approcha de l'arbre :

— Saint homme, lui dit-il, toi qui sais d'avance tout ce qui arrivera aux hommes, peux-tu me dire quel prince sera l'époux de ma fille ?

Le roi, en effet, avait une fille unique maintenant en âge de prendre époux et le roi songeait déjà au gendre qui, un jour, lui succéderait à la tête du royaume.

Le fakir avait reconnu son souverain. Il garda longtemps le silence puis, saluant le roi, il déclara :

— Ta fille n'épousera pas le prince auquel tu la destines ; elle épousera un jeune mendiant qui habite le village au delà de la rivière.

— Sais-tu à qui tu parles ? lui répondit le roi interdit.

— Je le sais, seigneur. Tu es le roi de ce pays.

— Mais comment as-tu l'audace de me dire que ma fille bien-aimée, ma fille unique, la belle princesse Zohra épousera un mendiant ?

— La sagesse, la bonté, la force se dissimulent souvent chez les plus petits et les plus pauvres. Ton orgueil t'empêche d'ajouter foi à mes paroles, mais je t'ai pourtant dit la vérité.

Furieux, le roi remonta en selle et éperonna sa monture. Il se dirigea vers le village au delà de la rivière que le saint homme avait indiqué ; là il ne lut pas long à se faire informer de l'endroit où vivait le jeune mendiant.

Riaz était assis sur la place du village, l'air encore plus triste et plus misérable que jamais. Voilà une semaine qu'il n'avait pas mangé à sa faim, et il ne trouvait toujours pas de travail.

Quand le roi vit le jeune homme, il ne douta pas que ce fût là le mendiant dont avait parlé le saint homme. Sous ses habits en guenille jouaient des muscles puissants et harmonieux et ses traits étaient empreints d'une noblesse et d'une sagesse étonnantes chez un être si jeune et apparemment si fruste.

Le roi, prenant l'air affable et débonnaire, l'appela et lui demanda la cause de sa tristesse.

— Seigneur, que le Ciel vous bénisse de vous intéresser à un pauvre garçon comme moi. Ma vieille mère se meurt de fatigue et de faim et je ne peux rien faire pour adoucir ses misères. Depuis des jours et des jours, je cherche en vain du travail... Cependant, ajouta-t-il, en relevant fièrement la tête, et en regardant le roi en souriant, j'ai confiance qu'un jour le Ciel entendra mes prières...

— Tu as raison d'espérer, jeune homme. Je suis le roi de ce pays et

je voudrais t'aider. Prends cette lettre et va la remettre à mon premier ministre ; celui-ci fera de toi l'homme le plus heureux du monde... Et le roi glissa un billet de cent roupies dans la main de Riaz.

Celui-ci, qui ne pouvait se douter des intentions secrètes du roi, se répandit en louanges et en remerciements. Il croyait rêver et regardait le billet de cent roupies qu'il tenait pour la première fois de sa vie comme un trésor inestimable. Il courut remettre l'argent à sa vieille mère afin qu'elle pût acheter tout de suite de quoi se restaurer. Quant à lui, il ne prit pas le temps de manger quoi que ce soit, bien qu'il eût grand'faim. Il attacha la lettre, pour ne pas la perdre, avec une ficelle autour de son cou et se mit en route sans plus tarder.

Le jeune homme allait d'un bon pas et il parvint en vue de la capitale après quatre heures de marche. Le soleil était alors au zénith et la température accablante. Le mendiant s'assit un instant sous un arbre tout près du palais royal. Il était si épuisé que, sans s'en rendre compte, il s'endormit bientôt...

Or, la princesse Zohra avait coutume de passer de longs moments à sa fenêtre, qui donnait précisément sur la cour où poussait le grand arbre sous lequel le mendiant s'était arrêté.

Ce jour-là, la princesse fut fort intriguée par le beau jeune homme endormi paisiblement sous ses fenêtres et qui portait autour du cou, comme un étrange collier, une grande lettre blanche.

La princesse était fort curieuse et elle eut vite fait d'ordonner à une de ses servantes de lui rapporter cette lettre sans réveiller le garçon.

Quelques minutes plus tard, la servante revint avec la lettre. La princesse l'ouvrit. Quel ne fut pas son étonnement et son émoi de reconnaître le cachet royal ! Cette lettre disait : « Tuez le porteur de cette lettre et qu'à mon retour tout soit fini. »

La jeune princesse fut bouleversée et eut un mouvement de pitié pour le jeune garçon. Elle se pencha de nouveau pour le regarder, et s'aperçut que, malgré ses vêtements en guenille, malgré la sueur et la poussière qui souillaient son visage, cet inconnu était un très beau garçon, bien bâti et éclatant de jeunesse. Or, cette princesse avait un gros tourment ; elle savait que son père désirait la marier à l'un de ses ministres dont il voulait s'assurer la fidélité. Mais ce ministre n'était plus très jeune ; il était un peu bossu et son caractère n'avait rien de sympathique. La princesse, en fille respectueuse et soumise, ne voyait aucun moyen d'échapper à ce triste destin. Et tout d'un coup, il lui vint à l'esprit une idée ingénieuse. Elle prit au palais une feuille de papier ornée du sceau royal et écrivit : « Prenez bien soin de ce garçon ; baignez-le, parfumez-le, revêtez-le de beaux habits et mariez-le aussitôt à ma fille chérie. Que tout soit terminé à mon retour. »

La princesse ferma la lettre avec le cachet royal et ordonna ensuite à sa servante d'aller l'attacher au cou du mendiant qui dormait toujours.

Peu après Riaz se réveilla, et tout honteux de s'être attardé à dormir, il se dépêcha d'aller porter la lettre au premier ministre ainsi que le roi le lui avait demandé.

Le premier ministre fut fort étonné en lisant la note et en considérant le jeune homme en guenille qui se tenait devant lui, car il connaissait le projet du roi concernant le mariage de sa fille. Cependant il n'osait désobéir au roi et comme la lettre portait le cachet royal et que les ordres qu'elle contenait étaient précis, le ministre décida de commencer immédiatement les préparatifs de la cérémonie.

Le plus étonné fut bien le jeune homme qui ne comprenait pas d'où lui venait cette extraordinaire bonne fortune. Mais quand il vit la princesse Zohra, il en tomba si amoureux qu'il ne protesta plus et laissa la cérémonie se dérouler sans poser de questions. Le mariage eut lieu le lendemain même. Toute la ville se réjouit du bonheur de la jeune princesse et de la mine si noble, si fière et si pleine de bonté du jeune époux.

Une semaine plus tard, le roi revint dans sa capitale. Il fut très surpris de se voir accueillir à l'entrée du palais par sa fille tendrement appuyée au bras d'un inconnu. Dans un éclair, il reconnut le mendiant vêtu de soie et d'or dont il croyait avoir ordonné la mort.

Il fit sur-le-champ appeler son premier ministre et lui dit fort en colère :

— Mauvais serviteur ! Est-ce ainsi que vous obéissez à mes ordres ? Pourquoi avez-vous employé ce mendiant et que fait-il aux côtés de ma fille vêtue aussi richement qu'un prince ?

— Mais, mais, balbutia le ministre affolé de voir à son terrible maître un air si courroucé, mais ce jeune homme est votre gendre...

— Comment ! s'exclama le roi furieux. Ne vous avais-je pas ordonné de le tuer ?

— Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de votre lettre, Sire, répliqua le ministre plus effrayé que jamais. Tenez, voyez vous-même...

Et il lui tendit le message que le jeune mendiant lui avait remis. Tremblant de fureur, le roi lut la lettre et lorsqu'il y vit son cachet, il comprit le stratagème que sa fille avait employé pour échapper à une union qui lui répugnait.

Comme il était trop tard pour changer ce qui avait été fait, il dut faire taire son courroux et accepter bon gré mal gré ce gendre inattendu. Bien lui en prit, car le jeune homme rendit sa fille très heureuse, et il devint plus tard un roi puissant et sage qui sut faire le bonheur de son peuple. Le saint homme avait eu raison : le destin est décidé par Dieu ; nul ne peut le changer.

L'épouse aimante



Il y avait une fois un roi connu sous le nom de Haider. Ainsi que son nom l'indique, il était fort courageux et sa renommée était grande. Ses prises de guerre l'avaient rendu immensément riche et dans son beau palais, entouré de ses sujets qui le vénéraient comme un père, car il était juste et bon, le roi ne manquait de rien.

Ainsi aurait pensé un étranger qui aurait traversé le royaume ! Ses familiers toutefois connaissaient la tristesse qui assombrissait son front et le rendait si mélancolique : les années passaient et son épouse Naseem de lui donnait toujours pas d'enfant.

Il est bien dommage en effet pour un roi de n'avoir pas d'héritier. Que deviendraient son royaume et ses richesses après lui ? Peut-être aurait-il pour successeur un inconnu, ou un incapable qui ne saurait continuer son œuvre et rendre son peuple heureux ! Cette incertitude tourmentait Haider nuit et jour. Mais il était un homme pieux, et c'est au Ciel qu'il adressait d'ardentes prières pour qu'un fils lui fut enfin donné.

Un jour que le roi était en pleine méditation, un ange lui apparut. C'était un bel ange aux ailes blanches et au regard de flamme :

— Haider, lui dit-il. Dieu a entendu tes prières ; il m'envoie t'informer que tu auras bientôt un enfant.

Et l'ange disparut aussi vite qu'il était apparu au roi, laissant celui-ci émerveillé de cette visite et plein d'espoir.

De fait, moins d'une année plus tard, selon la prédiction de l'ange, la reine Naseem mit au monde une belle petite fille. Évidemment le roi aurait bien préféré un fils : mais devant la beauté et la grâce du bébé, ses regrets s'évanouirent et il se mit à combler de tendresse et de soins la petite fille qu'on nomma Rukhsana. La joie était revenue dans le

cœur de Haider et chacun se réjouissait de cet heureux changement.

La petite Rukhsana eut une enfance facile ; elle devint bientôt une fillette pleine de force et de santé, puis une jeune fille resplendissante de grâce. Elle était douce et se montrait particulièrement soumise et affectueuse envers son père. Tous les matins, après ses prières, elle ne manquait jamais de venir l'embrasser et de lui offrir une rose cueillie pour lui au jardin.

Un matin, un de ces clairs matins pleins de rosée et de fraîcheur, le roi Haider retint Rukhsana près de lui et lui dit :

— Ma fille bien-aimée, comme tu vois, les années ont blanchi mes cheveux et mis sur mon visage les rides de la vieillesse. Je sens que mes jours sont maintenant comptés ; et je ne voudrais pas abandonner mon enfant et mon royaume à des inconnus et je désire, avant ma mort, célébrer ton mariage.

Rukhsana écoutait son père en baissant la tête. Celui-ci caressa la longue chevelure noire et brillante de sa fille et continua :

— Pour cela, tu devras donc te choisir un époux dans les plus brefs délais. Dès demain, tu partiras visiter toutes les villes et tous les villages sous l'escorte de mes plus dévoués soldats. Et, dès que tu seras de retour, tu me feras connaître ton choix...

En fille respectueuse et obéissante, Rukhsana inclina la tête sans faire la moindre objection.

Et aussitôt les préparatifs du voyage commencèrent : on choisit le plus bel éléphant du palais pour porter le pavillon dans lequel là jeune fille serait installée confortablement. Le cortège, encadré par de fidèles hommes d'armes, se composait de musiciens, de files de chameaux portant bagages et cadeaux, de nombreux serviteurs et de gracieuses danseuses. Ainsi chemina la fille du roi, à travers monts et vallées, durant plusieurs mois. Dans chaque ville où elle s'arrêtait, on s'empressait de lui présenter nobles et princes ; et toujours au milieu de fêtes magnifiques, car chaque province aurait été fière de retenir le choix de la belle princesse.

Enfin, on annonça le retour du cortège de la princesse. Le roi ordonna de préparer un festin pour recevoir sa fille bien-aimée, et tout le monde lui fit fête.

À l'issue de la réception, le roi fit venir sa fille dans la salle du Trône et lui demanda si elle avait fait son choix. La jeune fille leva ses grands yeux brillants vers son père ; sa voix tremblait d'émotion :

— Cher père, j'ai accompli ta volonté. Pendant de longs jours j'ai parcouru ton royaume. Et c'est dans un petit village que j'ai trouvé l'époux de mes rêves. C'est le beau prince Rashid. Il n'est pas riche, car son père, le roi Qayyum, a été chassé de son royaume après une guerre malheureuse, et vit maintenant en ermite. Mais Rashid est riche de toutes les qualités que je désirerais chez mon époux ; sans me

connaître, il m'a aidée et dans son sourire j'ai lu mon destin...

Le roi, désireux avant tout de voir sa fille heureuse, fit cependant venir un sage pour connaître l'avenir d'une pareille union.

Après une longue réflexion, le sage répondit :

— Vous m'avez demandé, Seigneur Haider, quel serait l'avenir de votre fille. Le prince Rashid est certes jeune, brave, élégant, obéissant et digne de la princesse Rukhsana. Je dois cependant vous dire que les astres montrent que, si un miracle ne le sauve pas, il ne vivra pas plus d'un an après son mariage.

Le roi Haider, inquiet de cette prédiction, appela de nouveau sa fille et, lui ayant rapporté les paroles du sage, lui demanda si elle ne ferait pas mieux de choisir un autre époux.

Rukhsana était une jeune fille douce et obéissante, pourtant elle ne put accepter de renoncer à l'amour qui avait envahi son cœur :

— Mon cher père, répondit-elle en le regardant avec des yeux pleins de larmes, le choix d'un mari ne peut se faire qu'une fois dans la vie. Et comme je l'ai déjà fait en toute connaissance, je ne saurais en faire un deuxième. La fatale prophétie n'y changera rien. Je préfère goûter une seule année de bonheur avec celui que j'aime, plutôt que toute une vie avec un époux qui me serait indifférent.

Ému du chagrin de sa fille, le roi garda le silence.

Le lendemain, il convoqua ses ministres et, en leur compagnie, se rendit au village où il trouva le roi détrôné Qayyum. Celui-ci était assis à l'ombre d'un grand arbre, entre son épouse et son fils, tous trois vêtus aussi simplement que des villageois.

Qayyum avait fort bien connu le roi Haider quand il était riche et puissant. En voyant le cortège s'approcher, il le reconnut et se levant, il l'accueillit de son mieux.

Bientôt les deux pères furent engagés dans une longue conversation et après un temps qui parut fort long au prince Rashid, car celui-ci n'osait espérer tant de bonheur, les deux rois acceptèrent le mariage de leurs enfants. La date du mariage fut fixée à quelques semaines plus tard, et il fut décidé que Rukhsana, qui avait été élevée dans le luxe du palais royal, servie par de nombreux domestiques et comblée dans ses moindres désirs, viendrait partager la vie humble et laborieuse, mais si belle par ce labeur même, de sa nouvelle famille.

C'est ainsi que Rukhsana devint la femme du prince Rashid. Son bonheur était grand : comblée d'amour, elle se plaisait à travailler pour aider son époux et ses beaux-parents, qui la chérissaient comme leur propre fille. Elle faisait maintenant partie d'une famille pauvre et elle devait prendre soin du ménage. Mais l'amour embellit tout ; la joie emplissait le cœur de Rukhsana de se trouver sous le toit de son époux. La seule ombre à son bonheur était la funeste prophétie qu'elle ne pouvait oublier. Aussi priait-elle souvent Dieu de lui montrer le

moyen de garder son mari.

Le temps passait ; les jours, les semaines, les mois, et bientôt on fut à l'approche de la date fatidique. Les six derniers jours et les six dernières nuits furent les plus effroyables pour la pauvre Rukhsana. La jeune femme ne voulait rien laisser paraître de ses angoisses pour ne pas donner l'éveil à son mari qui n'avait aucun soupçon de ce qui l'attendait. Elle n'osait ni montrer sa tristesse ni redoubler de tendresses comme elle aurait été tentée de le faire.

Quand la veille du jour fatal arriva, elle se dirigea vers son beau-père et lui dit :

— Père, il y a bientôt un an que je ne suis jamais sortie d'ici, toujours occupée aux travaux du ménage. Permettez-moi d'accompagner aujourd'hui mon mari dans la forêt pour l'aider à ramasser quelques fagots.

— Ma chère fille, répliqua le roi, tu travailles déjà beaucoup. De plus, voilà six jours que je te vois en prières et j'observe que tu ne manges presque rien. Tu es pâle et faible. Jamais tu n'auras la force de suivre Rashid dans la forêt ; le chemin est long et difficile.

— Je vous assure, dit Rukhsana, que je me sens capable de marcher très longtemps.

Sa voix pressante fit de cette phrase une prière si fervente que Qayyum ne voulut pas contrarier sa belle-fille plus longtemps. Il accéda à sa demande et donna sa bénédiction à ses enfants avant leur départ.

Après une heure de marche environ, Rashid et Rukhsana arrivèrent près d'une grande forêt. Le prince mena son épouse jusqu'à la clairière où il avait coutume de ramasser du bois. Tout en chantant – car Rukhsana chantait souvent pour le plaisir de son époux – elle se mit à l'aider de son mieux.

Ils avaient travaillé toute la matinée quand Rashid déclara à sa femme qu'il se sentait envahi d'une grande faiblesse. En effet il tremblait et grelottait de fièvre. Rukhsana, les larmes aux yeux, contint sa douleur pour ne pas alarmer son époux. Elle le conduisit à l'ombre d'un buisson et lui fit boire de l'eau fraîche. Elle implora l'aide de Dieu et demeura ensuite près de lui, car elle savait que la prophétie allait inexorablement se réaliser.

Tout à coup Rashid ferma les yeux et tomba inerte dans les bras de sa femme. Aussitôt la clairière s'emplit d'un grondement sourd comme un roulement de tonnerre ; un homme habillé de rouge se présenta devant eux ; ses yeux brillaient d'une lueur étrange et féroce ; on eût dit des charbons ardents. La jeune femme tremblait de peur mais la pensée de son amour fut plus forte. Elle releva fièrement la tête et, les larmes aux yeux, s'adressa à l'inconnu :

— Pourquoi troubles-tu la paix de la forêt ? Ne vois-tu donc pas que

mon mari est malade ? Que nous veux-tu ?

— Je viens chercher ton époux, lui répondit l'homme d'une voix glaciale comme la mort elle-même. L'heure est venue de lui dire adieu. Il appartient maintenant au royaume des morts.

Ceci dit, et sans écouter les supplications de Rukhsana, il disparut dans la forêt, emportant l'âme du malheureux Rashid, dont le corps raidi et froid gisait couché sur l'herbe. Rukhsana, quoique harassée de fatigue, suivit l'homme habillé de rouge. Elle était bien décidée à accompagner son cher époux jusque dans le royaume des morts.

La jeune femme dut marcher longtemps. L'homme rouge allait de plus en plus vite et elle devait courir pour ne pas le perdre de vue. Mais une force plus grande que la fatigue et que la mort animait Rukhsana et elle savait que son amour triompherait.

Après avoir traversé une bonne partie de la forêt, l'inconnu se retourna et lui dit :

— Va-t-en, rentre chez toi maintenant. Il n'est pas permis aux vivants d'aller plus loin.

— Ô inconnu ! répondit-elle, on m'a appris que l'épouse doit toujours suivre son époux où qu'il aille. Laisse-moi l'accompagner.

— Tes paroles me touchent, dit l'homme en rouge. Je veux faire quelque chose pour toi. Demande-moi ce que tu veux, sauf le retour à la vie de ton époux.

— Je voudrais avoir de nombreux enfants de mon mariage. Mais écoute ! Laisse-moi mon époux qui a toujours été bon et généreux.

L'inconnu s'arrêta et lui dit :

— Fais encore d'autres vœux, sauf la vie de ton époux.

— Que mon beau-père retrouve son royaume et que nous puissions vivre en paix, car mon mari a toujours aimé la paix. Rends-le-moi ! Il a toujours été fidèle dans ses prières.

— Fais un dernier vœu et retourne chez toi, car tu es épuisée et le chemin est long.

— Ah ! s'écria Rukhsana, cette fois-ci tu n'as pas mis de condition. Rends-moi mon époux, c'est tout ce que je te demande.

— Ton amour a triomphé, ma chère fille. Voici ton époux. Tu vivras avec lui de longues années et tu auras beaucoup d'enfants qui seront tous intelligents et deviendront braves et puissants. Quant à ton beau-père, il retrouvera bientôt son royaume et vous vivrez tous en paix.

L'inconnu disparut dans un nuage de fumée... Toutes ses promesses se réalisèrent, et c'est ainsi que le Ciel bénit les prières de Rukhsana, l'épouse fidèle.



Le berger



EPUIS son enfance Javaid était gardien de troupeau chez le seigneur Suleiman. Sa mère était morte en le mettant au monde ; on ne lui connaissait pas de famille, et si le maître du domaine avait consenti à le recueillir, il l'avait fait travailler dès qu'il fut en âge d'être utile. Javaid gardait donc un grand troupeau de moutons. Tous les matins, à l'aurore, il menait ses bêtes à travers la forêt jusqu'au pied d'une colline à l'herbe toujours abondante. Il emportait sa besace chichement remplie d'un morceau de pain et de quelques oignons, seule nourriture pour toute sa journée.

Javaid était maintenant un grand et beau jeune homme. Si beau même que son maître en était jaloux et le menait très durement à cause de cela. Ses compagnons trouvaient même qu'il avait des airs de prince, mais Javaid n'était jamais troublé de telles considérations. Il aimait son travail et la belle nature ; et la vie lui paraissait belle malgré tout.

En ce matin de juin, Javaid sortit comme d'habitude avant que le soleil eût réveillé la terre encore endormie. Il ne se doutait pas que cette journée, qui s'annonçait pourtant si semblable aux autres, allait changer son destin.

Au sortir de la forêt, comme il s'engageait sur le chemin qui menait au pâturage, il entendit un bruit de chevaux et une merveilleuse musique. Curieux, il arrêta son troupeau à la lisière de la forêt et courut en avant. Un long cortège s'avancait : des cavaliers montés sur de superbes chevaux ouvraient la marche ; puis venaient quatre jeunes garçons vêtus d'une simple tunique, qui jouaient de la flûte et chantaient la beauté du jour au lever du soleil.

Le cortège s'arrêta. De plus en plus intrigué, Javaid s'approcha

encore, se cachant derrière les buissons. Alors il vit derrière les musiciens une litière couverte d'un voile bleu. Une jeune fille en sortit et s'avança au bord de la route pour cueillir quelques fleurs et contempler un instant la forêt qui s'éveillait et qui, au sortir de son sommeil nocturne, faisait entendre mille bruits. Se croyant seule, la jeune fille enleva le voile qui dérobait son visage aux yeux des curieux. Javaid retint mal un cri d'admiration. Il se demandait s'il ne rêvait pas tant la créature qu'il avait devant lui était belle.

Mais non, elle était bien réelle puisqu'elle chantait, cueillant des fleurs qu'elle piquait dans sa chevelure. Ainsi parée, elle était plus belle encore. Émerveillé par cette incroyable beauté, Javaid fit entendre un soupir... Ah ! Et tant que la jeune fille resta là, il demeura immobile à la contempler.

La jeune fille rejoignit le cortège au bout de quelques minutes et un bruit de sabots auquel se mêlaient les chants des musiciens annonça à Javaid que son rêve s'était enfui.

Javaid ne se doutait pas que la merveilleuse créature n'était autre que la princesse Parveen, fille unique du roi Qadir. Il jura dès lors qu'il épouserait cette belle fille :

— Ô mon Dieu, s'écria-t-il tombant à genoux, je suis tout à fait innocent et ai toujours été maltraité par mon maître dès mon enfance. Je n'ai connu aucun plaisir ici-bas sinon d'admirer cette belle nature que Tu as donnée aux hommes. J'ai toujours accepté mon destin tel que Tu l'as créé. Pour la première fois, je T'adresse une demande : Fais que j'épouse cette charmante fille !

Son souhait formulé, Javaid se rappela qu'il avait laissé son troupeau, et courut le retrouver : « Hélas ! s'écria-t-il, je suis perdu ! Pendant mon absence, le loup, qui rôde toujours dans ces parages, a dévoré la moitié de mon troupeau ! Mon maître ne me pardonnera pas et il va me punir sévèrement. »

En effet, lorsqu'il rentra le soir, le maître qui avait l'œil sur tout et à qui on ne pouvait rien cacher, s'aperçut qu'il manquait une bonne partie du troupeau. Il fut pris d'une grande colère et gronda :

— Où sont mes moutons ?

— Maître, répondit Javaid, je ne te cacherai rien. J'ai croisé un cortège, et pendant que je le suivais pour mieux le voir, le loup a dévoré mes moutons et...

Le maître ne lui laissa pas terminer son histoire. Furieux, il le roua de coups et ordonna qu'on ne lui donnât rien à manger ce soir-là.

Le lendemain, Javaid repartit pour faire paître ses moutons. Mais à peine les eut-il conduits au pâturage qu'il entendit, comme la veille, un bruit de sabots et de musique. Oubliant ses bonnes résolutions, Javaid quitta son troupeau et courut en toute hâte voir passer la jeune fille que déjà en son cœur il chérissait. Quelque temps après, il revint

sur les lieux où il avait laissé ses moutons et, ô stupeur, il constata que le loup cette fois avait dévoré le reste du troupeau.

Javaid aimait ses moutons, et fut fort chagriné de leur sort cruel, mais la perte de son méchant maître ne l'affligeait guère. Il pensait sans cesse à sa future épouse et songeait peu à la punition qui l'attendait. Lorsqu'il rentra le soir, son maître le guettait. Quand il le vit revenir sans un seul mouton et qu'il entendit la même histoire que la veille, le maître entra dans une furieuse colère. Il assomma presque le berger à coups de bâton et jugea que ce châtiment n'était pas suffisant. Le soir même, il emmena Javaid au pied de la colline et l'abandonna sur un rocher pour que le gros loup vînt le dévorer à son tour.

En ces régions montagneuses, il faisait un froid piquant dès que venait la nuit. Le vent qui tombait de la cime enneigée de la montagne cinglait le pauvre Javaid, qui n'avait que des lambeaux de sa chemise pour le couvrir.

La tête dans ses mains, Javaid resta là, attendant son sort. Bientôt il entendit la démarche feutrée du loup. Il garda son sang-froid, quoiqu'il eût très peur et recommanda son âme au Dieu Tout-Puissant. Mais quelle ne fut pas sa surprise, après quelques instants, d'entendre une voix : c'était le loup !

— Pourquoi es-tu seul dans le noir ? Que fais-tu ici ?

De plus en plus étonné, Javaid raconta son histoire. Il lui dit son amour pour la merveilleuse créature qu'il avait vue dans la forêt et la raison pour laquelle il avait abandonné son troupeau.

— Tu as beaucoup souffert à cause de moi, lui répondit le loup, touché de la sincérité du berger. Viens habiter avec moi dans ma caverne et je te protégerai ; tu ne manqueras de rien.

Levant la tête, Javaid vit devant lui un grand et gros loup au pelage noir et fauve. Comme il n'avait pas d'autre choix, il obéit et le suivit.

Comme il l'avait promis, le gros loup s'occupa de Javaid. Lorsqu'ils furent arrivés dans la caverne, il donna à son ami à boire et à manger. Il lui prépara une couche de branchages et d'herbe sèche et le couvrit de deux peaux de mouton (peut-être venaient-elles de ses moutons à lui !). Chaque jour, il allait à la chasse et rapportait le gibier que Javaid n'avait qu'à faire cuire. Ainsi vivait le pauvre berger.

Le temps passa. Nos deux amis faisaient bon ménage et le pauvre Javaid se fût bien accommodé de cette existence s'il n'avait rêvé sans cesse à la belle jeune fille de la forêt.

Un jour que le loup s'étonnait de la tristesse de Javaid, celui-ci raconta son amour et ses espoirs à son ami. Le loup, qui aimait beaucoup le berger, assura son compagnon qu'il ferait de son mieux pour que le rêve fût réalisé !

À partir de ce jour, le loup se mit à piller de tous côtés. Bravant les

gardes, il pénétrait dans de riches demeures et rapportait à Javaïd de l'or, des pierres précieuses, ou tout autre butin dont il pouvait s'emparer. Lorsqu'il eut ainsi accumulé une grande fortune, il alla jusqu'au royaume voisin et en rapporta l'habit du roi.

Ce butin fit rire Javaïd lorsqu'il vit le loup rentrer le soir :

— Loup, mon bon ami, tu veux donc que moi, le pauvre berger, je porte les habits d'un roi au milieu de la forêt ?

Le loup en savait bien plus que Javaïd. Il lui apprit alors que la belle jeune fille n'était autre que la princesse Parveen, fille unique du puissant roi Qadir.

Le berger voyait sombrer ses espérances au fur et à mesure que parlait le loup, mais celui-ci lui fit mettre l'habit du roi qu'il avait rapporté. Puis, après maints conseils et instructions, il lui dit d'aller voir le roi pour lui demander la main de sa fille.

Javaïd, tout hésitant, se revêtit du manteau royal, brodé d'or et d'argent, et se dirigea ainsi paré vers le palais.

Or, le vieux roi de ce pays était avare et cupide. Il ne voulait donner sa fille unique en mariage qu'à celui qui lui apporterait la plus grande fortune. De nombreux princes avaient déjà apporté tous leurs trésors, mais le roi avait trouvé que ce qu'on lui donnait pour la main de sa fille n'était jamais suffisant.

Javaïd, bien sermonné par le loup, arriva au château et demanda à voir le roi. Il avait fière allure et fit grande impression sur celui-ci lorsqu'on l'introduisit dans le grand salon devant le monarque.

— Seigneur, lui dit Javaïd, je suis le fils du grand sultan du royaume voisin. Je suis venu vous demander la main de votre charmante fille.

Le roi connaissait la richesse fabuleuse du sultan, et c'est plein d'espoir qu'il posa la question rituelle :

— Que m'offres-tu en retour ?

— Je vous donne toute ma fortune, mes esclaves innombrables, mes troupes d'éléphants, tous mes chameaux, toutes mes pierreries et mes armes, enfin tout ce que je possède. Mais, ajouta Javaïd, tous mes biens se trouvent dans mon royaume. Si vous acceptez, j'épouserai votre fille ici et le lendemain vos soldats accompagneront mon cortège jusque dans mon royaume. Ils vous rapporteront alors toutes les richesses promises.

Le roi, mis en confiance par l'assurance que ses soldats lui ramèneraient les fabuleuses richesses, accepta. La nouvelle se répandit dans tout le royaume et, quelques jours après, le mariage fut célébré avec la plus grande pompe.

Le lendemain du mariage, comme convenu, tous les soldats du régiment royal, environ une centaine de guerriers, accompagnèrent le cortège de Javaïd pour rapporter du royaume du sultan tous les biens promis.

Le cortège devait passer à travers la forêt. Or, chaque jour, le loup se cachait dans le feuillage épais et, d'un bond, il rattrapait le cortège le soir. Et c'est ainsi qu'il dévorait chaque nuit une dizaine de soldats endormis sous la tente. Au bout du douzième soir, il dévora le dernier soldat. Le lendemain, Javaid, éperdu de bonheur, se trouva seul avec sa belle épouse près de la frontière du royaume voisin. Le loup, qui était resté caché jusque-là, se montra. Il fit don à Javaid de tous les trésors qu'il avait amassés et fit ses adieux aux jeunes époux en leur souhaitant bonheur, santé, richesse et postérité.

Quant au roi, il resta la victime de la merveilleuse aventure. Il attend encore le retour de ses soldats avec les biens promis !

Le roi des crapauds



Il y avait une fois, dans un petit royaume, un roi qui se désolait. Ce roi, qui était brave et bon et que tous ses sujets aimaient beaucoup, avait tout pour être heureux. N'avait-il pas donné à son peuple la victoire sur leurs ennemis et la prospérité ? N'était-il pas un roi puissant auquel tous ses voisins rendaient hommage ? Pourquoi donc, en ce beau jour de mai, le roi Badar soupirait-il en se promenant dans son beau jardin ?

La cause de ses soucis n'était pas loin. Sa fille unique, la belle Nurjehan, jouait à l'autre bout du jardin sous les grands arbres. Celle-ci était belle à faire rêver. Elle s'ennuyait dans le grand château paternel. Son père, qui l'aimait plus que tout au monde, la comblait de cadeaux mais Nurjehan s'ennuyait toujours. Quand elle eut atteint l'âge de seize ans, son père voulut la marier, espérant qu'elle lui donnerait un héritier mâle, car il n'avait pas de successeur pour son trône. Nombreux furent les princes qui vinrent au château demander la main de la belle princesse, mais aucun prétendant n'attirait l'attention de la jeune fille ; très gâtée par son père qui lui passait tous ses caprices, elle restait très enfant de caractère et ne se souciait pas de mariage. Aussi le roi s'inquiétait-il fort de se voir vieillir et redoutait-il de partir dans l'au-delà et de laisser sa fille unique seule au monde.

Nurjehan aimait, pour se divertir, jouer avec une balle précieuse. Elle passait des heures entières à courir après sa balle dans les jardins de son père et le roi disait très souvent que sa fille unique aimait sa balle plus que lui-même.

Un jour, un beau jour ensoleillé et chaud, Nurjehan lança la balle

avec tant de force que celle-ci alla tomber dans un puits qui se trouvait près d'un grand arbre. La princesse courut au puits en pleurant de désespoir ; tout enguirlandé de roses grimpantes, celui-ci était un des ornements du jardin ; il était très profond, mais son eau était si pure que le visage de la jeune fille s'y refléta comme dans un miroir quand elle se pencha pour chercher sa balle. Hélas ! la balle était tout au fond et restait invisible. Nurjehan se remit à sangloter. Elle pleurait, pleurait... on aurait cru qu'elle ne s'arrêterait jamais.

Tout à coup, elle entendit tout près d'elle une curieuse petite voix :

— Pourquoi pleures-tu, belle princesse ?

Se retournant, tout étonnée, elle aperçut à ses pieds un énorme crapaud. Comme tous les crapauds, il était horrible, avec une carapace pustuleuse et visqueuse, des yeux exorbités et de vilaines pattes aplaties. Mais, non seulement il parlait comme un homme, il portait sur le front une petite couronne royale tout ornée de pierreries. La princesse se demanda tout d'abord si elle rêvait. Quelle étrange apparition ! Comme elle hésitait, se demandant s'il fallait mieux fuir ou rester, le crapaud reprit d'une voix remplie de sollicitude :

— Pourquoi pleures-tu, belle princesse ?

Nurjehan était si triste de la perte de son jouet favori qu'elle n'hésita pas plus longtemps, et se mit à lui raconter son malheur. Le crapaud s'était approché du puits et maintenant, juché sur la margelle, il écoutait la princesse en hochant la tête. Lorsqu'elle eut terminé son récit, il lui dit :

— Que me donnerais-tu si je retrouvais ta balle ?

De nouveau, toute surprise, Nurjehan lui demanda :

— Mais qui es-tu ?

Le crapaud se dressa de toute sa petite taille et relevant fièrement la tête :

— Je suis le roi des crapauds. Je peux t'aider mais à condition que tu me promettes quelque chose.

La princesse, qui se réjouissait déjà à la pensée que le crapaud irait lui chercher sa balle, sécha ses larmes et dit :

— Je te donnerai autant d'or que tu voudras.

Elle pensait éblouir le roi des crapauds. Aussi fut-elle tout étonnée de l'entendre répondre :

— De l'or, j'en ai déjà trop ; cela ne me tente point.

— Je te promets un magnifique château avec une foule de domestiques, dit-elle alors.

Encore une fois le roi des crapauds refusa :

— Cela ne me tente pas non plus, car j'en possède un qui est encore plus richement meublé et décoré que celui de ton père.

Nurjehan devint très triste. Elle ne savait plus que promettre au crapaud et, pensant à sa balle, elle se remit à pleurer.

C'est alors que le crapaud murmura :

— Si tu promets de m'épouser, j'irai chercher ta balle précieuse.

À ces mots, Nurjehan bondit en arrière pleine d'effroi et hurla presque, frissonnant déjà de dégoût :

— Moi, épouser un crapaud, alors que j'ai refusé tant de beaux et puissants princes...

Et elle s'enfuit en courant. Assis sur la margelle du puits, le roi des crapauds hochait la tête en la regardant partir.

Nurjehan rentra au palais. Elle n'osait parler à son père de son malheur, car elle savait que celui-ci la gronderait. Cette nuit-là, elle pleura des heures et des heures et ne s'endormit qu'à l'aube. Elle rêva qu'elle était elle-même un crapaud et qu'elle plongeait et replongeait dans l'eau pure du puits sans jamais retrouver sa balle précieuse...

Dès son réveil, la princesse courut au puits. Elle y retrouva le roi des crapauds assis sur la margelle comme la veille, et qui semblait l'attendre.

La princesse lui promit toutes les richesses du royaume, mais le roi des crapauds ne voulut rien entendre. Il répétait seulement d'une voix douce : Si tu promets de m'épouser, j'irai chercher ta balle.

À ces mots, Nurjehan s'enfuyait en courant et allait se cacher pour pleurer la perte de sa chère balle. Les jours passaient. La princesse, de plus en plus désespérée, retourna voir le roi des crapauds. L'idée d'épouser un crapaud lui semblait ridicule ; mais, pensant que son père la protégerait au cas où l'animal persisterait à vouloir l'épouser, elle dit :

— Je promets de devenir ton épouse si tu me rapportes ma balle.

À ces mots, les yeux du roi des crapauds brillèrent de triomphe et de joie. Il ne se fit pas répéter cette phrase deux fois. Il sauta dans l'eau profonde et glacée du puits et un instant plus tard, la balle scintillante roulait dans l'herbe aux pieds de Nurjehan.

Au comble de la joie d'avoir retrouvé son jouet favori, la princesse saisit la balle et recommença à courir dans le parc. De nouveau elle chantait et riait. Dans son contentement, elle avait oublié le crapaud et surtout l'imprudente promesse qu'elle venait de faire...

Des mois passèrent ainsi. Nurjehan n'avait toujours pas choisi un époux comme le désirait si ardemment son père, et celui-ci se désolait.

Or, un jour, le roi Badar décida de donner un grand festin et d'y convier tous les princes et gentilshommes de son royaume et des pays alentour. De cette façon, pensait-il, sa charmante fille pourrait enfin choisir un époux.

Le jour de la réception arriva. Tout le palais avait pris un air de fête, et des serviteurs innombrables s'empressaient aux derniers préparatifs. La grande salle du palais était illuminée par des milliers de bougies et garnie d'une profusion de fleurs des plus rares. Les tables croulaient

sous l'abondance de plats délicieux, de fruits exotiques, de sucreries de toutes sortes.

Quand la princesse apparut au haut de l'escalier d'honneur, elle était si resplendissante que toute l'assistance se figea dans un silence admiratif. Jamais elle n'avait été si belle avec sa longue robe de satin blanc couverte de broderies ; un diadème de rubis couronnait ses cheveux d'or ; un beau collier de rubis entourait son cou ; d'autres rubis encore ornaient son bras, ses doigts et sa poitrine. Chacun des prétendants, fasciné, se demandait humblement s'il était digne d'épouser une telle beauté. Mais Nurjehan ne semblait pas consciente de tant d'hommages ; après le festin, elle dansa avec tous les princes, passant d'un bras à l'autre... Le roi se réjouissait de voir sa fille si heureuse et si gaie et ne doutait pas que ses vœux ne fussent comblés.

Parmi les invités, il était un beau prince, dont la bonté était proverbiale. Déjà la princesse songeait à le présenter au roi son père lorsque, tout à coup, surgit, on ne sait d'où, le roi des crapauds. Comme la première fois, il se tenait fièrement campé sur ses courtes pattes, et sur sa grosse tête brillait sa petite couronne de diamant. Nurjehan avait tout à fait oublié le crapaud. Aussi tressaillit-elle quand elle l'entendit dire à haute voix :

— Belle princesse, as-tu oublié ta promesse ?

Nurjehan parut s'éveiller alors, et pâlit. Son père, qui était accouru, soutint sa fille défaillante. Tous les invités se rassemblèrent autour de la pauvre princesse et celle-ci fut obligée de raconter ce qui s'était passé.

Le roi, qui trouvait ce crapaud fort impudent d'oser prétendre à la main d'une princesse, appelait déjà ses gardes pour le faire mettre dehors, quand le crapaud dit à la belle princesse :

— Si tu ne m'épouses pas aujourd'hui, je jetterai un mauvais sort au château et à tout le royaume.

Pour prouver que ce n'était pas une vaine menace, le crapaud tendit la patte vers une corbeille de fruits qui aussitôt se trouvèrent changés en pierres. Saisis de crainte, les invités demeuraient pétrifiés, sans oser faire un mouvement et encore moins obéir aux ordres du roi. Comme personne ne voulait mettre le crapaud dehors, le roi dut, bon gré mal gré, donner la main de sa fille à ce vil animal.

La cérémonie du mariage fut célébrée sur-le-champ. Quelles tristes noces ! Les invités se désolaient du sort de la belle princesse et gardaient un profond silence. La princesse elle-même sanglotait si fort qu'elle ne put rien avaler. Quant au roi des crapauds, tranquillement assis à la droite de Nurjehan, il se régala d'une quantité de mouches qu'on avait attrapées exprès pour lui.

Le soir, le roi conduisit sa fille à la chambre nuptiale ainsi que le veut la coutume. La princesse pleurait toujours et il essaya en vain de

la consoler ; puis il lui souhaita une bonne nuit et la quitta.

Peu après le départ du roi Badar, la porte s'ouvrit doucement et le crapaud, gardant toujours sa petite couronne, se glissa dans la chambre. Il sautillait devant le lit de la princesse qui ne l'avait même pas remarqué. Elle pleurait toujours à chaudes larmes et même le roi des crapauds en était attristé.

Soudain, une des larmes de la malheureuse enfant tomba sur le crapaud. Ô miracle ! Aussitôt un grand bruit sourd se fit entendre ; tout le château trembla et la princesse s'évanouit de peur.

Lorsqu'elle revint à elle et rouvrit ses yeux clos par la frayeur, elle trouva un beau jeune homme à ses côtés. Il était beau comme le jour dans ses habits richement brodés. Il portait sur la tête une petite couronne de diamant et, penché sur la princesse, il la regardait tendrement.

Tout étonnée, Nurjehan lui demanda :

— Mais qui es-tu, et comment es-tu entré ici ?

— Je suis le prince Masood. Il y a cinq ans, un jour que je chassais dans la forêt, j'ai rencontré une méchante fée qui m'a ensorcelé pour avoir tué un tigre qu'elle disait être le roi de la forêt ; elle m'a changé en crapaud, et seule une larme tombée sur mon dos pouvait me rendre ma véritable apparence. Tes larmes, belle Nurjehan, m'ont libéré de ce mauvais sort, et je te remercie mille et mille fois de m'avoir épousé, répondit le jeune prince tout ému.

Nurjehan, ravie de la transformation du crapaud, n'avait plus peur maintenant. Elle était frappée d'admiration et comprit qu'elle avait enfin trouvé l'époux que son père souhaitait depuis longtemps.

Nurjehan et son beau prince allèrent immédiatement prévenir le roi qui s'inquiétait fort de tout ce bruit. Le bonheur de la princesse fut annoncé à travers tout le pays et le roi donna de grands festins pour célébrer, dans la joie cette fois, les noces de sa fille bien-aimée qui avait enfin trouvé le bonheur.

Le Prince volant



Il y avait une fois un roi qui se nommait Humayun. Son royaume était immense et sa puissance s'étendait sur des peuples sages et respectueux ; ses richesses lui permettaient de satisfaire tous ses désirs. De plus, il avait une femme comblée de tous les dons de la nature et qu'il chérissait tendrement. En fait, il avait tout pour être heureux et chacun l'enviait.

Cependant Humayun avait un gros souci. Depuis plusieurs années qu'il était marié, sa femme ne lui donnait pas d'enfant, et il se voyait sans héritier à la tête d'un si beau royaume. Il avait consulté en vain les savants et les sages. Ses ministres, le voyant désespéré, lui conseillèrent avec insistance de répudier Mumtaz (c'était le nom de la reine) puisqu'elle était stérile. Il n'aurait pas de peine à trouver dans son royaume une femme féconde lui assurant une nombreuse postérité. Mais le roi aimait tendrement Mumtaz et ne voulait à aucun prix s'en séparer. Alors il se mit à prier nuit et jour, espérant que le Ciel aurait pitié de lui. Il fit de magnifiques offrandes pour que le sort lui devînt propice.

De son côté, Mumtaz était très affligée. Elle aussi désirait ardemment donner un fils à son époux car, malgré tous les efforts de celui-ci pour lui cacher sa déception, elle ne pouvait pas l'ignorer. Elle était très pieuse et tous les jours adressait des prières, ferventes à Dieu pour qu'elle eût un fils et que le roi ne s'attristât plus.

Des mois passèrent ainsi...

Un jour d'été, la reine sortit pour se promener dans le parc du jardin. La pluie, une de ces pluies torrentielles de mousson, avait lavé les arbres, les fleurs, la terre. Le soleil, maintenant, séchait le parc et l'air embaumait d'exquises et rares senteurs.

Tout à coup, comme Mumtaz passait près d'une des grilles d'entrée, elle entendit une voix qui criait :

— Celle qui mange la pomme de naissance sera féconde et mettra au monde un enfant mâle dans l'année qui suivra... Celle qui mange la pomme de naissance...

Quelle étrange proposition ! La reine se prit à rêver et, appelant une de ses servantes, lui demanda d'aller voir qui criait ainsi et de le ramener.

La servante revint quelques minutes après, suivie d'un marchand. C'était un vieillard assez misérablement vêtu ; il avait une longue barbe blanche et portait sur la tête un panier plein de pommes toutes rouges et brillantes.

— Que vends-tu, vieil homme ? lui demanda la reine.

— Je vends des pommes merveilleuses, dit le marchand. Elles ont la vertu de promettre la naissance d'un enfant à celle qui suit ce conseil : la femme qui désire être mère mangera la moitié d'une de ces pommes rouges ; elle gardera cachée l'autre moitié qu'elle enterrera une heure après la naissance de son enfant. Sinon un maléfice s'abattra sur ce dernier.

Pleine d'espoir de voir enfin ses vœux exaucés, Mumtaz acheta sans plus tarder une pomme au marchand, la plus belle et la plus grosse de toutes. Elle en croqua la moitié ce même jour et cacha le reste dans un coffre sous clé dans sa chambre.

Quelque temps après, Mumtaz s'aperçut que le Ciel avait béni ses vœux. Éperdue de joie, elle fit aussitôt part au roi de ses espérances en lui racontant comment elle avait acheté une pomme magique à un marchand ambulante. Elle prit soin de bien recommander au roi d'enterrer la seconde moitié de la pomme, comme l'avait indiqué le vendeur, une heure après la naissance de l'enfant.

Le roi, aussi heureux que son épouse, promit à sa femme de suivre les instructions du marchand.



Le petit prince s'envola dans le ciel.

Le jour arriva où la reine mit au monde un superbe garçon, un bel enfant bien constitué qui serait le digne héritier du royaume. Cette naissance comblait tous les vœux du roi. Celui-ci, dans une joie indescriptible, fit aussitôt annoncer la nouvelle dans tout le pays. Ensuite, profitant du sommeil profond de la reine, il ordonna qu'on appelât immédiatement les sages du pays afin que le nom le plus propice à la destinée de son prince héritier fut choisi. On s'arrêta au nom de Bahadur, ce qui veut dire « le courageux ». Puis le roi s'occupa de commander de grandes fêtes pour que le peuple tout entier pût se réjouir avec lui. Toutes ces préoccupations lui avaient fait oublier complètement la recommandation de sa femme.

Dès que la reine fut réveillée, le roi lui apprit le nom du nouveau-né. Elle approuva et, comblée de bonheur, se joignit à l'action de grâces de son époux.

Tout se passa bien...

Quarante jours après l'heureuse naissance, ainsi que le voulait la coutume, Mumtaz prit un bain ; dans le patio du palais, il y avait un bassin à fond de céramique où l'eau claire était parfumée de jasmin. Mumtaz s'y trempa avec délices et eut l'idée ensuite d'y baigner son bébé de ses propres mains. Mais quelle ne fut pas sa surprise de constater, tout en lavant le dos de son fils, que celui-ci avait deux petites ailes minuscules qui grandissaient au contact de l'eau parfumée. Ces ailes grandirent à vue d'œil, et bientôt, tel un gracieux oiseau, le petit prince s'envola dans le ciel. La reine poussa un cri perçant et horrifié.

Le roi, qui était dans ses appartements tout à côté, accourut en entendant la voix de sa femme. Il entra dans la chambre de la reine pour trouver celle-ci en larmes. Immédiatement il songea à son fils :

— Où est Bahadur ? s'informa-t-il.

— Hélas, répondit la reine en pleurant, pendant que je lui lavais le dos, il lui est poussé deux ailes qui ont grandi en une minute. D'un bond, il s'est envolé comme un oiseau. Ô mon cher époux, qu'allons-nous faire ? Mais, à propos, as-tu pensé à enterrer la moitié de la pomme ainsi que je te l'avais recommandé ?

— Non ! répondit le roi, je l'ai complètement oublié. Et c'est pourquoi le maléfice est tombé sur notre enfant. Mais rassure-toi, ma chère épouse, je vais tout mettre en œuvre pour le retrouver.

Le roi alerta ses sujets et ordonna qu'on cherchât Bahadur à tout prix, promettant de fastueuses récompenses à qui le ramènerait. La consternation était générale : ministres, soldats, habitants du pays firent de leur mieux et pas un coin, pas un recoin du pays ne fût laissé inexploré. Ils durent cependant revenir bredouilles et avouer au roi que son fils était introuvable...

De fait, le prince volant avait poursuivi son vol bien au delà des

limites du royaume, par-dessus fleuves, plaines et montagnes. Ainsi que le voulait sa condition nouvelle, il s'arrêta au faîte d'un grand arbre et y fit son nid. Le matin il s'envolait discrètement sans qu'on l'eût aperçu et le soir, après avoir parcouru tout le pays, il revenait se coucher dans son nid.

Bien des années s'écoulèrent pendant lesquelles le roi et la reine restèrent inconsolables. Ils se reprochaient amèrement de n'avoir pas suivi exactement les directives du marchand de pommes miraculeuses.

Or, un jour, une des servantes de la princesse du royaume voisin, passant près du grand arbre où nichait Bahadur, vit le prince volant. Elle revint au palais et fit part de sa découverte à la princesse.

Celle-ci, qui était une jeune fille très belle et très intelligente, fut fort intriguée d'entendre parler de ce jeune homme si beau et qui avait des ailes comme un oiseau et qui volait. Elle envoya les soldats de son père chercher cet être étrange, mais personne ne parvint à s'en emparer.

La princesse était une charmante fille pleine d'ingéniosité malgré son jeune âge. Sans rien révéler de ses plans, elle prit une canne et demanda à sa servante de la conduire à l'endroit où elle avait aperçu le jeune homme aux grandes ailes. Lorsque l'arbre fut visible à quelque distance, la princesse Yasmin, tel était son nom, demanda à sa servante de la laisser seule.

Yasmin, faisant semblant d'être aveugle, marchait en tâtonnant, frappant le sol de sa canne.

Tout en haut de son arbre, Bahadur vit le jeune fille venir mais pensant qu'elle était aveugle et qu'elle ne le verrait pas, même si elle s'approchait de l'arbre, il ne chercha pas à se dissimuler comme à l'ordinaire.

Après quelques pas hésitants, Yasmin vint jusqu'à l'arbre et, ayant ôté le vieux châle dont elle s'était couvert la tête, elle déposa sa canne par terre et s'assit. Elle commença à réciter des prières à haute voix. De sa voix claire et harmonieuse, elle chantait la gloire de Dieu, le soleil qui réchauffe et anime la terre, les fleurs qui embaument l'air de leur parfum délicat, la brise fraîche qui repose des grandes chaleurs, l'arbre qui abrite de son feuillage le voyageur fatigué... Et elle suppliait Dieu de lui rendre la vue afin qu'elle pût admirer les merveilles de sa création.

Le prince volant s'émut de voir la princesse si jeune et si belle et déjà en proie à la souffrance et à la misère :

— Quelle pauvre créature ! se disait-il, et comme elle est belle ! Je plains son sort malheureux. Si seulement je pouvais faire quelque chose pour elle !

La princesse Yasmin passa tout l'après-midi sous l'arbre à chanter et à prier. Lorsqu'il commença à faire nuit et que la température fraîchit,

elle frissonna et se leva pour s'en aller. Elle tâtonna pour retrouver sa canne mais faisant toujours semblant d'être aveugle, elle chercha maladroitement à gauche, à droite, en arrière, mais jamais dans la direction où se trouvait le bâton :

— N'y aura-t-il pas une bonne âme pour venir en aide à une pauvre aveugle ? se lamentait-elle.

Du haut de son arbre, Bahadur, qui voyait ses efforts pour retrouver sa canne, eut pitié d'elle. Il lui dit :

— Approche-toi un peu à droite. Ta canne est tout près de là.

— Ah ! quel sauveur tu m'envoies, mon Dieu ! répondit Yasmin qui tressaillit de joie en entendant cette voix qui tombait du ciel. Et elle commença à chercher un peu plus loin que ne lui avait indiqué le prince volant.

— Mais non, reprit Bahadur, tu es trop loin maintenant ; recule-toi un peu.

— Noble et bon seigneur, lui dit alors Yasmin, pourquoi ne me donnes-tu pas ma canne toi-même au lieu de me fatiguer avec tes instructions ? N'as-tu pas pitié d'une pauvre aveugle ?

Surpris par ces mots et plein de pitié, Bahadur ne pensa plus à sa condition et qu'il lui fallait fuir les humains. Il vola à terre. Tandis qu'il ramassait la canne, Yasmin, rapide comme l'éclair, sortit une paire de ciseaux qu'elle avait cachée sous son châle et lui coupa, d'un seul coup, plusieurs plumes de son aile droite...

Ô surprise ! Devant elle, se tenait maintenant un beau garçon d'une vingtaine d'années, habillé comme un prince et qui lui souriait le plus joliment du monde !

Bahadur se sentit incapable de voler et il comprit que la jeune fille avait rompu l'enchantement dont il était victime. Il eut le cœur plein de joie et, voyant la princesse si bonne et si belle, il tomba amoureux d'elle. Il lui raconta son aventure et lui demanda de devenir sa femme.

Yasmin, conquise par le jeune prince, accepta avec enthousiasme et l'amena au palais du roi son père.

Lorsque ce dernier apprit l'histoire de Bahadur, il accepta d'autant plus volontiers que le roi Humayun, père de celui-ci, était son voisin. Il envoya des messages immédiatement pour prévenir le roi du retour de son fils et l'on commença les préparatifs pour la célébration du mariage de la princesse et du prince volant.

Le roi Humayun et la reine Mumtaz arrivèrent au royaume voisin après un voyage qui leur parut interminable, osant à peine croire à leur bonheur. Leur joie fut immense de retrouver non seulement leur fils qu'ils croyaient perdu à jamais, mais aussi une ravissante belle-fille !



Les deux frères



DANS une contrée lointaine vivaient un puissant sultan et ses deux fils. Ceux-ci étaient deux princes très riches et avaient tout pour être heureux. L'aîné, Ajmal, avait épousé la belle princesse Neelofar et vivait parfaitement dans l'épanouissement d'un amour conjugal partagé. Son frère Kamal excellait aux jeux d'adresse et dans le métier des armes. Il avait naguère fait la cour à Neelofar et avait été fort dépité de se voir préférer son frère Ajmal.

Kamal était d'un caractère violent et emporté. Il avait juré au soir des noces de son frère que celui-ci ne vivrait jamais en paix avec Neelofar. Le ver de la jalousie était entré dans son cœur et le rongea nuit et jour. Il essaya par tous les moyens de tenter sa belle-sœur, mais en vain. Les bijoux et les étoffes soyeuses ne lui faisaient plaisir que lorsqu'ils étaient offerts par son époux. Au lieu de diminuer, son amour pour Ajmal allait grandissant et Kamal, furieux de son impuissance à détruire cette union qui faisait si mal à son orgueil, résolut d'aller consulter la vieille sorcière qui habitait dans la forêt et dont il avait entendu vanter la puissance des charmes maléfiques.

La sorcière, une vieille toute courbée et qui poussait des cris stridents de sa bouche édentée, fut alléchée par tout l'or que lui promit le prince et, flattée d'une telle clientèle, s'engagea à donner satisfaction à Kamal. Aussi promit-elle de se mettre à l'œuvre sans tarder.

En effet, peu de temps après, un jour que le prince et son épouse se promenaient dans le parc royal, Ajmal tomba brusquement inanimé. On réussit à le ranimer mais, par la suite, il resta toujours triste. Lui qu'on avait connu si gai ne riait jamais plus, lui qui racontait tant de belles histoires à son épouse pour la distraire, lui qui discourait avec

tant de précoce sagesse des affaires du royaume ne parlait presque pas et demeurait prostré dans d'insondables méditations des journées entières.

Neelofar était désolée de voir son mari dans un tel état de langueur. Elle mit tout en œuvre pour l'égayer, mais en vain. Le sultan appela tous ses amis et ses parents. Mais rien n'y fit. Kamal se réjouissait en son for intérieur des déboires de son frère. Il reconnaissait là l'œuvre de la sorcière et espérait que celle-ci tiendrait vraiment sa promesse et qu'il pourrait chasser Ajmal et s'emparer de la belle Neelofar.

Un beau matin, Ajmal parut sortir du songe mystérieux où il était plongé et ordonna à une esclave d'aller chercher son frère Kamal. À la nouvelle que le prince avait manifesté un désir, tous accoururent et ce fut devant une nombreuse assemblée que Kamal parut devant son frère.

Sans préambule et comme si tout était normal, Ajmal proposa à Kamal de jouer aux dés. Celui-ci, amusé de ce désir subit, accepta avec empressement afin de tromper leur entourage sur ses méchants sentiments.

Le jeu commença. Tout d'abord les mises furent très modestes : un bœuf, un cheval, un éléphant...

Ajmal perdit le bœuf, le cheval, l'éléphant.

Poussé par le démon du jeu, il doubla les mises. Il perdit. – Kamal commençait à s'intéresser au jeu et son invariable bonne fortune lui donna à penser que la sorcière de la forêt n'était pas étrangère à ce bizarre combat sans armes.

Ajmal tripla les mises et perdit de nouveau.

— Cinquante perles, s'écria-t-il.

Il perdit les cinquante perles.

— Cent de mes plus belles esclaves, cria-t-il en jetant les dés. – Et il perdit les cent esclaves.

Plus Ajmal était pris par l'excitation du jeu, plus Kamal restait calme et lucide. Le jeu continua toute la nuit au grand désespoir de Neelofar qui essayait en vain de retenir son époux. Celui-ci ne semblait même pas la voir et elle se désolait de son indifférence. Elle ne pouvait savoir que le démon avait pris possession de Ajmal et que c'était lui qui faisait rouler les dés sur le tapis.

Lorsque le soleil se leva, Ajmal avait déjà perdu toutes ses richesses. Sûr maintenant de sa victoire, Kamal arborait un air triomphant et traitait son frère avec mépris.

— Tu n'as plus qu'à t'en aller, pauvre homme, lui dit Kamal d'un ton moqueur.

L'aurore semblait avoir réveillé l'ardeur de Ajmal :

— Non, riposta-t-il. J'ai encore mon château. Faisons un pacte : si je gagne cette fois-ci, tu me rendras tout ce que j'ai perdu et tu me

donneras tout ce que tu possèdes. Si je perds, tu auras le droit de me chasser de cette ville comme un miséreux.

Cette gageure insensée souleva les protestations de l'assistance mais, imperturbablement, Ajmal répétait sa proposition et, convaincu maintenant de la puissance de la sorcière et de son appui, Kamal releva le pari et l'accepta.

Dans un silence lourd et pesant les dés roulèrent une fois de plus sur le tapis. Ajmal perdit son château.

Aussitôt, comme épuisé par ses efforts et réalisant pour la première fois ce qu'il venait de faire, Ajmal tomba inanimé. Kamal triomphait. Malgré les supplications du sultan, il exécuta la sentence et dès le lendemain fit chasser son frère de la ville. Kamal ne se sentait pas de joie, se voyant déjà vivre dans le château avec la belle Neelofar. Mais celle-ci ne voulut pas abandonner son mari, et grande fut la déception de Kamal de les voir franchir ensemble la porte de la cité.

Les deux époux, désespérés, marchèrent pendant des heures et des heures. Ajmal avait retrouvé sa lucidité d'esprit et se désolait de se voir réduit à la pauvreté et encore plus à la pensée des misères qu'allait endurer son épouse bien-aimée. Ne comprenant pas quelle folie l'avait poussé au jeu, bourrelé de remords, il dit à sa femme :

— Neelofar, ma chère épouse, je ne comprends pas pourquoi le malheur nous a ainsi frappés. Il semble que je paie un péché quelconque ces jours-ci. J'ai tant de peine à te voir souffrir avec moi, toi, qui es tout à fait innocente. Laisse-moi et retourne chez tes parents qui t'offriront une existence digne de toi. Un jour, quand je serai de nouveau puissant, je viendrai te chercher.

Mais Neelofar aimait trop son époux pour accepter d'être séparée de lui et elle lui dit sa résolution d'être la compagne de ses jours de peine comme elle avait été celle des jours heureux.

Ajmal, tout ému d'un si grand amour, n'osa pas refuser sur-le-champ l'offre de Neelofar. Cependant il resta songeur, et pendant la nuit, tandis que son épouse était profondément endormie sous un grand arbre, il se leva doucement, contempla une dernière fois le visage aimé qui lui souriait tendrement dans l'abandon du sommeil et s'éloigna rapidement et sans bruit. Il pensait qu'elle serait plus heureuse dans le palais paternel et ne voulait pas la voir souffrir la faim et la misère à cause de lui.

Le lendemain matin, quand Neelofar se réveilla, quelle ne fut pas sa douleur de constater l'absence de son époux ! Elle se souvint de ce qu'il lui avait dit la veille et, comprenant qu'il l'avait abandonnée et l'avait ainsi forcée à retourner chez ses parents, elle pleura amèrement.

Dans sa douleur, elle se rappela le conseil de son époux et elle entreprit un long voyage à pied pour rentrer dans le royaume de son

père, voisin de celui du sultan. Elle priait Dieu tout au long du chemin de lui rendre son époux bien-aimé et seule la pensée de la promesse de Ajmal de venir la chercher un jour lui donnait du courage.

Le roi son père lui fit fête, et tout le royaume avec lui, car la princesse était aimée de tous, étant aussi bonne qu'elle était belle. Chacun s'employa à la consoler et à lui rendre la vie douce et agréable.

Pendant ce temps, Ajmal continuait à errer dans la forêt comme un fou. Il ne se consolait pas de la perte de tous ses biens et surtout de l'absence de sa belle et fidèle épouse. Il ne voyait pas d'issue à son infortune et les bois retentissaient jour et nuit de l'écho de sa douleur.

Un jour qu'il était à la recherche de quelques baies sauvages pour se nourrir, il entendit appeler au secours. Ajmal chercha partout et découvrit enfin, près d'un buisson d'épineux, un serpent aux prises avec une mangouste et prêt à être étranglé. Oubliant le danger auquel il s'exposait, il n'écoula que son cœur noble, et touché de compassion, il accourut et chassa la mangouste qui abandonna sa proie. C'est alors que le serpent redressa la tête et dit d'une voix douce :

— Qui que tu sois, merci ! Tu m'as sauvé la vie et à mon tour, si je puis t'aider, je suis à tes ordres. Sache que je suis l'un des génies de cette forêt ; que veux-tu que je fasse pour toi ?

Enhardi par ces paroles et tout heureux d'avoir enfin trouvé quelqu'un à qui raconter sa peine, Ajmal, les larmes aux yeux, raconta au serpent sa triste histoire.

Pendant qu'il parlait, le serpent hochait la tête et ce mouvement imprimait à son corps souple un curieux mouvement de balancier. Et lorsque le jeune homme s'arrêta, il lui dit :

— Pourquoi désespérer, gentil prince ? Lorsqu'on est bon et courageux comme tu l'es, on finit toujours par triompher du mal. Si tu le veux, je peux t'aider à reconquérir ton bonheur.

Fou d'espoir, Ajmal accepta la proposition du génie et promit de faire tout ce qu'il lui dirait.

— Mon venin, reprit le serpent, a un pouvoir merveilleux. Je vais te mordre, grâce à quoi ton apparence sera complètement transformée. Tu es grand, tu vas devenir petit, tu es mince, tu seras gros, tes cheveux sont bruns, ils seront gris, ton teint est clair, tu seras basané. Tu pourras ensuite rentrer au palais et personne, pas même ta fidèle épouse, ne pourra te reconnaître. Tu rentreras chez ton père le plus vite possible, car ton épouse y est en visite et ton frère Kamal est en train de faire tout ce qui dépend de lui pour que Neelofar ne te revoie jamais.

Ainsi fut fait. Aussitôt après avoir été piqué par le serpent, Ajmal se rendit compte que son aspect avait tout à fait changé.

— Va maintenant, ajouta le serpent, et prends patience, ton courage

te sauvera.

Suivant les conseils du génie et sachant que personne ne pouvait plus l'identifier, Ajmal rentra chez le sultan son père et se fit employer comme jardinier. Ainsi pouvait-il admirer en cachette sa belle Neelofar quand celle-ci venait se promener et rêver de longues heures dans ces lieux enchanteurs qu'ils avaient aimés ensemble.

Le prince Kamal venait parfois retrouver sa belle-sœur dans le jardin, mais Neelofar restait sourde à ses prières et s'obstinait à garder intact son amour pour Ajmal.

Tous les soirs, son travail terminé, Ajmal parcourait les allées fleuries en chantant toujours la même chanson :

« Je t'appelle, ô bien-aimée !
Reconnais quand même ma voix.
Un triste sort m'accable,
Ton absence augmente ma peine
Mais je me réjouis de te voir en ce palais. »

Si l'apparence de Ajmal avait changé au point d'être méconnaissable, sa voix était restée la même et avait conservé ses tendres inflexions. Neelofar, qui avait entendu plusieurs fois la chanson, était très intriguée car cette voix ne lui était pas inconnue. Sa curiosité étant grande, elle alla à la rencontre du chanteur. Celui-ci, qui n'était autre que le prince Ajmal lui-même, tressaillit en la voyant s'approcher, mais elle ne le reconnut pas tout d'abord tant il était changé et, pleine de compassion à le voir si triste, elle lui demanda la cause de son malheur. De plus en plus ému, Ajmal essayait de dire quelques mots quand deux larmes coulèrent de ses yeux. Neelofar reconnut aussitôt la voix de son époux. Et, ouvrant de grands yeux, elle pleura et se jeta au cou de Ajmal qui l'embrassa. Les larmes de Neelofar touchèrent le visage du prince qui reprit son aspect réel.

Les deux époux, après que la joie de ces retrouvailles inattendues fut calmée, coururent au palais annoncer la bonne nouvelle au sultan. La rumeur du retour de Ajmal se répandit dans le royaume et tous se réjouirent de son bonheur.

Alors qu'ils étaient tous réunis dans la salle du trône et que Ajmal racontait une fois de plus sa rencontre avec le génie de la forêt, Kamal rentra de la chasse et demeura interdit en les trouvant tous rassemblés. Quand il comprit que Neelofar avait retrouvé son époux et qu'il vit le bonheur qui transfigurait pareillement leurs deux visages, le prince fut pris de remords. S'avançant vers son frère, il lui raconta comment il avait essayé de s'emparer de ses biens et de sa femme. Il lui rendit ses richesses en lui disant :

— Frère, pardonne-moi. Je vois que l'amour est plus fort que la sorcellerie, et que les larmes d'une femme fidèle sont capables de

conjuré tous les mauvais sorts.



Le fumeur d'opium



ATAY KHAN était un grand fumeur d'opium. Il avait pris cette habitude dès son enfance et ne pouvait plus se passer de ce paradis artificiel. Il était riche, son père lui ayant laissé une grosse fortune après sa mort. Cela lui permettait de contenter ses moindres désirs. Une de ses ambitions était de se constituer une collection de pipes plus riches les unes que les autres, en bois précieux incrustés d'argent, de nacre ou de pierreries. Patay Khan n'avait jamais fréquenté l'école et ne savait par conséquent ni lire ni écrire. Et comme les gens de peu d'intelligence, il était vantard et sensible à la flatterie. Malgré ses défauts, il avait bon cœur et était renommé pour sa générosité. Il n'en faut pas plus pour se faire de nombreux amis.

Mais ceux-ci n'étaient guère scrupuleux. Ils savaient exploiter les travers de Patay Khan pour en tirer tous les profits, comme de véritables parasites. Chaque jour ils étaient nombreux à l'accompagner au bord de la mer pour passer l'après-midi à savourer béatement les pipes d'opium qu'il leur offrait.

Patay Khan avait un noble cœur et croyait naïvement à la sincérité de ces gens qui, comme souvent d'ailleurs, n'étaient attirés que par le plaisir de fumer de l'opium. Patay Khan se félicitait intérieurement d'avoir tant d'amis et rien ne lui faisait plus de plaisir que de leur être agréable. Outre les pipes d'opium, il leur offrait les choses les plus délicieuses à manger et mille divertissements pour les charmer. Et quand le naïf Patay Khan traversait la ville, suivi par ses nombreux amis, il se sentait fier comme un roi entouré de ses courtisans.

Ceux qui se disaient ses amis ne manquaient pas de profiter de sa bonté et de son ignorance. Ils savaient bien qu'une fois complimenté et flatté, Patay Khan pouvait donner toute sa fortune... et il va sans

dire qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de lui faire des compliments afin de lui soutirer quelques roupies.

Depuis quelque temps, Patay Khan pensait à se marier et s'en entretenait souvent avec ses amis. Mais ceux-ci pensèrent que ce serait pour eux la fin de la bonne vie, une femme ne manquant pas de mettre bon ordre aux folles dépenses de son mari. Et c'est encore à force de flatteries qu'ils réussirent à le dissuader. Profitant de son ignorance, ils le persuadèrent qu'il n'existait pas au monde une femme digne d'être son épouse. Trompé par ce qu'il croyait être la sollicitude de ses amis, le pauvre naïf abandonna peu à peu son projet et se contenta de fumer sa pipe d'opium tous les soirs, au milieu d'une cour de plus en plus nombreuse d'admirateurs.

Outre les réceptions qu'il offrait à ses amis, Patay Khan, poussé par son noble cœur, était très charitable. Tous les vendredis il réunissait les pauvres de la ville et leur servait lui-même de très bons repas. Son noble cœur lui faisait dépenser son argent en charités diverses, sans jamais compter. Pour cela il était très aimé dans la ville et vénéré de tous les indigents.

Malheureusement, comme il ne travaillait pas et qu'il dépensait follement, sa fortune diminuait chaque jour. Au bout de quelques années il ne lui resta plus rien. Lorsque son intendant lui en parlait, il haussait les épaules avec insouciance en se disant en lui-même que s'il venait à manquer de quelque chose ses nombreux amis lui viendraient en aide.

Pauvre Patay Khan ! Il avait bien des illusions. Ses réceptions étant moins luxueuses et moins fréquentes, il dut bientôt constater que ses amis, jadis si prompts à lui jurer une reconnaissance et une amitié éternelles, se faisaient de plus en plus rares.

Ce fut pour lui un cruel réveil. Il comprenait enfin que c'était sa fortune et ses libéralités qui lui valaient tant d'hommages, et il se sentit tristement seul et abandonné. Un besoin subit d'affection désintéressée le décida à se chercher une épouse. Mais là aussi une désillusion l'attendait : nulle femme ne consentit à l'épouser : ses anciens amis n'avaient-ils pas répandu le bruit que Patay Khan n'était qu'un vaurien qui passait son temps à fumer de l'opium au bord de la mer ?

Il ne restait donc à Patay Khan ni amis, ni fortune. Désespéré d'une telle solitude, il s'adonna davantage à l'opium afin d'oublier ses déboires, et dissipa bientôt le peu qui lui restait. Il dut vendre tous ses biens. Et le jour arriva où il se trouva sans opium et sans argent pour s'en procurer. Il ne pouvait par conséquent chercher là l'oubli de son infortune. Personne ne voulait lui prêter de l'argent ; à peine lui donnait-on de quoi ne pas mourir de faim et encore ces dons venaient-ils seulement des pauvres indigents de la ville qui se souvenaient de

ses anciennes largesses.

Seul, délaissé de tous ses anciens amis, il se dirigeait, les larmes aux yeux, vers le lieu où il avait l'habitude de fumer son opium et restait des heures prostré à regarder s'enfuir la clarté du jour... Que de remords il eut !

Un après-midi qu'il essayait de se souvenir du passé, il s'endormit soudain à l'ombre d'un rocher, bercé par le bruit monotone des vagues. Et c'est alors qu'il fit un rêve merveilleux : un ange lui apparut et lui dit :

— Patay Khan, ne crains rien, je suis un envoyé de Dieu. Tu as été si bon toute ta vie, tu as été si généreux envers les pauvres que Dieu veut maintenant te récompenser de tes belles actions passées, sans tenir compte de tes défauts. Fais ce que je te dis : réveille-toi et va vers ce pêcheur qui est non loin d'ici. Achète-lui le premier poisson qu'il pêchera. Dans le ventre de ce poisson, tu trouveras un trésor qui, si tu sais en faire bon usage, t'aidera à sortir de ton malheur.

Patay Khan se réveilla en sursaut. Le crépuscule était maintenant fort avancé et la berge était déserte. N'était-ce qu'un rêve banal comme tous ceux qui hantaient ses nuits solitaires ?

Il se leva d'un bond et, se remémorant son rêve étrange, il se mit à marcher le long du rivage. Il arriva près d'un pêcheur juste au moment où celui-ci retirait de l'eau un gros poisson aux écailles brillantes :

— Cher ami, lui dit Patay Khan, je n'ai pas d'argent sur moi ; consentirais-tu cependant à me donner ce poisson en échange de mon manteau ? C'est le seul bien que je possède maintenant.

Le pêcheur, un peu surpris, regarda son acquéreur et, voyant qu'il était fort pauvre, il finit par accepter la proposition.



Doucement, il la reveilla.

L'échange opéré, Patay Khan rentra bien vite chez lui. Il ouvrit immédiatement le poisson et trouva une bague à l'intérieur. — Son rêve était donc bien réel ! Tandis qu'il admirait ce présent inattendu en frottant légèrement la bague, ornée d'une grosse pierre précieuse, pour la nettoyer, la petite pièce s'emplit d'une épaisse fumée blanche ; et quand elle se fut dissipée, il vit apparaître devant lui un djinn qui lui dit :

— Salut, seigneur Patay Khan ! Je suis désormais ton esclave ; je suis chargé de te récompenser pour toutes les bonnes actions dont tu as été prodigue. Ordonne et ni auras tout ce que tu voudras.

Ébloui de tant de bienfaits, Patay Khan remercia Dieu et après quelques instants de réflexion, demanda au djinn de lui apporter de beaux vêtements, d'excellents repas. Il demanda aussi beaucoup d'argent qu'il fit distribuer secrètement à tous les pauvres de la ville et surtout à ceux qui avaient eu de la compassion envers lui. Il n'osa demander au djinn de lui rendre son palais afin de ne pas éveiller la curiosité de ses anciens amis et demeura ainsi dans la vieille petite maison que le djinn transforma cependant en demeure digne d'un prince, avec de riches tentures et mille autres ornements.

Or, dans cette même ville, vivait la princesse Roohi, fille unique du roi, dont la beauté était merveilleuse. Cette belle princesse était fort courtisée par tous les princes et nobles du pays qui voulaient l'épouser. Elle était très intelligente et, de plus, elle avait appris à manier toutes les armes dès son jeune âge. Elle était passée maître dans cet art et son courage était légendaire. Naturellement tous les princes et nobles du pays souhaitaient l'épouser. Mais elle les mettait à une cruelle épreuve : tout prétendant devait se mesurer avec elle en un combat singulier, et s'il était vaincu, le roi lui faisait trancher la tête. Bien des têtes avaient déjà été tranchées, et la princesse ne s'était pas encore décidée à choisir un époux.

Un jour, Patay Khan rencontra la belle princesse et fut ébloui par sa beauté. Ayant appris la condition exigée pour pouvoir épouser la princesse Roohi, dès qu'il fut rentré chez lui, il frotta le chaton de sa bague magique et ordonna au djinn de le conduire dans la chambre à coucher de la princesse.

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Quelques minutes plus tard, il se trouvait auprès du lit où dormait la belle princesse. Doucement il la réveilla. Roohi, en le voyant, se demanda si elle rêvait ou non ! Quel était cet étranger ? Comment avait-il pu se rendre à son chevet ? Le palais était en effet bien gardé, sur les instructions de son père, et il était impossible de forcer ce vivant rempart de centaines de soldats.

Mais la princesse ne rêvait pas. L'étranger bougeait, l'étranger lui souriait...

— Qui es-tu ? lui demanda Roohi.

— Ne crains rien. Je suis Patay Khan et je suis venu pour t'épouser. Je sais que je devrais entrer en lice avec toi, mais c'est inutile car je possède un talisman qui me permet de gagner à coup sûr le combat tout en respectant ta beauté. Et, pour convaincre la princesse, Patay Khan fit devant elle plusieurs prodiges avec sa bague. En un instant la chambre de la princesse fut remplie des fleurs les plus merveilleuses et les plus odorantes. Il demanda de l'or, des pierres précieuses, des bijoux...

La princesse émerveillée contemplait tout étonnée ce magicien de nulle part et qui mettait tant de merveilles à sa disposition. Cependant, avant qu'elle n'eût eu le temps de dire quoi que ce soit, Patay Khan lui dit :

— Adieu, belle princesse. Je te donne cette bague en souvenir de ma visite qui m'a permis d'admirer ta grande beauté. Je souhaite qu'elle te rende service ; quant à moi, j'ai maintenant suffisamment d'argent pour ne manquer de rien et pour pouvoir retrouver, si je le veux, tous mes anciens amis, riches et pauvres.

Ceci dit, il ordonna à son esclave de le conduire une dernière fois jusque chez lui. Il quitta le palais en laissant derrière lui une jeune fille à son tour émerveillée et qui contemplait, rêveuse, les trésors épars autour d'elle...

Touchée par le geste et la simplicité de Patay Khan, la princesse décida de l'épouser et fit part à son père de son intention. Celui-ci ne s'y opposa pas, et le djinn de la bague magique ramena Patay Khan au palais sur l'ordre de Roohi.

Quelques semaines plus tard, le palais royal était en fête ; tout le peuple fut invité aux noces merveilleuses des deux époux, au milieu des festins, des musiques et des illuminations.



L'honnête homme



— BONJOUR, Ahmad ! Déjà au travail ?

— Bonjour, ami ! Dieu soit avec toi ! Eh oui, je suis déjà à la tâche ; regarde le soleil, il a bien commencé son travail, lui !

Les passants s'en allaient, et le petit homme accroupi devant sa petite boutique, dans le faubourg le plus misérable de la ville, continuait à tirer allègrement son alêne en grommelant : « Je travaille, mais hélas ! je n'en suis pas plus riche et ma famille ne mange pas à sa faim... »

De fait, Ahmad était le cordonnier le plus pauvre de la ville. Il avait des commandes et travaillait avec courage, mais la mauvaise fortune le poursuivait et le pauvre Ahmad n'était jamais plus riche le lendemain que la veille.

On l'entendait rarement se plaindre ; il n'avait pas d'amertume ; il se consolait de son triste destin en se disant que la vie n'était qu'une épreuve sur cette terre en attendant la vie éternelle. Se sentant innocent de toute mauvaise action, il se voyait déjà au paradis, menant l'existence merveilleuse de tous ceux qui ont été bons et justes. C'est dans cet espoir réconfortant qu'il entretenait sa femme et ses enfants quand ceux-ci se plaignaient de leur misère.

Un matin que Ahmad était assis, selon son habitude, sur le seuil de sa petite boutique, attendant un client problématique, un riche marchand vint à passer :

— Cordonnier, lui dit-il, il vient de m'arriver un petit accident. J'ai buté sur une grosse pierre et mon soulier a éclaté. Vois, mon pied est à nu à travers le cuir. Je te prie de me le réparer le plus vite possible, car il me faut continuer mon chemin et je suis pressé.

Ahmad se mit au travail immédiatement, joyeux d'avoir à réparer un

soulier de si belle qualité, au lieu des modestes sandales qu'on lui apportait habituellement. Le malheur n'était pas bien grand : le cuir ne s'était pas déchiré, mais avait été simplement séparé de la semelle par le choc. Il suffit au cordonnier de remettre quelques clous tout autour, ce qui fut fait en moins d'une demi-heure.

L'étranger, enchanté de la rapidité de la réparation, offrit à Ahmad un billet de cinq roupies.

Ahmad n'avait jamais reçu une telle somme pour réparer des chaussures ! Il sourit cependant et dit au marchand :

— Seigneur, ta générosité est trop grande ; je suis pauvre, comme tu le vois. Ma famille et moi ne mangeons qu'un repas par jour, et nous rendons grâce à Dieu de nous accorder cette faveur. Mais je suis un honnête travailleur ; je ne puis accepter cinq roupies pour un travail qui est loin de les valoir. Donne-moi une demi-roupie, ce sera le juste prix. Sans cela j'aurais le sentiment de t'avoir volé.

Le marchand n'osait croire à tant d'honnêteté car, comme tous ceux qui ont de la fortune, il avait plutôt l'habitude d'avoir affaire à des gens qui cherchaient sinon à le voler, du moins à l'exploiter et à lui soutirer de l'argent par tous les moyens. Le discours de Ahmad l'avait beaucoup touché. Il mit la main dans sa poche et en retira un billet de cent roupies qu'il remit au cordonnier en ajoutant :

— Je te félicite des bons sentiments qui t'animent et de ton honnêteté. Je veux te récompenser. Prends ce billet de cent roupies. C'est un cadeau que je te fais pour que ta vie devienne meilleure, et que ton commerce puisse prospérer.

Ahmad se répandit en remerciements, mais le marchand ne voulut pas en entendre davantage. Il sauta en selle et disparut, laissant derrière lui un homme qui dansait de joie et remerciait Dieu en pleurant de cette bénédiction qu'il lui envoyait.

Lorsqu'il se lassa de contempler le beau billet tout neuf qu'il n'avait encore jamais tenu dans sa pauvre main calleuse, Ahmad ferma vite sa boutique et rentra en courant chez lui.

Il habitait une petite maison basse et obscure à dix minutes de sa boutique. Comme il n'y avait dans sa misérable maison ni armoire, ni coffre, ni aucun meuble fermant à clé, Ahmad eut l'idée de cacher son trésor dans les plis de son grand turban. « Je suis si pauvre et mal vêtu, se dit-il, que personne ne songera que je possède une telle fortune sur moi ».

Rassuré quant à la sécurité de son précieux trésor, il songea à tout ce qu'il pouvait se procurer avec cet argent. Tout d'abord, il prit les quelques roupies qu'il avait péniblement amassées pour les jours où le travail se ferait rare, et décida d'aller chercher de quoi préparer un bon repas aux siens. Comme il y avait des années que ni lui ni sa famille n'avaient mangé de viande, Ahmad se dirigea vers la boucherie

et acheta une livre de viande.

Tandis qu'il revenait de la boucherie, la tête haute et fière, tout content de la surprise qu'il allait faire à sa famille, il fut attaqué par un vautour affamé. Celui-ci se jeta sur la viande. Ahmad sut se défendre, mais il lui fallut faire de tels efforts que son turban roula à terre. Et le vautour qui était un gros oiseau vigoureux, s'envola en emportant non seulement la viande mais aussi le turban avec le billet de cent roupies.

Ahmad ne riait plus maintenant et regardait tristement le coin de ciel où il avait vu disparaître toute sa fortune, tout son espoir.

Il rentra chez lui et raconta son malheur à sa femme qui l'écouta en larmes. Mais il fallait continuer à vivre, et, dès le lendemain, le cordonnier retourna à son échoppe. Il suivait le même chemin que la veille, et en arrivant à l'endroit où le vautour l'avait attaqué, il regardait à terre, espérant que l'oiseau aurait peut-être lâché le turban. Hélas, ni turban, ni billet ; mais dans la poussière il aperçut une petite boule de plomb comme celle dont on se sert pour lester les filets de pêche. Il la ramassa et l'emporta dans sa boutique, pensant que cela pouvait toujours servir.

Et la vie du cordonnier reprit comme par le passé. Il travaillait toujours avec ardeur, toujours le premier à l'ouvrage et ne quittant sa boutique que lorsqu'il ne risquait plus d'avoir de clients.

Quelques semaines plus tard, Ahmad fut réveillé en pleine nuit par des coups sourds frappés à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva en présence de son voisin, un pêcheur, qui lui dit :

— Cher Ahmad, pardonne-moi de te réveiller en pleine nuit. Tu sais que je dois partir à la pêche avant le lever du soleil. Or voilà que je m'aperçois en préparant mes filets qu'il y manque un morceau de plomb. Ne connaîtrais-tu personne qui puisse m'aider ? Je vais perdre un jour de travail, car les boutiques sont fermées et je ne sais où frapper.

Ahmad avait tout de suite pensé au morceau de plomb ramassé quelques semaines auparavant :

— Viens avec moi dans ma boutique. Je crois que j'ai ce qu'il te faut.

Un peu sceptique, mais néanmoins décidé à tenter sa chance, le pêcheur emboîta le pas au cordonnier. Ils eurent tôt fait d'arriver à la boutique d'Ahmad. Quelle ne fut pas la surprise du pêcheur lorsque celui-ci lui remit le morceau de plomb qui lui manquait. Il était tellement ravi qu'il ne savait comment remercier Ahmad :

— Cher ami, lui dit-il, tu m'as tiré d'un mauvais pas et je tiens à te remercier du service que tu m'as rendu. Je te promets donc de te donner le premier poisson que je pécherai ce matin.

Le voisin partit à la pêche, selon son habitude, quelques heures

avant le jour. Par chance, au premier coup de filet, il attrapa un énorme poisson qu'il mit de côté, selon sa promesse. Il fit une bonne pêche ce jour-là et, le soir, dès son retour, il alla remettre à Ahmad le premier poisson qu'il avait pris.

En voyant un si gros poisson, le cordonnier fut plutôt embarrassé. Il savait que sa femme n'avait pas de marmite assez grande pour le faire cuire et que sa petite famille n'arriverait pas à le manger avant que le reste ne soit corrompu. Cependant, il remercia le pêcheur de ses bonnes pensées.

— Nettoie ce poisson, dit-il à sa femme, coupe-le en morceaux et fais cuire ce qui tiendra dans le plus grand de tes ustensiles. Et le reste nous le donnerons aux pauvres.

Mais ce monstre marin avait une arête dorsale si puissante que la femme n'arriva pas à la trancher. Ahmad y réussit en mettant toute sa force, et c'est alors qu'un miracle se produisit : dans les entrailles du poisson on trouva un gros diamant d'une valeur inestimable.

Sa femme et ses enfants se réjouirent avec Ahmad de cette bonne fortune. Dès le lendemain, Ahmad alla montrer sa trouvaille à un joaillier qui lui acheta le diamant pour la somme de cent mille roupies.

Le cordonnier vit son existence transformée : il se fit construire une belle maison, installa de beaux magasins dans les meilleurs quartiers de la ville et fit prospérer son commerce. Sa femme et ses enfants, bien nourris et ne manquant plus de rien, étaient heureux et joyeux. Mais ce qui est le plus surprenant, c'est que la richesse ne corrompt pas le cœur d'Ahmad comme cela arrive trop souvent. Il resta l'homme bon et honnête qu'il avait toujours été, et se montra généreux envers ses amis pauvres qu'il invitait souvent.

C'est ainsi que Dieu bénit l'honnête Ahmad, en le rendant heureux sur terre, avant qu'il n'arrivât au Paradis.

Le bûcheron et le chêne



ADIQ était bûcheron de son état. Tous les jours on le voyait partir à l'aurore avec sa hache et ses cordes, et le soir il rentrait traînant derrière lui de gros fagots qu'il allait vendre aux gens de la ville. Ses clients habituels l'aimaient bien, et étaient satisfaits parce qu'il savait leur apporter du bois bien sec qui allumait vite le feu.

Le bûcheron, courageux, ne reculait pas devant la tâche. Tant qu'il eut la force de travailler, sa famille ne manqua de rien. Ils étaient pauvres, certes, mais le bol de riz était toujours sur la table.

Cependant, il arriva un moment où les années firent peser leur poids sur les épaules du pauvre Sadiq. Il était perclus de douleurs, ses forces déclinaient de jour en jour, même sa hache lui semblait lourde. Peu à peu ses mouvements se faisaient plus lents et bientôt il put tout juste faire un fagot par journée. Ce n'était plus suffisant pour faire vivre sa maisonnée, et la misère s'installa inexorablement. Les clients qu'il avait toujours fournis, s'adressèrent à un autre bûcheron capable de leur apporter régulièrement les fagots dont ils avaient besoin. Le bûcheron se désespérait ; sa femme, âgée elle aussi, l'encourageait et l'aidait de son mieux tout en implorant Dieu de lui venir en aide.

Un jour que le vieux bûcheron, épuisé, s'était assis à l'ombre d'un chêne millénaire, il entendit une voix qui s'adressait à lui. Il eut beau se tourner de tous côtés, il ne vit personne. Au bout d'un bon moment, il fut surpris de constater que la voix venait de l'arbre :

— Ami bûcheron, voilà plus de trente ans que je suis témoin de ton ardeur au travail. Tu as coupé des monceaux de bois, jour après jour, pour faire des fagots, sans jamais te reposer. Maintenant te voilà vieux, tes membres sont paralysés par les douleurs et tu as bien du mal à manier ta hache. Tu es un honnête homme, travailleur et

modeste ; je veux récompenser ta longue vie de labeur. Je vais t'aider à nourrir ta famille. Regarde derrière toi ; au pied de l'arbre, il y a un trou caché par la mousse. Dans ce trou repose un plat enchanté. Prends-le, et tu n'auras qu'à lui dire : « Plat, fais ton travail » et tu auras ce que tu mérites. Mais attention ! tu dois être le seul à prononcer la phrase magique ; si un autre le faisait, tu en serais puni immédiatement, et le plat perdrait à jamais son pouvoir pour toi.

Sadiq se leva vite, oubliant les douleurs qui lui paralysaient les reins. Il fit le tour du chêne et découvrit en effet sous la mousse un trou dans lequel se trouvait un plat. C'était un plat très ordinaire en métal commun, sans aucun ornement symbolique qui pût le distinguer. Mais Sadiq ne s'arrêta pas à ces considérations. Il rentra vite à la maison, plus vite que les jours précédents, tellement il était pressé de contrôler ce que lui avait promis le chêne. Il rassembla sa famille, posa le plat au milieu de la table et dit : Plat, fais ton travail !

À peine eut-il prononcé ces mots que le plat se trouva rempli de toutes sortes de bonnes choses : du riz, du carry, des sucreries, etc. Toute la famille dansa de joie et, il va sans dire, eut tôt fait de se régaler des délicieux mets.

À dater de ce jour, la famille de Sadiq mangea toujours à sa faim et fut sauvée de la misère. Le vieux bûcheron allait toujours dans la forêt, car il aimait marcher à l'ombre des grands arbres où il avait travaillé toute sa vie. Il ne manquait jamais de s'arrêter au pied du grand chêne où habitait le génie de la forêt et de remercier celui-ci de sa bonté.

Un matin, un matin en apparence semblable à tous les autres matins, la femme du bûcheron dit à son mari en s'éveillant :

— J'ai fait cette nuit un mauvais rêve. J'ai rêvé que nous perdions notre plat et qu'il s'en allait au loin flottant sur une rivière d'or sans que nous puissions le rattraper.

— Tu vois bien que ce n'est qu'un rêve, ô femme. Regarde, voilà notre plat magique à sa place habituelle !

— C'est sûrement un présage. Le génie est peut-être mécontent que nous ne prenions pas assez soin de son plat. Un tel plat ne peut avoir un aspect aussi ordinaire que le plus vulgaire des ustensiles. Avec son pouvoir, il mériterait d'être enjolivé par quelque dessin digne de lui. Ne penses-tu pas qu'un graveur pourrait nous le rendre plus beau en y ciselant une fleur, par exemple ?

Le bûcheron se laissa convaincre. Il prit le plat et alla chez un graveur qui travaillait dans le voisinage :

— Faites-moi un beau dessin au milieu de ce plat, lui dit-il, peut-être une rose qui est la fleur préférée de ma femme.

Le graveur acquiesça. Mais Sadiq, inconsiderément ajouta :

— Mais surtout gardez-vous bien de lui dire : « Plat, fais ton

travail ».

Sitôt le bûcheron parti, le graveur se mit à son dessin. Mais il était intrigué par la recommandation de ne pas s'adresser au plat. L'attrait du fruit défendu est une chose bien connue ; et la curiosité aidant, le graveur ne put se retenir de prononcer la phrase fatidique : Plat, fais ton travail. Sitôt les mots sortis de sa bouche, il eut la surprise de trouver le plat rempli de bonnes choses. Jamais il n'avait mangé de mets aussi délicieux ! Quand il se fut bien régalé, il se dit : Pourquoi rendrais-je un tel plat à son propriétaire ?

Il alla donc en ville, acheta un plat identique en apparence au plat magique, et s'étant mis à l'ouvrage, il exécuta un dessin représentant une jolie rose.

Le lendemain, comme convenu, Sadiq vint chercher son plat. Le graveur lui remit le plat acheté la veille et gravé selon les désirs de son client.

Le bûcheron ne se doutant pas de la substitution, rentra chez lui. Sa femme fut enchantée du dessin de la rose que le graveur avait vraiment bien réussi. Quand l'heure du repas fut arrivée, Sadiq posa le plat au milieu de la table et dit : Plat, fais ton travail ! Mais hélas, à la grande désolation de toute la famille, le plat resta vide. La formule magique n'avait plus son effet, et le bûcheron et sa femme eurent beau pleurer, prier, se lamenter, rien n'y fit...

— Tu vois, ma chère femme, dit Sadiq, c'est sûrement le dessin qui a mécontenté le bon génie. Je n'aurais jamais dû t'écouter.

— Qu'avais-tu dit au graveur ? Lui avais-tu bien recommandé notre plat ?

— Je lui avais suggéré de me dessiner une rose et je lui avais bien recommandé de ne pas lui dire : Plat, fais ton travail.

— Malheureux ! Il a sûrement dit les paroles magiques et a gardé notre plat.

Le bûcheron comprit, mais trop tard, le mal qu'il avait fait. La famille n'ayant plus de nourriture, la misère s'installa de nouveau dans la petite maison. Le vieux Sadiq dut se remettre à travailler.

Le premier jour même, avant de rentrer chez lui, il alla voir le chêne. Arrivé devant l'arbre il se tint immobile, et tout penaud, tenant dans ses bras le maigre fagot qu'il avait ramassé durant la journée... Une fois de plus, Sadiq entendit une voix qui venait du chêne et qui lui disait :

— Ne te décourage pas, mon ami. Je sais le malheur qui te frappe et dont tu as été toi-même la cause. Cependant, je veux essayer encore de t'aider. Regarde derrière toi, dans le même trou, sous la mousse, tu trouveras un bâton. Emporte-le ; arrivé chez toi, tu lui diras : « Bâton, fais ton travail », et tu auras ce que tu mérites.

Sadiq ne prit pas garde au ton d'ironie que le chêne avait pris pour

lui parler. Laissant là son fagot, il courut chez lui aussi vite qu'il put, serrant sur son cœur le précieux talisman.

Dès que sa femme le vit arriver, elle lui dit :

— Tu as passé toute une journée dans la forêt et tu ne rapportes qu'un bâton ! Cette fois, nous allons vraiment mourir de faim. Que veux-tu que je fasse de ce méchant bout de bois ?

— Tranquillise-toi, ma chère femme, tu verras bientôt que ce « bout de bois » est un précieux talisman.

Et pour éprouver le pouvoir du bâton, il ajouta : Bâton, fais ton travail.

Mais, ô surprise, le bâton se mit à danser et soudain, rapides comme l'éclair, des coups s'abattirent sur le dos de Sadiq et de sa femme. Les coups redoublèrent pendant une bonne demi-heure. La femme du bûcheron pleurait et hurlait de douleur, mais le vieux Sadiq supportait son mal en patience, car il avait enfin compris le rôle que pourrait jouer le bâton magique.

Le soir même il alla voir le graveur. Celui-ci le reçut très aimablement. Sadiq lui fit l'éloge du dessin qu'il avait exécuté sur le plat et ajouta :

— Voici un bâton auquel je tiens beaucoup, car il a un pouvoir magique. Aussi je voudrais que vous lui fassiez un joli manche en or avec des dessins gravés. Je sais que vous êtes habile ; soignez bien votre ouvrage. Mais prenez garde de ne pas lui dire : Bâton, fais ton travail.

Dès que le bûcheron fut parti, le graveur examina le bâton qui lui parut comme tous les bâtons, sans rien de particulier. Mais il se rappela que le plat magique était aussi comme tous les plats et qu'il avait tout de même fait des miracles. Alors il prononça la phrase fatale : Bâton, fais ton travail.

Aussitôt, les coups se mirent à pleuvoir sur le dos du pauvre graveur, de plus en plus fort, et durant toute la journée. Exténué, à bout de souffrances, le graveur comprit qu'il était puni pour avoir dérobé à Sadiq le plat enchanté. Il alla le lui rapporter le soir même.

Et le bûcheron, de son côté, comprit qu'il avait reçu tant de coups de bâton pour avoir désobéi au chêne qui lui avait recommandé de garder pour lui seul la phrase secrète qui devait le sortir de sa misère.

Il va sans dire que, depuis ce jour, personne n'osa plus voir le plat magique du bûcheron, qui finit ses jours en paix, à l'abri du besoin.

Les trois diamants



ANS un pays très lointain vivait un roi que son peuple aimait beaucoup. Il avait reçu à sa naissance le nom de Hassan, ce qui veut dire bon, agréable, beau. C'était en effet un très bel homme ; quand il passait devant sa garde, au galop de son cheval noir, dressé sur ses étriers d'argent, l'écharpe de son turban le suivant comme une flamme ; il avait fière allure et chacun l'admirait. Mais on l'admirait autant pour sa grande bonté. Devenu roi, Hassan avait su transformer en quelques années son petit pays. Il avait fait la paix avec ses voisins, et avait donné du travail à tous ses sujets. Il vivait dans un beau palais de marbre entouré d'un jardin où fleurissaient tout au long de l'année de belles fleurs et où chantaient des oiseaux de tous pays.

Hassan vivait heureux au milieu de son peuple. Son palais était ouvert à tous, car il eût été triste de penser que ses sujets ne pussent pas jouir de toutes les belles choses que Dieu lui avait données. Il aurait pu être égoïste et avare, mais il partageait ses richesses de si bon cœur que cette idée ne lui était jamais venue.

Ses sujets l'aimaient comme leur père, et il n'était personne dans le petit royaume, à moins qu'il n'eût une pierre à la place de son cœur, qui ne chantât ses louanges. Vraiment le roi Hassan était l'homme le meilleur qu'ait connu le pays. Il était aimable, honnête, et faisait confiance à tous ses sujets. Bref, il était vénéré de tous.

Sur près de la moitié du royaume s'étendait une grande forêt verte. Il y avait dans cette forêt des lions qu'on disait très féroces et c'est pourquoi personne ne traversait la forêt la nuit venue. Un jour un molvi s'attarda près d'une clairière. La végétation était si dense et si feuillue que la nuit semblait arriver plus rapidement que dans la plaine. Mais le molvi, ainsi que l'on appelait les sages et les hommes

pieux de ce lointain pays, ne regardait pas le soleil qui disparaissait tant il était perdu dans ses méditations et ses prières. Bientôt le dernier rayon de soleil glissa sur sa robe blanche et il resta seul dans l'obscurité. Le molvi était un sage. Il se recommanda à Dieu et prit le chemin du retour. Il avait fait seulement une dizaine de pas quand il vit dans la pénombre un grand lion s'approcher de lui. Il avançait sans bruit, ses yeux luisant de férocité cruelle.

Le pauvre homme crut sa dernière heure venue. Glacé de terreur, il se prosterna pour implorer le secours de Dieu quand il entendit le lion d'un ton pacifique lui dire :

— Forme un vœu, et je te l'accorderai.

Le molvi ne fut pas surpris d'entendre le lion, car le molvi était un sage et les sages de ce petit royaume ne s'étonnent jamais. Toute la journée il avait réfléchi au moyen de faire plaisir au roi Hassan. C'est même pour cela qu'il s'était attardé dans la forêt ; aussi répondit-il sans hésiter :

— Notre roi Hassan est le meilleur de tous les hommes. Il nous prodigue tant ses bienfaits que je voudrais le voir récompensé de sa bonté. Accorde-lui santé, puissance et richesse.

Le lion qui était en réalité un djinn, un de ces génies de la forêt dont le molvi avait tant de fois entendu parler, cracha trois magnifiques diamants. Puis il dit au vieux molvi :

— Va remettre ces trois pierres précieuses au roi Hassan. Ce sont des pierres magiques qui ont chacune un pouvoir particulier : la première peut procurer au roi une santé parfaite ; la seconde tout ce qu'il faut pour faire la guerre : armes, soldats, chevaux ; et la troisième lui dispensera de grandes richesses.

Ayant prononcé ces mots, le lion disparut dans un grand nuage de fumée avant que le molvi eût eu le temps de le remercier de ce précieux présent. Le molvi, qui était non seulement un sage mais aussi un homme pieux, remercia Dieu de cette bonne fortune qu'il lui envoyait, et, s'étant redressé, il se dirigea en hâte vers le palais.

Tout joyeux de penser au bonheur qu'il apportait à son maître, le molvi courut au roi Hassan et, l'ayant salué comme le veut la coutume, il lui raconta son histoire et lui remit les trois diamants.

Le roi Hassan était le meilleur des rois. Aussi dit-il au molvi :

— Je suis profondément touché que tu aies pensé à me faire profiter de ce vœu au lieu de le garder pour ton bonheur à toi. Aussi, pour te remercier de ton geste généreux, je t'offre un de ces diamants. Prends celui que tu voudras.

Le molvi était très embarrassé ; pour lui-même, qui était un sage, il ne désirait rien des biens de ce monde, mais il se demandait laquelle de ces trois merveilles contribuerait le mieux au bonheur de sa fille et de ses deux fils... Ne sachant fixer son choix, il dit au bon roi :

— Si vous permettez, j'emporterai les trois pierres précieuses à la maison, car je voudrais consulter ma femme et mes trois enfants. Je vous les rapporterai demain.

Le roi Hassan était le meilleur des hommes, et il aimait faire confiance à ses sujets :

— Très bien, répondit-il, je te fais confiance, mon ami. Va !

Le molvi remercia le roi et rentra chez lui. Il ne tarda pas à raconter à sa famille la chance qui lui arrivait tout en expliquant le pouvoir de chacun des diamants.

La fille du molvi s'écria aussitôt avec feu :

— Gardons le diamant qui nous donnera des richesses ; je pourrai avoir des broderies, de beaux saris de soie brillante, des bijoux. Je pourrai ainsi me marier richement...

C'était une belle enfant envieuse du luxe que ne pouvait lui offrir la modeste situation de son père, et l'espoir de la richesse la rendait ivre de joie.

— Non, s'écria le fils aîné. La guerre est la plus noble des richesses. Aussi gardons celui qui pourrait nous procurer des armes, des soldats, des chevaux.

Ce fils était un grand et fort garçon ; il connaissait la puissance de ses muscles et se sentait fait pour la lutte et les combats.

— Vous êtes ridicules, dit à son tour le plus jeune fils. À quoi bon posséder des richesses et des armes si l'on est à la merci de la moindre maladie ? Je conseille de garder la pierre qui assure toujours une parfaite santé.

Ce cadet était un garçon chétif et malingre, toujours fatigué, préférant rester à la maison, sans aucune ambition.

Assis à l'écart, le molvi se sentit très malheureux en constatant que ses enfants n'étaient pas d'accord ; il observait tristement la scène et regrettait d'être à la source de ces heurts. Il pensait rendre sa famille heureuse, mais c'était le contraire qui se produisait. Ses deux fils se disputaient, sa fille pleurait...

Soudain, sa femme, qui jusque-là n'avait rien dit, se tourna vers lui et lui dit :

— D'après moi, ils ont tous les trois raison ; donc il nous faut garder les trois diamants. Car à quoi sert d'avoir des richesses, si on n'a pas d'armes pour se défendre contre les voleurs ? Et à quoi sert d'avoir des richesses et des armes, si on n'a pas la santé pour en profiter ? À mon avis, les trois diamants doivent aller ensemble. Va donc chez le roi ; raconte-lui que des brigands t'ont dévalisé en traversant la forêt. Il est si bon qu'il te croira, et nous aurons ainsi les trois diamants qui pourront satisfaire à tous nos désirs jusqu'à la fin de nos jours.

À ces paroles, le molvi se sentit l'âme plus triste encore... Sa femme et ses enfants montraient tant d'égoïsme qu'il sentait la honte

l'envahir. Tristement, sans mot dire, le molvi se leva, prit les trois diamants et retourna au palais.

Il traversa la forêt, mais, cette fois-ci, il ne faisait plus attention à la nature qui l'entourait. Les oiseaux chantaient, les magnifiques fleurs répandaient leur doux parfum, le vent jouait dans les branches des grands chênes et le soleil inondait la clairière de ses rayons lumineux. Le molvi marchait la tête basse et le cœur si lourd qu'il semblait être courbé sous un grand poids. Les oiseaux qui le connaissaient bien s'étonnaient de sa peine, lui qui chantait toujours les louanges de Dieu et qu'on n'avait jamais vu pleurer. Car le molvi pleurait maintenant, de grosses larmes roulant lentement sur ses joues cuivrées.

Il arriva enfin devant le palais. Le soleil était encore haut dans le ciel et le roi Hassan qui ne l'attendait pas encore, fut surpris de le voir revenir si vite. Mais quand il vit des larmes dans ses yeux, son étonnement fut encore plus grand. Il lui demanda :

— Que t'arrive-t-il ? Pourquoi pleures-tu ? Quel malheur viens-tu m'annoncer ?

Le molvi se prosterna devant le roi et tendant les mains vers lui :

— Je viens vous rendre, ô mon bon roi, les trois diamants ; je croyais qu'ils portaient bonheur, mais j'ai bien vite compris leur maléfice. Ils ont failli désunir ma famille et surtout faire de moi un voleur. Je préfère vous les rendre, et rester l'homme modeste et honnête que j'ai toujours été.

On dit depuis que, dans le pays du roi Hassan, plus jamais l'on ne revit de djinn transformé en lion ; seul un vieux molvi qui vit dans la forêt s'en souvient encore...

Les deux amis



HAKOOR et Zahoor s'aimaient d'une amitié aussi vieille qu'ils comptaient d'années sur cette terre. Depuis leur naissance, voilà vingt ans de cela, ils ne s'étaient presque pas quittés et avaient été élevés ensemble, leurs familles étant très liées.

Jeune, enfants, on les voyait toujours de conserve. À l'école ils étaient sur le même banc, l'un à côté de l'autre ; ils étaient intelligents et avaient réussi leurs études avec un égal succès. Le même professeur leur avait enseigné le maniement des armes et les avait initiés à l'art de la chasse et de la guerre. Vraiment on eût dit deux frères élevés sous le même toit. Leur destin semblait ne devoir jamais les séparer. De fait, ils se marièrent le même jour. Depuis, cela va de soi, les deux amis se rencontraient un peu plus rarement, mais cela n'altérait en rien leur profonde amitié.

Les femmes étant toujours voilées selon la coutume du pays, Shakoor ne connaissait pas l'épouse de Zahoor, tout comme celui-ci n'avait jamais vu la femme de son ami. Ceci n'empêchait pas les épouses, qui se connaissaient, de se rendre visite de temps à autre.

Un jour qu'il était rentré plus tôt que de coutume chez lui, Zahoor surprit la conversation suivante entre sa femme et une de ses servantes :

— Qu'elle est belle, la femme de Shakoor ! disait sa femme d'une voix pleine d'admiration ; elle est d'une beauté incomparable. Jamais je n'avais imaginé une telle perfection dans les traits, le maintien et la grâce. C'est un plaisir des yeux que de la contempler. Je suis sûre qu'aucun homme ne pourrait l'admirer sans en tomber amoureux sur-le-champ.

Comme la servante approuvait les paroles de sa maîtresse, celle-ci

ajouta en riant :

— Elle est si belle que je me félicite que mon époux ne puisse la voir, autrement il en tomberait amoureux, lui aussi, et ne m'aimerait plus comme avant et je serais horriblement jalouse et malheureuse.

Zahoor, qui se tenait dissimulé derrière un rideau, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation de sa femme. Il savait, comme tout le monde, que lorsqu'une femme vante la beauté d'une autre femme et en est jalouse, elle dit en général la vérité. Aussi pas un instant ne mit-il en doute les paroles de sa femme. Sa curiosité était aiguisée, et il fut pris d'un désir ardent de connaître une telle beauté. Il savait bien que son ami, ainsi d'ailleurs que le voulait la coutume du pays, ne lui présenterait jamais sa femme et que, même alors, elle serait toujours voilée. Et il chercha un moyen astucieux pour arriver à ses fins et contempler par lui-même cette beauté si admirable.

Un jour que sa femme était légèrement souffrante, Zahoor eut une idée. Il alla trouver Shakoor et lui dit :

— Cher ami, ma femme est malade et d'humeur mélancolique. Elle aimerait avoir une amie pour la distraire. Si ton épouse était assez gentille pour lui rendre visite et la consoler, cela m'enlèverait un gros souci.

— C'est avec un vif plaisir que mon épouse fera ce que tu désires ; elle est d'un naturel aimable et compatissant ; elle saura sûrement distraire ta femme.

— Merci, cher ami, je n'en attendais pas moins de toi. Ne pourrions-nous, quant à nous, aller faire une promenade à cheval ? Le temps est magnifique et la chaleur s'est apaisée.

Les deux amis partirent donc dans la direction de la ville sur leurs chevaux piaffant de plaisir de sortir des écuries. À peine arrivés, ils entendirent l'appel des prières. Obéissants et pieux, ils entrèrent dans la mosquée la plus proche pour faire leurs dévotions.

Mais ce jour-là, Zahoor pensait à tout autre chose qu'à chanter la gloire de Dieu et à implorer ses grâces. Il ne pensait qu'à ses machinations...

Tandis que Shakoor se prosternait avec ferveur, Zahoor, qui s'était placé tout exprès derrière son ami, se leva sans bruit et sortit de la mosquée. Il enfourcha son coursier et se dirigea bride abattue vers sa maison. Il ouvrit la porte sans le moindre bruit et alla se cacher dans un coin sombre d'où il pouvait voir les deux femmes. Celles-ci s'étaient dévoilées et bavardaient amicalement sans aucune retenue, tout en mangeant des confiseries.

De sa cachette Zahoor était éperdu d'admiration :

— Quelle beauté ! soupirait-il, contemplant bouche bée l'épouse de Shakoor. Je n'ai jamais vu un visage aussi ravissant, des traits aussi purs et un teint aussi éclatant. Heureux celui qui possède une telle

splendeur !

En cette minute même il se sentit tant d'attrait pour cette belle femme qu'il se jura qu'un jour il la posséderait. Il avait oublié que celle qu'il convoitait avec tant d'ardeur était la femme de son meilleur ami. Le démon de la jalousie avait envahi son cœur et plus rien ne comptait que sa décision d'épouser cette femme.

Mais le temps passait et Zahoor dut quitter précipitamment la chambre et reprendre le chemin de la mosquée le plus vite que son cheval put le porter. Par bonheur pour ses plans diaboliques, la prière durait encore et Shakoor, toujours prosterné, n'avait pas remarqué l'absence de son ami. Plein d'hypocrisie, Zahoor se plaça de nouveau derrière son ami et se prosterna avec tous les autres fidèles.

Lorsque la prière fut terminée, les deux amis quittèrent la mosquée ensemble. Ils chevauchèrent dans la campagne jusqu'à la tombée du jour. Puis ils s'embrassèrent avant de se séparer et entrèrent chacun chez soi. Pendant ce temps la femme de Shakoor avait regagné sa demeure.

Et la vie reprit comme par le passé et apparemment sans changement, mais peu à peu Zahoor sentait grandir en son cœur la jalousie et la haine envers son ami et le désir de posséder celle qu'il avait entrevue. Il ne voyait plus la beauté et la grâce de sa propre femme qui eût été pourtant digne d'un prince. Il ne pensait plus qu'à la perfection des traits de l'épouse de son ami qu'avait révélée l'absence du voile traditionnel, aux bras gracieusement courbés où scintillaient deux larges cercles d'or fin... Zahoor était fou d'amour et plus rien ne comptait pour lui que la satisfaction de ses désirs.

Shakoor n'avait pas été sans remarquer l'indifférence croissante de son ami, mais il l'attribuait à des ennuis de santé ou d'argent et ne laissait rien paraître de son étonnement et de son chagrin.

Se rendant compte qu'il ne pourrait rien espérer tant que Shakoor serait auprès de son épouse, Zahoor résolut de le tuer. Profitant d'une partie de chasse, il lui décocha une flèche perfide ; mais la flèche ricocha sur l'armure de Shakoor et ne le blessa pas. Une autre fois Zahoor drogua le cheval de son ami avec une boisson excitante ; l'animal se cabra, rua, désarçonna son cavalier, mais celui-ci alla rouler dans l'herbe sans se faire de mal. Un autre jour, une pierre lancée habilement par une fronde ne fit qu'effleurer son oreille.

Finalement, Zahoor, de plus en plus surexcité, paya grassement un esclave qui creva les yeux à Shakoor tandis que celui-ci se promenait à l'orée de la forêt. Il ordonna ensuite qu'on le conduisît au pied d'une montagne pour qu'il y mourût de faim ou fût dévoré par les loups ou les tigres.

Quand elle apprit la mort de son mari – car Zahoor fit répandre le bruit que Shakoor avait été dévoré par un tigre – la femme de Shakoor

le pleura sincèrement car elle l'aimait beaucoup. Mais elle avait un cœur volage et ne résista pas longtemps à la cour empressée que lui fit Zahoor. C'est ainsi que, peu de mois après son crime abominable, Zahoor put réaliser son rêve : épouser la ravissante femme de son ami.

Mais Shakoor était loin d'être mort. Quand l'esclave que Zahoor avait payé pour exécuter ses plans l'eut abandonné au pied de la montagne, il souffrait atrocement et gémissait si fort qu'une vieille femme, qui ramassait du bois non loin de là, l'entendit et vint à son secours. Prise de pitié devant cet homme mutilé et qui se tordait de douleur, elle le soigna de son mieux et dès qu'il fut en état de marcher, elle l'emmena chez elle. Shakoor raconta son histoire et comment son ami, celui qu'il considérait comme son propre frère, avait voulu le tuer...

Émue de tant d'infortune, la brave femme offrit à Shakoor le refuge de sa pauvre maison et l'entoura de soins maternels.

Shakoor, quoique ses yeux fussent privés de la lumière, savait se rendre utile de bien des façons. C'est ainsi, par exemple, qu'il ramenait chaque jour du gibier. Il n'avait pas perdu son extraordinaire adresse à se servir de son arc. Il s'embusquait et son oreille, habituée à suivre le mouvement des bêtes et des hommes, suffisait à guider ses flèches ; il manquait rarement sa cible...

Des mois passèrent... On n'entendait plus parler de Zahoor. Or voilà qu'un jour Shakoor apprit que ce dernier avait été invité à une grande chasse par le sultan du royaume voisin. Pour s'y rendre, il devait longer le pied de la montagne. Shakoor dit à sa bienfaitrice :

— Trois ans se sont écoulés depuis que j'ai perdu la vue et voilà trois ans que je cherche un moyen de me venger de la trahison de mon ami. Je sais que le traître à qui je dois mon infortune doit passer près d'ici ce soir. Je vous prie de me conduire là où vous m'avez trouvé pour la première fois.

La vieille femme accepta. Shakoor prit son arc et son carquois rempli de flèches empoisonnées. La vieille femme l'emmena près du rocher qui barrait l'entrée de la piste principale.

Il faisait très froid ; le vent qui tombait des cimes enneigées faisait frissonner Shakoor, mais il n'y prenait pas garde. Il ne pensait qu'à sa vengeance. Il choisit une flèche bien acérée, la plaça sur son arc et, l'oreille tendue, attendit le moment propice.

Bientôt le trot d'un cheval se fit entendre. Shakoor se prépara, bandit son arc, et la flèche partit comme un dard, pénétrant profondément dans les entrailles de Zahoor. Celui-ci, touché à mort, tomba de son cheval. Avant de passer de vie à trépas, il eut la force de retirer la flèche empoisonnée de sa blessure, et apercevant Shakoor, il s'écria :

— Frère, tu es bien vengé. J'ai mal agi envers toi ; je t'ai volé ton

épouse, je t'ai rendu aveugle, et t'ai abandonné misérablement. Je paie aujourd'hui le prix de tous mes péchés, et je reconnais que ce n'est que justice. S'il te reste un peu de pitié, prie pour moi !

Khatoon et son mari-tigre



Il était une fois un riche marchand qui s'était trouvé déçu par sa jeune épouse ; il la trouvait peu dévouée et menteuse. Il finit par la renvoyer de son foyer. Khatoon, ainsi se nommait la jeune femme, fut tout effrayée à l'idée de se retrouver seule. Elle avait bien sa mère, mais celle-ci était en voyage chez de lointains cousins et de plus son mari lui avait enjoint de quitter la ville. C'était un homme puissant et redouté. Khatoon eut beau supplier son époux, rien n'y fit, et un beau matin il l'abandonna hors de la ville.

Non loin de celle-ci, à quelques lieues, se trouvait une grande forêt. Toute jeune, Khatoon y avait accompagné son père, grand chasseur, et si elle savait un peu s'y retrouver, elle n'ignorait pas qu'on y rencontrait des bêtes de toutes sortes et même des fauves dangereux. Cependant, vers midi, la jeune femme qui jusque-là n'avait cessé de pleurer sur son infortune, résolut de se réfugier dans cette forêt. Elle avait faim et savait y trouver des fruits en abondance. Elle pensait aussi s'y cacher quelques jours à la lisière et essayer ensuite de rentrer dans la ville.

Elle fit comme elle l'avait décidé et les premiers jours tout se passa bien. On était à la saison chaude et elle ne souffrait pas du froid de la nuit. Mais un jour, alors qu'elle cueillait quelques fruits sauvages pour son repas, quel ne fut pas son effroi d'entendre, tout près d'elle, un rauque grondement – Un tigre ! Khatoon, apeurée, chercha des yeux un arbre où se réfugier mais, avant même qu'elle eût fait un mouvement, elle entendit un bruit de branches cassées et vit un énorme tigre se dresser devant elle.

C'était une bête magnifique, dans toute la force de l'âge ; sa gueule entrouverte laissait voir de terribles crocs.

Glacée de peur, croyant sa dernière heure venue, Khatoon implora :

— Fais-moi grâce, ô tigre, ne me mange pas ! Vois, je suis une malheureuse femme que son époux a mise à la porte. Accorde-moi la vie, car je ne suis même pas une proie digne de toi, qui es si puissant !

Surpris d'entendre la jeune femme parler ainsi, le tigre arrêta l'élan qu'il avait déjà pris pour sauter sur elle et considéra avec compassion cette frêle créature qui implorait sa clémence. Il eut pitié d'elle et lui dit :

— En vérité, femme, je suis peiné d'apprendre que ton mari t'a répudiée. Les hommes sont d'un naturel ingrat et cela ne m'étonne pas ; quant aux femmes, je ne les connais pas beaucoup. Je vais te faire une proposition : Puisque tu es toute seule, tu peux rester ici avec moi. Je t'accorderai ma protection et prendrai soin de toi, mais sois sage et dévouée.

Khatoon avait eu si peur d'être dévorée qu'elle se réjouit de cette aide inattendue et accepta l'offre du tigre. Elle remercia Dieu de cette intervention en sa faveur et suivit le grand tigre jusqu'à sa tanière.

Il faut avouer que si le tigre n'a pas dévoré Khatoon, la raison en était peut-être aussi que la pauvre femme était une proie peu tentante : elle avait été si mal nourrie qu'elle n'avait plus que la peau et les os. Et le seigneur tigre était habitué à un gibier plus dodu et plus appétissant.

Quoi qu'il en fût, ils partirent ensemble et s'installèrent dans une grotte si profonde qu'on y était à l'abri de la chaleur du jour et de la froidure de la nuit. Le tigre prépara à sa protégée un lit de fougères et de mousse, et se chargea de pourvoir à leur subsistance.

Ainsi commença l'étrange vie de Khatoon et du tigre. Ils s'entendaient très bien, si bien même qu'un jour ils se marièrent. Le tigre était plein d'attentions pour son épouse. Il allait tous les jours à la chasse et lui rapportait du gibier pour qu'elle préparât sa nourriture. Comme les peaux de bêtes étaient trop rudes pour la peau de Khatoon, le tigre allait jusqu'à la ville voisine et, pour la vêtir, volait de belles robes aux étalages des marchands. Aussi Khatoon vivait heureuse et ne manquait de rien.

Un jour cependant, après plusieurs années, Khatoon dit à son mari :

— Je suis heureuse près de toi et je reconnais ta bonté, mais je voudrais beaucoup revoir ma mère qui, sans doute, me croit morte. Je te demande donc la permission d'aller la voir pour un jour ou deux.

— Je te l'accorde avec plaisir, répondit le tigre. Je serai toujours heureux de te plaire. Cependant, ne prolonge pas ton absence au delà de deux jours, car je serai inquiet et triste de ton absence.

Khatoon partit. Elle retrouva avec émotion la ville où elle avait jadis vécu si heureuse. Elle marchait lentement par les rues familières et ce retour en arrière lui donna soudain horreur de la vie recluse qu'elle

menait au milieu de la forêt, avec un tigre pour mari !

Quelle ne fut pas la joie de sa mère de revoir sa fille après tant d'années ! Elle l'accueillit de la meilleure façon et la combla de douceurs de toutes sortes. La mère de Khatoon pressa sa fille de questions et celle-ci lui raconta sa fuite dans la forêt et comment elle avait épousé le grand tigre. Sa mère, étonnée d'apprendre que son gendre était un tigre, s'écria :

— Comment as-tu pu consentir à vivre avec un animal féroce ! Je t'en prie, quitte-le et reste avec moi.

Ces paroles achevèrent de décider Khatoon qui se sentait de plus en plus d'aversion pour son époux. Aussi répondit-elle à sa mère :

— Je ne veux plus vivre avec lui. Si je l'ai épousé, c'est parce que je craignais qu'il ne me mangeât. Mais maintenant que je sais que tu vis encore, ma chère maman, je ne veux plus te quitter. Je vais retourner dans la forêt et lorsque mon mari s'absentera pour aller chercher du gibier, un de ces jours je reviendrai chez toi pour toujours.

En effet, Khatoon s'était vite laissée reprendre par ses anciennes habitudes : elle était heureuse d'être joliment habillée, de vivre dans une grande maison, de coucher dans un vrai lit. Elle voyait sa mère mijoter de bons petits plats dans des ustensiles variés, elle qui faisait cuire le gibier entre deux pierres sans aucune commodité. Sa décision était donc bien prise.

Or, le tigre qui était un mari attentionné, avait suivi sa femme de peur qu'elle ne fût attaquée par les autres bêtes de la forêt. Il la suivit même dans la ville et ce soir-là, pendant que Khatoon et sa mère faisaient des plans pour l'avenir, il s'était approché de la maison de sa belle-mère, sans être vu, et avait entendu la conversation de sa femme. Il l'aimait sincèrement et en fut désespéré.

Après deux jours, selon sa promesse, Khatoon regagna le logis de son époux. En y arrivant elle embrassa le tigre et manifesta sa joie de le revoir :

— J'ai revu ma mère mais je l'ai quittée le plus tôt possible car j'avais hâte de te retrouver, mon cher époux. Je te jure que je ne te quitterai plus maintenant.

— Je t'attendais également, répondit le tigre, et le temps m'a semblé long en ton absence. Préparons un bon repas et fêtons ton retour.

La vie reprit comme par le passé. Le tigre n'avait pas oublié les paroles de sa femme, mais il ne lui faisait sentir aucun doute.

Un beau matin il résolut de sonder les intentions de Khatoon et de savoir si celle-ci lui serait fidèle. Il lui dit :

— Ma chère femme, il n'y a plus de gibier par ici. Il me faudra donc aller à la chasse sur des terrains plus éloignés. Je serai absent plus longtemps que de coutume, mais ne t'inquiète pas et surtout sois très prudente.

Khatoon simula une grande tristesse à l'annonce du départ de son mari et, l'embrassant, elle lui recommanda :

— Ne t'aventure pas trop loin et ne sois pas trop téméraire ; tâche de rentrer le plus tôt possible, car tu sais bien que je ne suis pas tranquille quand tu t'attardes au dehors.

Tout cet empressement n'était qu'hypocrisie car, dès que son mari eut le dos tourné, Khatoon se prépara immédiatement et quelques minutes plus tard, la voilà en route pour la ville.

Le tigre était allé se cacher à l'orée du bois. Quand il vit venir sa femme, il eut le cœur tout attristé en comprenant qu'elle s'était jouée de lui et ne l'avait jamais aimé. En même temps une grande colère s'empara de lui et il résolut de se venger de l'hypocrisie de Khatoon. Se dressant de toute la hauteur de sa taille, il se montra.

En voyant son époux, Khatoon fut stupéfaite et très contrariée. Elle était confuse aussi, mais n'en laissa rien paraître et, s'approchant de lui le plus naturellement du monde, elle le caressa et lui dit :

— Ah ! que je suis heureuse de te revoir ! J'ai eu un mauvais pressentiment et, craignant pour ta vie, je t'ai suivi pour voir s'il n'y avait personne derrière toi qui pourrait te faire mal.

— Femme, répondit tristement le tigre, il est inutile de cacher tes intentions sous des caresses perfides. Je comprends maintenant pourquoi ton premier époux t'avait répudiée. Tu n'es qu'une menteuse sans foi ni conscience ; je ne te répudierai pas, mais je vais te tuer pour que tu ne continues pas à faire souffrir d'autres hommes.

Ayant dit et malgré les supplications de Khatoon, le tigre poussa un terrible rugissement et, se jetant sur elle, la dévora.



Et la poursuite commenca.

Le roi Umar



Le roi Umar, au moment où se situe cette histoire, était un homme dans toute la force de l'âge. C'était un roi puissant habitué à dominer ses ennemis et à être obéi par tous ses sujets avec la plus grande docilité.

Son royaume était immense et contenait de vastes étendues de forêts où abondaient petit et gros gibiers.

Quand le roi Umar n'allait pas à la guerre, il passait le plus clair de son temps à la chasse. Dès son jeune âge, il avait eu la passion de ce sport violent et cruel. Rien ne l'arrêtait, ni les interminables chevauchées, ni les heures d'attente en embuscade par la chaleur torride du jour, ni le vent glacial de la nuit. Il ne craignait personne et s'attaquait aux bêtes les plus féroces. Son adresse au tir était bien connue de tous et sa renommée s'étendait au delà de son vaste empire.

Cependant, Umar était très orgueilleux. Il ne tolérait pas qu'un être, homme ou bête, lui résistât et ce défaut devait le perdre.

À la fin de la saison des pluies, Umar décida un matin de préparer une grande expédition. On lui avait parlé d'un troupeau de cerfs qui se dirigeait en masse vers la montagne, sans doute pourchassé par quelques grands fauves.

Le roi rassembla cinquante de ses plus valeureux guerriers. Une telle expédition n'avait jamais eu lieu depuis la mort du roi son père.

Le matin du départ, tous les habitants de la ville vinrent admirer les chasseurs fièrement montés sur leurs coursiers blancs caparaçonnés de cuir rouge et d'or. À leur tête, le roi Umar méritait plus que jamais le surnom de Umar le Magnifique.

Animé d'un on ne sait quelle ardeur vengeresse, assoiffé de sang, le roi éperonna sa monture et, suivi de ses cavaliers, disparut dans un nuage

de poussière.

Il parcourut la forêt nuit et jour, tuant sans répit et sans merci tous les animaux qu'il rencontrait. Il tuait pour le plaisir de voir s'arrêter net la course de l'animal transpercé d'une flèche adroite, et son rire impitoyable était le seul écho qui répondait aux râles de ses victimes.

Au deuxième jour, les cavaliers signalèrent au roi l'approche de nombreux cerfs. Celui-ci, qui s'était vanté de rapporter la tête d'un grand cerf en trophée, ne se tint pas de joie. Il fouetta son cheval, et s'élança plus rapide que le vent, plus que jamais assoiffé de sang.

Quelques biches apeurées traversèrent le sentier, mais le roi n'y prit pas garde. À une centaine de mètres venait d'apparaître le plus grand, le plus majestueux cerf qu'il eût jamais vu ! Et la poursuite commença.

Par-dessus les clairières, par-dessus les fourrés, le grand cerf s'élançait et le roi suivait toujours, excitant sa monture par des cris sauvages.

À un moment, une des flèches du roi atteignit le cerf à l'épaule. Mais cette blessure lui fut un stimulant. Rassemblant ses dernières forces, il courut, il vola et ne tarda pas à distancer ses poursuivants.

Le roi ne pouvait admettre sa défaite ! Ses cavaliers l'ayant rejoint, il leur donna l'ordre de fouiller la forêt et se mit lui-même à la recherche de sa proie enfuie.

Au détour d'un chemin, Umar vit un fakir qui, assis sous un banian, priait et méditait. Le roi arrêta son cheval :

— Je suis Umar, roi de ce pays, annonça-t-il fièrement ; as-tu vu passer un grand cerf blessé ?

À la grande surprise du roi, le fakir garda le silence... Il avait juré, par pénitence, de ne pas parler pendant un an et rien ne l'aurait fait renier sa promesse.

Furieux de ce silence qu'il considérait comme une offense personnelle – à lui, le plus puissant monarque – il cria :

— Espèce d'animal ! es-tu sourd ? Ne m'entends-tu pas ? Je t'ordonne de me dire si tu as vu passer un cerf blessé.

Mais immobile, les bras croisés et les yeux mi-clos, le fakir gardait toujours un silence absolu. Umar, de plus en plus furieux, se baissa, souleva de la pointe de son épée un serpent mort qui se trouvait dans la poussière. Il le jeta au cou du saint et s'en alla en proférant des injures.

Comme il disparaissait au détour du sentier, la fille du fakir, qui venait justement voir son père et lui apporter un peu de lait, entendit les paroles offensantes du roi. Elle ramassa le serpent mort, et leva les mains au ciel en disant :

— Ô roi des serpents ! Vois combien je souffre des injures faites à mon cher père. Je te supplie donc de venger cette insulte. Il faut que dans sept jours, le roi Umar meure de ton venin.

Ainsi priaït et suppliaït la fille du saint. Le roi des serpents l'entendit et se prépara à la vengeance.

Par on ne sait quel hasard, Umar, qui était sur le chemin du retour, apprit le lendemain même que la fille du fakir avait invoqué l'aide du roi des serpents pour venger l'insulte faite à son père.

Lorsqu'il arriva au palais, il n'arborait pas son air triomphant comme à l'ordinaire. Le tableau de chasse était pourtant magnifique et s'il ne rapportait pas le trophée promis, les chevaux croulaient sous le poids des jeunes cerfs, des biches, des antilopes et même d'un tigre. Tous lui firent fête, mais le roi, après qu'il eut mis pied à terre, s'enferma dans la salle du Trône avec ses ministres. Tourmenté, il leur raconta ce qui s'était passé la veille. Pas un instant les paroles du roi ne furent mises en doute, car tous connaissaient l'étrange et terrible pouvoir des fakirs et de leurs descendants.

Les ministres conseillèrent donc au roi de quitter la ville et d'aller habiter un petit palais qui se trouvait à dix lieues de là, sur une petite colline.

Le roi Umar partit le jour même. Sa garde de cent soldats l'accompagnait ainsi que ses plus fidèles conseillers. Dès son arrivée au palais isolé, toutes les mesures furent prises pour assurer la sécurité du roi. Sa chambre était gardée par des sages qui connaissaient les formules magiques contre les morsures de serpent. Les soldats reçurent l'ordre de ne laisser entrer personne, et l'enceinte du palais fut entourée d'une triple rangée de sentinelles.

Cependant, la retraite de Umar n'était pas demeurée inconnue du roi des serpents. Au matin du cinquième jour, celui-ci arriva ainsi au sommet de la colline où se trouvait le palais royal. Voyant que toutes les portes et les fenêtres étaient bien gardées, il comprit qu'il lui faudrait entrer par ruse dans le palais s'il voulait accomplir sa vengeance.

Six jours s'étaient écoulés depuis celui où Umar avait attiré la malédiction du Ciel par sa conduite orgueilleuse. Dans son palais de marbre qui n'était après tout qu'une prison dorée, le roi reprenait peu à peu espoir et relâchait sa surveillance. Il était presque certain maintenant d'échapper à la vengeance du roi des serpents.

Mais ce dernier ne restait pas inactif et n'oubliait pas la date fatidique. Au matin du septième jour, il appela deux de ses serviteurs et leur dit :

— Prenez l'aspect de saints et portez immédiatement ce petit panier de pommes au roi Umar.

Les deux serviteurs exécutèrent l'ordre et se présentèrent à la grille du palais. Lorsqu'on vint dire au roi Umar que deux saints hommes voulaient lui parler, il eut peur de les mécontenter et n'osa leur refuser audience. Il les reçut même avec bonne grâce et les remercia

chaleureusement du petit panier de pommes et de leurs bonnes pensées.

La journée se passa sans incidents. Il ne restait plus que quelques heures maintenant pour terminer le septième jour. Umar se réjouissait de ce que le roi des serpents n'eût pas réussi à accomplir sa vengeance. Il se mit à table plus joyeusement que les jours précédents et le repas fut fort gai. Après le dîner il demanda qu'on lui apportât le panier de pommes. Choisisant la plus belle, il la mordit avec appétit...

Or, en mangeant, il y vit un petit ver rouge ; cela lui rappela la malédiction fatale mais, sûr maintenant de sa victoire, et ne se doutant pas de ce qui l'attendait, il éclata de rire, et enlevant le ver, il dit à haute voix à ses courtisans :

— De tous les reptiles qui existent ici-bas, ce ver est le seul qui ait pu pénétrer dans mon palais. On ne dira quand même pas que ce minuscule vermisseau puisse représenter le roi des serpents !

Au moment où il venait de prononcer ces mots, Umar poussa un cri strident : il avait été piqué au bout du doigt par la petite bête. Le roi n'eut pas le temps de se plaindre, il tomba raide, terrassé par le venin.

Car telle était la vérité : le petit ver rouge était l'incarnation du roi des serpents, qui avait trouvé ce stratagème pour accomplir sa malédiction !



Les sourds



OUS les matins, à l'aube, le berger Asif menait paître ses moutons dans la montagne. Il admirait le beau paysage qui s'éveillait peu à peu sous la caresse des rayons du soleil. Les fantômes de la nuit disparaissaient, les arbres se détachaient clairement sur le fond sombre de la montagne, les fleurs aux vives corolles mettaient une note gaie et parfumée, la rosée scintillait sur l'herbe comme autant de diamants...

Asif voyait et admirait tout cela, mais il n'entendait pas le chant des oiseaux, le bavardage des singes jouant déjà dans les hautes branches, le piétinement de ses moutons qui pressaient le pas, sentant l'alpage tout proche. Tout cela n'était que silence pour le berger, affligé d'une précoce surdité.

Cependant, cette infirmité n'empêchait pas Asif d'être un excellent berger. Il connaissait tous ses moutons un par un, et il les gardait si bien que jamais le loup n'avait pu lui en manger un seul. Il vivait ainsi paisiblement au flanc de la montagne ; il s'était construit une petite cabane avec des cailloux et des branchages, qui le mettait à l'abri des froidures de la nuit. Il se faisait d'excellents fromages avec le lait de ses brebis et cueillait des fruits sauvages pour agrémenter sa nourriture. Bref, il n'était pas mécontent de son sort, et ne souffrait pas d'être sourd puisqu'il vivait dans une solitude complète.

Un jour, tandis que ses moutons paissaient paisiblement, le berger eut soudain envie d'aller voir un de ses amis qui habitait seulement à un quart d'heure de marche de là. Il ne l'avait pas rencontré depuis longtemps et voulait l'entretenir d'un projet qui lui tenait à cœur.

Il n'avait pas confiance en qui que ce soit, et n'aimait pas laisser son

troupeau ; mais comme l'affaire était pressante, il se résolut à aller voir un fermier non loin de là :

— Bonjour, lui dit-il, je dois m'absenter pour une affaire urgente. Rends-moi le service de garder mes moutons. Je serai de retour dans une heure et je te ferai un cadeau pour te récompenser.

Et ce disant, il lui désigna son troupeau du doigt. Or, le berger ne savait pas que le fermier était aussi sourd que lui. Voyant que Asif lui montrait ses bêtes, il lui répondit fort en colère :

— Veux-tu dire que je suis jaloux de tes moutons ? Quelle audace ! As-tu donc peur que je t'en vole quelques-uns ? Sache que j'ai deux fois plus de moutons ; je suis propriétaire de ce vaste champ et je n'ai que faire de ton maigre bétail. Va-t-en !

Et d'un geste, le fermier lui montra le chemin...

Le berger croyait que le fermier lui avait dit qu'il pouvait s'en aller et qu'il garderait ses moutons :

— Merci, cher ami, lui dit-il, je vais me hâter et ne serai pas longtemps à revenir.

Il quitta donc ses moutons et partit d'un bon pas, le cœur allègre et la conscience tranquille, vers le village de son ami. Celui-ci était souffrant, et le berger fut désolé de le trouver au lit, aux prises avec une mauvaise fièvre qui le secouait de frissons. Il ranima le feu, prépara un bon bouillon et alla chercher des médicaments. Il connaissait une vieille femme qui vendait des herbes capables de guérir cette sorte de fièvre. Tout cela lui prit un certain temps, car il ne voulait pas partir avant d'être sûr que son ami n'avait plus besoin de rien. Ce qui fait que son absence avait duré plus de quatre heures.

En arrivant, il n'eut rien de plus pressé que de compter ses moutons et il fut tout heureux de constater qu'ils étaient au complet. Il se dit que le fermier avait été fort complaisant et il voulut le récompenser. Il choisit un petit agneau qui était boiteux et partit à la recherche du fermier. Il ne tarda pas à le trouver.

— Je viens te remercier, lui dit-il, pour m'avoir si bien remplacé, ce qui m'a permis de soigner mon ami malade. Comme récompense, je te prie d'accepter ce mouton en cadeau. Comme tu vois, il boite, mais peu importe, tu pourras en faire un bon rôti.

Hélas ! le fermier interpréta mal le geste du berger :

— Quoi ! s'écria-t-il, voilà que tu as l'audace maintenant de m'accuser d'avoir cassé la patte de cet animal. Sache que je suis un honnête homme et que, du reste, j'ai deux fois plus de moutons que toi...

Le berger pendant ce temps-là vantait les qualités de sa bête :

— C'est un bon mouton qui s'est démis la patte en courant. Mais vois comme il est gros et dodu ; il fera tout de même un excellent rôti ; c'est un agneau de lait à la chair tendre ; je suis sûr que tu t'en

regaleras.

Mais le fermier, de son côté, ne l'entendait pas ainsi. De plus en plus courroucé, il hurlait presque maintenant :

— M'accuser moi, Maqbool, le plus riche des fermiers de la région, d'avoir cassé la patte de ton mouton ! Je te jure, berger, qu'après t'avoir chassé d'ici, je n'ai pas quitté ma ferme et ne me suis pas approché de ton troupeau ; d'ailleurs, j'ai bien assez à surveiller le mien. Tu voudrais, sans doute, avec ton mensonge, me faire payer le dommage fait, à ton animal ? Tu n'es qu'un fourbe...

Sa figure toute rouge de colère, ses gestes violents et désordonnés ne trompèrent pas le berger :

— Ah ! dit-il, moi qui pensais te faire plaisir en t'offrant ce mouton ! Tu dédaignes mon présent dont beaucoup se contenteraient. Tu es bien gourmand... Ta colère me surprend. Tu sembles me demander deux ou trois moutons pour le service minime que tu m'as rendu. Tu n'es qu'un ingrat !

À son tour, très courroucé de tant d'ingratitude, le berger s'approcha du fermier. Il allait le gifler, quand, sur la route, retentirent les sabots d'un cheval. Un jeune homme le montait ; il semblait très pressé.

Le fermier lui fit signe de s'arrêter et le berger saisit la bride de son cheval et lui dit :

— Cher frère, écoute mon histoire et aide-moi à prouver ma bonne foi. Vois ce mouton ; il est boiteux mais gras à souhait et bon à manger. Je voudrais le donner à ce fermier que voilà en récompense d'un petit service qu'il m'a rendu ce matin.

À voir le geste du berger et la véhémence de son discours, le fermier s'écria :

— Ce n'est pas vrai, ô étranger ! N'écoute pas ce méchant homme ; ce n'est pas moi qui ai cassé la patte de son mouton...

Il se trouva que le cavalier était aussi sourd que ses deux interlocuteurs ; il se méprit sur le sens de leurs paroles et crut qu'on lui réclamait le cheval :

— J'avoue que ce cheval ne m'appartient pas, je m'excuse de l'avoir pris dans votre ferme sans votre permission. Mais nécessité fait loi ; ma mère est gravement malade et je dois aller au plus vite chercher un médecin. Au retour, je vous le jure, je remettrai le cheval là où je l'ai pris.

Mais le berger, sans lâcher la bride du cheval, continuait ses explications et le fermier faisait de même. Le cavalier pensant que ses interlocuteurs réclamaient sa monture, mit pied à terre.

À ce moment, un molvi (homme pieux) vint à passer. Nos trois hommes l'accueillirent avec joie. Quelle chance de pouvoir rencontrer un tel homme dont la fonction est justement d'arbitrer les différends entre villageois !

Ils coururent donc au molvi, et chacun lui exposa sa plainte avec force gestes et un flot de paroles. En même temps, le berger lui mit son mouton dans les bras, le cavalier lui donna la bride du cheval...

Ahuri, le molvi les regardait faire avec stupéfaction. Il pensait qu'ils lui faisaient des cadeaux et s'en réjouit. Il remercia le berger et le jeune homme. Puis il s'adressa au fermier qui ne lui avait rien offert :

— Brave homme, lui dit-il, pourquoi ne me donnes-tu rien ? Serais-tu moins généreux que tes amis ? Ils ont eu pitié de ma pauvreté. J'allais à pied avec mon bâton pour seul compagnon, et j'ai maintenant un cheval ; je n'ai pas mangé depuis des jours et ce soir je me régalerai de ce mouton gras et dodu. Sois généreux, toi aussi ; donne-moi cinquante roupies pour que je me trouve un logement à la ville voisine pour deux ou trois mois.

Le fermier ne pouvait, bien entendu, rien comprendre à tout ce discours. Il restait muet, regardant stupidement le molvi et attendant on ne sait quoi... Impatienté, et rendu soudain exigeant par ces cadeaux inattendus, le molvi mit la main dans la poche du fermier et en retira une liasse de billets. Il sauta à cheval et, jetant le mouton en travers de la selle, partit au galop.

Il laissait derrière lui trois hommes ahuris et irrités : le pauvre fermier, voyant le molvi partir, croyait qu'il avait été condamné à payer cinquante roupies pour avoir cassé la patte du mouton (qu'en réalité il n'avait pas cassée) ; le berger pensait que le molvi avait pris l'agneau comme rémunération de son jugement, et quant au cavalier, il pensait que le molvi avait emmené le cheval pour le restituer à son propriétaire...

Mais si seulement ils avaient su que le molvi était aussi sourd qu'eux !

Le malhonnête blanchisseur



AQUB était un homme pauvre, blanchisseur de son état. Il vivait dans une petite ville où la principale occupation était le commerce des étoffes d'Orient, de l'ivoire et des bijoux qu'apportaient les caravanes.

Yaqub appartenait à une famille pauvre depuis son enfance et il avait toujours travaillé durement. N'ayant pas assez d'argent pour monter un commerce, il avait dû se faire blanchisseur. Il réussissait assez bien et avait une nombreuse clientèle. Sans être fortuné, sa famille avait toujours de quoi manger et une maison modeste, mais fort coquette et bien installée, les abritait, lui, sa femme, leur fille et leurs deux fils.

Yaqub aurait donc pu mener une vie heureuse et paisible. Malheureusement il était ambitieux et avide de s'enrichir.

Depuis le début de l'année nouvelle Yaqub passait son temps à soupirer. Sa fille unique, la belle Saman, était maintenant en âge de se marier. Tous les garçons du quartier auraient bien voulu l'épouser, mais ils savaient que son père était incapable de lui donner une dot. Et sans dot une fille, si belle soit-elle, ne se marie pas.

Yaqub soupirait, soupirait à faire pitié. Que de fois ses amis l'avaient-ils entendu dire : « Combien je suis malheureux de ne pas pouvoir donner à ma fille un beau et riche garçon pour mari ! Nulle jeune fille dans la ville n'a des traits aussi délicats, une taille aussi fine... Hélas ! ma fille, qui serait digne d'épouser le fils de notre roi lui-même, ne trouvera-t-elle jamais d'époux parce que je ne puis lui donner de dot ? »

Comme Yaqub était très pieux, il allait souvent à la mosquée et ne cessait de demander à Dieu, nuit et jour dans ses prières, de trouver

un époux à sa fille et de lui donner un peu d'argent. Cet argent, ce n'était pas pour lui qu'il le demandait, mais afin de constituer une dot à sa fille.

Un jour qu'il se lamentait comme de coutume, un de ses amis lui conseilla d'aller voir un fakir célèbre et de lui parler de ses ennuis. Le fakir habitait à une lieue de là, dans un endroit retiré où il pouvait méditer et prier sans être dérangé.

Le fakir écouta avec attention l'histoire de Yaqub. Puis il lui dit :

— Je comprends fort bien ta situation, mon cher ami, et la peine qui t'accable. Cependant console-toi. Sache que Dieu bénit les pauvres en leur donnant un noble cœur, ce qui est une richesse plus précieuse que tout l'or du monde. Ne te désespère pas de ton destin ; pense qu'il y a bien des familles qui meurent de faim et ne trouvent pas à travailler. Si tu devenais riche un jour, ton cœur se dessécherais, tu n'aurais plus ni pitié ni générosité pour les plus malheureux que toi, et Dieu t'abandonnerait.

— Saint homme, tes avis sont sages. Pourtant tes prédictions ne me concernent pas. J'ai toujours connu la pauvreté. Mon existence a été triste et pauvre, occupée à travailler sans cesse. Je sais donc ce que signifie la misère et si je devenais riche, je resterais le même homme. Du reste, ce n'est pas une fortune que je demande à Dieu ; je voudrais seulement pouvoir donner à ma fille une dot qui lui permette de se marier.

Le fakir fut ému des bonnes intentions de Yaqub :

— Si tel est le cas, reprit-il, tu auras ce que tu désires. Je vais prier pour toi ; rentre maintenant et fais bien régulièrement tes prières, et j'espère que ton souhait sera exaucé.

Plein d'espoir, le blanchisseur rentra chez lui. Sept jours plus tard, Yaqub fit un rêve : un ange vêtu de vêtements brillants et environné d'une lumière céleste, lui annonçait que Dieu avait fait placer sous son oreiller une dot pour le mariage de sa fille.

Quand le pauvre homme se réveilla, encore tout ébloui par son songe merveilleux, il n'osait pas croire au miracle, et il lui fallut un certain temps pour vérifier la prophétie. Ô joie ! Sous l'oreiller il trouva, ainsi que le lui avait annoncé l'ange, un sac rempli de pièces d'or.

Comblé, le blanchisseur rendit grâce à Dieu et se mit sur-le-champ à échafauder des plans merveilleux afin d'augmenter son capital. Il avait oublié ses promesses...

Il semblait aussi avoir oublié ses intentions de doter sa fille unique afin de lui donner un mari digne d'elle. Il comptait nuit et jour les pièces d'or qu'il possédait et ne voulait pas s'en défaire. Allait-il falloir les donner toutes à l'inconnu qui épouserait sa fille ? Peut-être pourrait-il en garder quelques-unes, s'il choisissait un gendre assez

pauvre pour se contenter d'une maigre dot... Cette solution le satisfit.

Et c'est ainsi que la belle Saman eut pour époux un cordonnier, qui n'était pas plus riche que son père. Il aimait la jeune fille en secret depuis plusieurs mois et fut heureux de recevoir seulement quelques pièces d'or. Son travail, pensait-il, suffirait bien à nourrir sa famille et il demandait seulement le bonheur d'avoir pour épouse la femme qu'il aimait.

Le blanchisseur fut trop content d'avoir trouvé un gendre aussi bête. Pour Yaqub, qui était dévoré d'ambition, plus rien ne comptait que le moyen d'accroître sa richesse. Le mariage fut célébré en toute simplicité et Yaqub exultait d'avoir pu garder le gros trésor.

Une fois la noce terminée, Yaqub décida de mettre ses plans à exécution. Il se sentait plein d'ambition : tout d'abord, un homme qui possède un sac de pièces d'or ne peut continuer à exercer le métier de blanchisseur. Il abandonna donc sa clientèle et décida de tenter sa chance dans le commerce. Il se lança dans l'achat de chameaux pour faire le transport de marchandises. Les moyens de s'enrichir importaient peu à Yaqub. Il passa en fraude des cargaisons entières de drogue et s'adonna au marché noir.

La chance le favorisa. Ses spéculations réussirent et en peu de temps, Yaqub devint le marchand le plus riche de la ville. Ses amis, qui l'avaient si souvent entendu se plaindre, ne comprenaient pas la source soudaine de sa prospérité. Cependant, ainsi qu'il arrive souvent ici-bas, la richesse du marchand l'avait rendu tout-puissant et il était respecté de tous et salué avec crainte.

L'amour de l'or et la soif de la puissance avaient envahi le cœur de Yaqub. Ainsi que l'avait prédit le sage fakir, son caractère avait complètement changé au fur et à mesure que sa situation s'était transformée. Lui, qui avait juré ne jamais oublier ses frères malheureux si un jour il devenait riche, n'avait jamais un geste de compassion pour les pauvres qui avaient été ses voisins et ses amis. Lui naguère si pieux, ne pensait même plus à Dieu et n'allait à la mosquée que pour se faire bien voir des notables de la ville.

Un jour que Yaqub traversait un désert avec sa caravane de chameaux chargés de précieuses cargaisons, il rencontra un mendiant qui lui dit :

— Mon bon seigneur, je meurs de faim ; mes vêtements sont en guenilles et la nuit je grelotte ; je n'ai rien pour me réchauffer. De grâce, aie pitié de moi, monseigneur ! Donne un sou et un peu de nourriture au pauvre vagabond !

Comme le fakir le lui avait prédit, le cœur de Yaqub s'était endurci et desséché avec la richesse. Il demeura sourd à la demande du pauvre vieillard et continua tranquillement son chemin. La caravane avançait lentement et le mendiant se mit à la suivre :

— Du pain, mon bon seigneur, par pitié ! du pain pour le pauvre vagabond !

Fatigué et importuné par ces incessantes supplications, Yaqub s'impatients :

— Va-t-en, vieillard. Moi aussi j'ai été pauvre ; tu n'as qu'à travailler au lieu de te lamenter.

Et ce disant, il fouetta sauvagement le pauvre homme. La longue lanière de cuir cingla le visage du vieillard qui tomba à terre. Qu'il était loin le temps où Yaqub pensait qu'il n'oublierait jamais ce qu'était la misère !

Insensible à ce surcroît de douleur, le marchand s'éloigna le cœur tranquille, baignant dans son égoïsme forcené et ses rêves ambitieux.

Mais une mauvaise surprise attendait Yaqub dans la ville où il se rendait. Le marché était sursaturé de soieries, d'ambre, d'ivoire. Les affaires marchaient mal et le marchand dut passer de longs jours sous le soleil accablant à attendre de rares clients. Ses marchandises risquaient de se perdre et il les donna à vil prix aux premiers acquéreurs.

Ce n'était là que le commencement de ses malheurs. La chance qui lui avait souri jusqu'ici sembla lui être contraire. Sa caravane suivante fut prise dans une tempête de sable et lorsque Yaqub atteignit sa ville, il ne lui restait plus que deux chameaux. Pour comble de malchance, sa traversée du désert qui suivit lui fit rencontrer des brigands qui le dépouillèrent de ses vêtements et s'enfuirent avec ses chameaux et sa cargaison. Bientôt se répandit la nouvelle de la faillite du grand marchand.

Des jours durant, Yaqub erra tristement dans le désert. Quelques dattes oubliées par les brigands le sauvèrent de la faim, mais s'il ne trouvait pas de secours promptement il n'en mourrait pas moins !

Au matin du septième jour, alors qu'il avait mangé sa dernière datte la veille au soir et qu'il s'était assis au pied d'un monticule pour y attendre la mort, il vit passer un marchand qui tenait en laisse un chameau chargé de nombreux sacs d'oignons.

Cette vue remplit Yaqub d'espoir. Rassemblant ses dernières forces, il courut derrière l'animal et enleva un sac de dix kilos de son dos. Le chameau, surpris, fit entendre un grognement qui alerta son maître. Celui-ci aperçut le malhonnête Yaqub, qui essaya de se sauver ; mais comme Yaqub était affaibli par ses longues marches et n'avait pas mangé à sa faim depuis longtemps, le marchand d'oignons n'eut aucune peine à rattraper son voleur. La ville n'était pas très éloignée et Yaqub fut immédiatement conduit chez le cadi.

Yaqub fut jugé et condamné ; le cadi lui dit :

— Tu t'es rendu coupable d'un vol et je te donne à choisir ta peine entre ces trois sentences : ou manger les dix kilos d'oignons ; ou

recevoir dix coups de fouet ; ou payer dix roupies d'amende.

— Je choisis la première sentence, répondit tout de suite Yaqub.

Il pensait ainsi s'en tirer à bon compte. On lui amena le sac d'oignons et Yaqub se mit à manger. Mais à peine en avait-il avalé un demi-kilo que les larmes lui coulèrent des yeux et qu'il commença à souffrir abominablement de l'estomac.

Toussant, s'étouffant, s'étranglant, il s'écria :

— Seigneur, je choisis la seconde sentence, mais de grâce, donne-moi à boire !

Ainsi fut fait. On donna à boire au malheureux marchand qui s'étouffait de plus belle et on appela le bourreau.

Yaqub n'était pas courageux et quand il vit entrer cet homme grand et fort qui tenait un long fouet dans chaque main, il se mit à trembler. Cependant il serra les dents et attendit les coups sans rien dire, car il ne voulait surtout pas donner de l'argent.

Vlan !... le fouet cingla et un hurlement retentit. Le deuxième coup fut encore plus douloureux et les cris du supplicié encore plus déchirants. Au troisième coup, il n'y tint plus :

— De grâce, supplia-t-il, arrêtez ! Je prends la troisième sentence. Je préfère payer les dix roupies...

Le cadî accepta sa demande en souriant : Yaqub n'était pas le premier voleur à avoir goûté par avarice et lâcheté aux trois punitions au lieu d'une seule.

Comme le marchand avait tout perdu, il dut vendre son dernier bien, une bague ornée de saphirs, pour pouvoir payer l'amende à laquelle il avait goûté sous trois espèces.

Il quitta tristement le bureau du cadî. Parmi les amères pensées qui envahissaient son esprit, il se souvint du pauvre vieillard à qui il avait refusé aumône et nourriture, et qu'il avait gratifié d'un coup de fouet. La prédiction du fakir lui revint à la mémoire : tant qu'il avait été pauvre, son cœur était resté pur et généreux ; c'est la richesse qui l'avait corrompu. Et il payait cher maintenant le prix de ses péchés !



Les deux martinets



DANS une petite ville, tout au fond d'une ruelle étroite et encombrée, vivait un homme appelé Zahid et sa femme Saman. Ils étaient connus dans la ville pour être avares et cupides. Le bruit courait que Zahid était un peu sorcier, car il ne travaillait pas et pourtant sa maison était toujours pourvue, et sa femme parée de beaux saris soyeux. En vérité, Zahid était un gros malin, un grand paresseux ; il n'avait jamais voulu apprendre aucun métier. Il jouait tant de tours à ses voisins et connaissances qu'il parvenait à se créer de la sorte une vie très agréable. Il importunait tout le monde mais, comme on le craignait un peu, on n'osait pas le mettre à l'écart.

Cependant, ce moyen d'existence n'était pas très régulier ; il arrivait que Zahid fut à court d'imagination : le coffre était vide et voilà une semaine déjà qu'il n'avait rapporté la moindre roupie à la maison.

Un matin, après avoir servi à son mari une tasse de thé noir, Saman lui dit :

— Allons-nous toujours vivre de la sorte ? Je suis lasse de n'être jamais sûre du lendemain. Il y a tant de choses que je voudrais acheter ! J'envie mes voisines dont les maris travaillent régulièrement et peuvent leur acheter tout ce dont elles ont besoin. Tu n'es qu'un bon à rien.

Zahid baissa le nez sur sa tasse de thé ; il sentait que sa femme avait raison. Vexé par ses reproches, il se creusa la tête et échafauda tout un plan pour gagner quelque argent. Après une longue réflexion il dit à sa femme :

— Je vais inviter des amis à déjeuner aujourd'hui...

— C'est bien de toi de ne penser qu'à t'amuser ! s'exclama Saman. Ce ne sont pas tes amis qui remplaceront les derniers sous quand nous

aurons tout mangé !

— Tais-toi, ô femme. Je t'ordonne de m'obéir et de faire confiance à mon intelligence. Un peu de patience et tu seras riche.

Saman était cupide et criait souvent, mais elle était fière en elle-même d'avoir un mari si débrouillard et avait confiance en lui. Ce mouvement de révolte calmé, elle courba la tête et vint s'asseoir près de son époux.

— Écoute bien, ma chère femme, prends dans le grand coffre les dernières cinq roupies qui nous restent. Mets ton plus beau sari et va au marché. Tu achèteras un poulet bien gras et bien tendre, des pommes de terre, des lentilles et du riz et, dès que tu seras rentrée à la maison, tu te mettras au travail et tu nous prépareras un bon polao (riz relevé, préparé avec des lentilles ou des petits pois et de la viande). Mais, surtout écoute bien ceci : Quand mes amis et moi arriverons ici vers midi, je te demanderai qui t'a prévenue que tu aurais des invités aujourd'hui, tu me répondras alors : C'est notre petit martinet. Ne t'étonne de rien et laisse-moi faire ; ce soir nous serons riches.

Saman était une femme soumise, et elle promit d'obéir aux ordres de son mari. Zahid se leva alors et d'un coin sombre de la pièce il ramena une petite cage où jouaient deux martinets semblables : deux jolis petits oiseaux aux ailes noires et effilées, et au ventre tout blanc. De son autre main, il tenait une deuxième cage, identique à la première. Il saisit un des martinets et le mit dans la cage vide. Ensuite, il donna une des cages à sa femme :

— Tu prendras bien soin de cette cage. Place-la bien en vue dans la salle à manger et souviens-toi bien de mes recommandations.

La femme ne fit aucun commentaire. Elle était habituée à la fantaisie imaginative de son mari, et le laissait suivre ses plans, espérant en tirer profit.

Notre gros malin s'en alla avec sa cage sous le bras. Chemin faisant, il rencontra beaucoup de connaissances. Tous cependant saluaient de loin et pressaient le pas, se disant en eux-mêmes : quel tour sordide ce gueux de Zahid ne va-t-il pas encore jouer ?... Ils ne croyaient pas si bien dire !

Arrivé à une lieue environ de sa maison, Zahid trouva un petit restaurant et y entra. Il salua les consommateurs déjà attablés, choisit une petite table au milieu de la pièce et s'assit en posant la cage devant lui. Il commanda un verre de yaourt et, tout en dégustant à petites cuillères la boisson fraîche, il se mit à parler au martinet, d'abord à mi-voix, puis de plus en plus fort.

Personne ne connaissait Zahid dans le restaurant et tous le regardaient, curieux et fort intrigués. Zahid faisait semblant de ne rien remarquer et continuait son manège.

Au bout de quelques minutes, un Sindhi (habitant de la région du Sind, au sud-est du Pakistan) s'approcha et lui dit :

— Es-tu fou, pauvre homme, pour parler ainsi à ce martinet ? Tu voudrais peut-être nous persuader que ce pauvre oiseau te comprend ?

Zahid sans se troubler continua son manège et dit :

— Je ne vous demande pas de me croire, nobles étrangers ; je pourrais vous donner bien des preuves de l'intelligence de ce petit martinet merveilleux, mais je ne suis qu'un pauvre homme et peu digne de votre intérêt.

Et, tranquillement, il continua à boire son verre de yaourt en parlant au petit oiseau.

Le Sindhi, de plus en plus intrigué, considérait Zahid comme un phénomène extraordinaire et tous les autres avec lui.

À la fin il revint vers Zahid :

— Et comment pourrais-tu nous convaincre de l'intelligence de ton martinet ?

— Je pourrais lui demander de me porter un message, proposa le malin, ainsi vous verriez qu'il me comprend.

— Eh bien ! soit, ajouta un Punjabi (habitant de la région de Punjad, au nord-est du Pakistan), montre-nous tes miracles !

— Il est presque 11 heures ; je vous invite tous à venir déjeuner chez moi. Accepteriez-vous mon invitation ?

Tous répondirent par l'affirmative.

Alors Zahid, entrouvrant la porte de la cage, caressa la tête du petit martinet et lui dit :

— Mon brave petit, va vite à la maison et dis à ma femme de préparer un excellent polao au poulet pour six personnes. Ne t'attarde pas ; sois très sage et, dès que tu auras fait ma commission, rentre dans la petite cage qui est dans le coin de notre salle à manger.

Le martinet s'envola, suivi par les regards étonnés de tous les clients du restaurant. Zahid, le gros malin, ne montrait aucune inquiétude.

À midi précis, Zahid arriva chez lui, accompagné de ses invités, très sceptiques. Dès qu'elle les aperçut, sa femme courut à leur rencontre et leur souhaita la bienvenue puis, se tournant vers son mari :

— Le martinet est arrivé vers les onze heures pour m'annoncer que tu ramènerais des invités, mais j'ai tout de même eu le temps de préparer un bon polao bien garni et bien épicé qui plaira, je l'espère, à tes amis.

Les étrangers qui accompagnaient Zahid étaient si surpris qu'ils ne savaient plus que dire. On passa à table et bientôt tous dégustaient le polao spécialement soigné et délicieux. Cependant, ils ne cessaient de regarder la cage où trônait le martinet.

En effet, tous les invités, émerveillés de la sagesse et de l'intelligence du petit oiseau, avaient l'œil sur lui. Chacun voulait posséder ce trésor

et, à la fin du repas, le Sindhi proposa à Zahid d'acheter le martinet pour cent roupies :

— Cent roupies, s'écria Zahid, vous n'y pensez pas ! Mon oiseau vaut beaucoup plus que cela, et il m'est si utile que je ne suis pas pressé de m'en défaire.

Les autres invités, persuadés de plus en plus de la valeur d'une telle merveille, offrirent tour à tour deux cents, trois cents, cinq cents roupies... Et Zahid faisait toujours le dédaigneux. N'y tenant plus, un Pathan (habitant de la frontière nord-ouest, pakistano-afghane) proposa mille roupies, et Zahid, avec de grands soupirs comme si on lui arrachait le cœur, finit par accepter de céder son oiseau.

L'acheteur, tout heureux, emportait sous son bras les deux cages avec, dans l'une d'elles, le petit martinet. Il était fier de posséder un oiseau qui pourrait lui faire les commissions. Il songeait déjà aux bons tours qu'il pourrait jouer à ses amis et pensait bien qu'il deviendrait vite célèbre et envié de tous.

Le brave homme ne se doutait pas que ses méchantes pensées seraient vite punies et qu'il avait été victime d'une mystification.

Le même soir, alors qu'il s'en retournait chez lui, il rencontra trois amis en chemin. Pensant se vanter tout de suite de son trésor, il invita ses amis à dîner et, comme il l'avait vu faire à Zahid le matin, il sortit le martinet de sa cage et lui recommanda d'aller vite annoncer à sa femme qu'il ramenait des amis :

— Dis à ma femme de préparer un bon polao bien coloré pour mes invités. Ne t'égare pas en route et attends-moi dans la salle à manger.

Aussitôt l'oiseau s'envola à tire-d'aile...

Ses amis étaient fort intrigués et se demandaient si le Pathan n'était pas devenu fou ; mais celui-ci leur raconta toute l'histoire et ils pressèrent le pas pour vérifier cet incroyable miracle d'un martinet qui comprenait le langage des hommes !

À huit heures, notre Pathan arriva chez lui avec ses invités... Quelle ne fut pas la surprise de sa femme lorsqu'il lui demanda si le polao était prêt !

— Mais tu ne m'avais pas prévenue que tu allais inviter des amis et qu'il fallait préparer du polao ! s'exclama sa femme.

— N'ai-je pas envoyé mon martinet pour te l'annoncer ?

— Quel martinet ? Mon pauvre mari, quel malheur t'est-il arrivé ? Es-tu devenu fou ?

Le malheureux comprit alors qu'il avait été odieusement trompé et que Zahid l'avait volé. Il dut, tout penaud, raconter à sa femme son aventure. Puis, fort en colère, il courut admonester et accabler Zahid de reproches :

— N'as-tu pas honte, méchant homme, de voler ainsi le pauvre monde ? Le martinet que tu m'as vendu est un oiseau ordinaire et tu

t'es joué de moi. Tu n'es qu'un fripon et un escroc. Rends-moi mes mille roupies ou je vais me plaindre à la police.

Zahid, nous l'avons dit, était un gros malin. Sans se troubler, il calma le Pathan et lui demanda tranquillement :

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai envoyé le martinet faire une commission à ma femme mais il a disparu, et je ne l'ai pas revu...

— Savait-il où tu habites ? demanda alors Zahid. Lui avais-tu montré le chemin pour s'y rendre ?

Tout confus, le Pathan dut avouer qu'il n'y avait pas pensé. Zahid triomphait et sa malheureuse victime n'eut plus qu'à rentrer chez elle. Depuis ce jour, le Pathan n'a plus jamais rêvé d'éblouir ses amis, et quant à Zahid, personne n'en entendit plus parler ; il continuait sans doute à travers le monde son petit commerce de martinet !

Ce conte est très immoral, car il semble donner raison à celui qui est assez malhonnête pour vivre de la crédulité de son prochain. Heureusement, ce n'est qu'un conte...



Le voleur



DANS une petite ville située sur la côte, vivaient deux marchands très riches. L'un s'appelait Qasim et l'autre Tawheed. De tous les commerçants qui habitaient ce petit port où venaient faire escale des bateaux venus de tous les lointains pays, ces deux hommes étaient les plus notoirement connus. Ils étaient pourtant très différents de caractère et les gens de la ville parlaient bien plus de la bonté de Qasim et de l'avarice de Tawheed que de leur commerce.

Lorsque Qasim avait débuté dans la vie, il n'avait qu'un seul vaisseau. Mais la chance lui avait souri, et après quelques années de labeur il se retrouva l'homme le plus riche de la ville. Tous, petits et grands, pensaient que Dieu en lui donnant ces richesses avait voulu le récompenser de sa grande charité.

En vérité, même quand il était lui-même sans grandes ressources, Qasim n'avait cessé d'aider ses concitoyens dans le besoin en leur rendant de menus services. Dès qu'il en avait eu les moyens, il avait augmenté ses dons et si personne ne mourait jamais de faim dans la petite ville, c'est que Qasim ne refusait jamais un bol de riz. C'est pourquoi, dit-on, Dieu l'avait béni en faisant prospérer son commerce.

Si le bon Qasim était aimé de tous, il n'en allait pas de même de son voisin Tawheed. Celui-ci était, comme Qasim, marchand de son état. Il n'avait jamais eu à travailler, car il avait hérité son commerce de son père et avait toujours vécu dans l'opulence.

N'ayant jamais connu la misère, Tawheed ne trouvait pas nécessaire d'aider ses frères malheureux. Dès son jeune âge, il avait montré un goût prononcé pour jouir en solitaire des richesses qu'il possédait. Rien ne lui semblait trop beau pour lui, et en vérité il pensait même qu'il était le seul homme de la ville digne de porter de beaux bijoux et

des vêtements brodés d'or.

Son égoïsme l'avait rendu fort envieux et il convoitait surtout les biens de son voisin Qasim. Les louanges que les habitants faisaient de celui-ci attisaient sa jalousie et il n'aimait pas entendre parler de la grande bonté de son voisin. Car Tawheed était aussi très avare et passait la majeure partie de son temps à compter et recompter les pièces d'or qui emplissaient ses coffres et à mettre sur pied des expéditions qui le rendaient encore plus riche qu'auparavant. Peu lui importait que des hommes et des femmes fussent dans la misère ; il leur refusait la moindre roupie et les chassait impitoyablement.

Il va sans dire que Tawheed était autant détesté des habitants de la ville que Qasim en était aimé.

Des innombrables voyages que Qasim avait faits autour du monde, il avait rapporté beaucoup d'objets précieux et fort rares. Maintenant qu'il se faisait vieux et ne naviguait plus, il se complaisait à recevoir ses amis chez lui et à leur montrer ses trésors. Et ainsi ses amis admiraient souvent toutes les merveilles du bon marchand : celui-ci avait réuni de très anciens tapis persans, des porcelaines de Chine de la meilleure époque, des objets de jade et d'ivoire, des pierreries précieuses, des bijoux d'or et d'argent, des estampes japonaises, des flacons de parfums exotiques, des sculptures sur bois d'ébène, des narguils incrustés de nacre et d'opales ; enfin, tout ce que l'art avait produit de plus parfait.

Qasim, qui avait un cœur bon et généreux, n'était pas sans savoir que son voisin Tawheed ne l'aimait pas et, peiné de cette méchanceté, il faisait tout ce qui dépendait de lui pour ne pas être détesté par Tawheed.

Or, parmi ses collections d'objets rarissimes, le bon Qasim possédait une bague à laquelle il tenait particulièrement, non pas parce qu'elle était d'une valeur inestimable, mais parce qu'elle avait appartenu à son arrière-grand-père. Elle était ornée d'un chaton d'émeraude, et tous les amis du marchand ne manquaient pas de l'admirer. Et parmi tous les trésors de Qasim, Tawheed avait justement convoité cette bague. Il aurait bien voulu l'acheter, mais son cœur d'avare aurait reculé devant le prix d'un tel joyau. D'autre part, il savait que Qasim ne consentirait jamais à se séparer de ce précieux souvenir. Alors il essaya, par ruse, de trouver un autre moyen. L'avare y pensait nuit et jour. L'envie de posséder cette bague l'obsédait ; il en perdait l'appétit et le sommeil.

Un jour, une occasion exceptionnelle se présenta à lui. Un nabab faisait un voyage à travers toutes les provinces du royaume. Et c'est à Qasim qu'échut l'honneur de le recevoir dans la ville. Il lui offrit un somptueux banquet suivi d'une réception où se pressaient tous les notables de la ville. Naturellement Tawheed fut invité, et il pensa que

l'occasion était bonne de mettre son projet à l'exécution : « Si je vole la bague au milieu d'une telle foule, il sera bien difficile de découvrir que c'est moi qui l'ai prise. »

Le jour de la fête arriva. Tous les notables du pays avaient été conviés à prendre part au festin offert par le marchand Qasim à son ami le nabab.

Le repas fut long et les conversations animées. On servit les mets les plus délicats. Les tables croulaient sous les fruits exotiques et les confiseries. Des musiciens et des danseuses avaient été engagés pour distraire les convives.

Après le repas, sachant que le nabab était un homme de goût et connaisseur en choses rares, Qasim s'empressa de sortir ses collections. Le nabab les admira et sut en apprécier la valeur.

— Je suis heureux, dit soudain Qasim à ses invités, de vous montrer mes trésors pour vous remercier d'être venus m'entourer ce soir. Mais si vous voulez bien, nous passerons d'abord dans la pièce voisine afin que je vous montre les dernières porcelaines que mes vaisseaux ont ramenées d'Orient.

Un murmure d'approbation salua cette annonce. Les amis de Qasim étaient tous amateurs d'œuvres d'art et savaient, comme le nabab, apprécier ses trésors. Quant à Tawheed, il sentait son cœur battre très fort dans sa poitrine et avait beaucoup de mal à ne pas laisser paraître son impatience. Enfin il allait réaliser son rêve ! Pauvre Tawheed ! L'envie qui le rongait l'aveuglait tellement qu'il ne sentait pas que bientôt il ne serait plus qu'un vil malfaiteur...

La pièce où Qasim introduisit ses amis était vaste et entièrement ornée de tapis persans. De grands coffres contenaient les objets d'art qu'il voulait montrer à ses amis. Il avait toujours eu confiance en ses amis. Il leur laissait prendre entre leurs mains et aussi souvent qu'ils le voulaient, les merveilles qu'ils désiraient admirer.

Les invités étaient nombreux auprès du coffre à bijoux. Profitant d'une légère bousculade, Tawheed s'appropriä la fameuse bague et la glissa habilement dans sa poche.

Pendant ce temps, Qasim allait et venait dans la pièce, expliquant à ses amis la provenance et les caractéristiques de chaque objet, racontant une histoire, citant une anecdote, intéressant ainsi tout son monde. Soudain il poussa une exclamation : « On m'a volé ma bague ! »

Il y eut un brouhaha dans la foule des invités. Tous firent cercle autour du coffre dans lequel, quelques instants auparavant, la bague précieuse reposait sur un petit coussin de velours.

Les amis de Qasim étaient consternés et discutaient du vol avec indignation. Parmi eux, Tawheed était celui qui faisait le plus de bruit et se montrait le plus violent :

— Quel pourrait donc être l'infâme voleur qui montre une telle ingratitude envers notre hôte qui nous traite si bien ? C'est une honte !

Le nabab était un homme sage et juste, et au lieu de discuter bruyamment, il réfléchit longuement. Il savait tout le prix qu'attachait son cher ami à cette bague et cherchait le moyen de la retrouver. Enfin, après avoir conféré dans un coin avec Qasim, il demanda le silence et s'écria :

— Qu'on ferme toutes les portes et que personne ne sorte. La bague ornée d'émeraude vient d'être volée. Vous ne pouvez vous imaginer, mes chers amis, quel prix notre bon Qasim attachait à cette bague ! Il est des souvenirs que rien, pas même toutes les richesses du monde, ne pourrait remplacer. Le voleur, je regrette de devoir le dire, est l'un d'entre nous...

À ces mots, tous les invités protestèrent avec véhémence de leur innocence et Tawheed plus fort que tous ; mais sans les écouter, le nabab continuait :

— Oui, mes amis, il est parmi nous et afin de le découvrir, je vais vous demander de vous soumettre de bonne grâce à une épreuve.

Tous acquiescèrent, se sachant innocents et la conscience tranquille. Tawheed fit de même. Le nabab reprit :

— Cette porte que vous voyez là donne accès à une petite chambre obscure au milieu de laquelle un fil est tendu. Entrez tous les uns à la suite des autres dans cette chambre. Vous passerez votre main droite le long du fil ; puis vous envelopperez votre main dans le pan de votre habit avant de quitter la chambre. Le voleur sera facilement découvert, car le fil s'enroulera autour de sa main.

Les invités étaient incrédules quant à l'efficacité d'une telle méthode, mais ils se soumirent de bon gré à cette épreuve. Ils entrèrent tous dans la chambre et passèrent leur main droite sur le fil. Seul Tawheed qui se croyait très malin et qui pensait pouvoir déjouer les plans du nabab, se garda bien d'obéir à ses instructions. Il avait bien trop peur que le fil ne s'enroulât autour de sa main ! Il prit donc ses précautions pour que sa main droite ne touchât pas le fil.

Lorsque tous les invités furent revenus dans la salle, le nabab les fit tous placer en ligne et les pria de montrer leur main droite. Les examinant, il vit que tous avaient la main noircie ; seule, celle de Tawheed était propre :

— Mes amis, le fil magique a parlé : c'est Tawheed le voleur ! clama-t-il.

— Comment ! protesta Tawheed. Moi un voleur ! Vous vous trompez, nabab, le fil n'est pas entouré autour de ma main.

— C'est pourtant toi, répondit le nabab. Le fil était tout simplement enduit de charbon ; comme tu te méfiais, te sachant coupable, tu as pris bien soin de ne pas y toucher. Regarde les mains de tous les

autres invités, elles sont toutes noircies, car eux n'ont pas triché. Je t'ordonne de rendre immédiatement la bague à Qasim !

Pétrifié, l'avare ne put faire un mouvement. Il sentait tous les yeux converger vers lui et ne savait quelle contenance tenir. Alors le nabab plongea lui-même la main dans toutes les poches de Tawheed et finit par y découvrir la bague.

— Tu aurais dû avoir honte de voler ton hôte qui a toujours été bon et aimable envers toi. Tu n'es qu'un vil escroc et un ingrat ; tu ne mérites plus de vivre au milieu de tes anciens amis qui te mépriseront et te renieront. Va-t-en !

Tawheed, confus et accablé, sortit en claquant la porte. Depuis, nul ne l'a revu. Il a quitté la ville et s'en est allé très loin, à la limite du royaume, où il eut tout le loisir de méditer sur sa vilaine action et de s'en repentir.



Le cordonnier et l'ange de mort



Il était une fois un vieux cordonnier, à la barbe déjà toute blanche, qui gagnait durement sa vie. Il était pauvre et c'est à peine si son travail lui donnait de quoi manger et nourrir sa famille.

Ce vieux cordonnier cependant aimait passionnément la vie. Malgré ses misères et tout ce qu'il avait déjà souffert, il disait à sa famille et à tous ses amis qu'il voudrait vivre éternellement.

La moindre parcelle de joie lui mettait l'âme en fête pour toute la journée : le rayon de soleil qui caressait de ses longs pinceaux dorés les murs de son échoppe, le jasmin qui avait fleuri pendant la nuit et s'épanouissait aux rebords du sentier, les enfants qui se poursuivaient en riant et s'arrêtaient pour lui dire bonjour, l'oiseau qui chantait son concert matinal, la lune qui rendait toute créature belle et mystérieuse...

Oui, Ahmed aimait la vie. Il la chérissait comme son bien le plus précieux et les années qui passaient n'avaient pas de prise sur son âme toujours naïve et enthousiaste.

Le cordonnier avait donné l'ordre de ne jamais lui parler de la mort, et personne dans son entourage n'aurait osé enfreindre la consigne et soulever sa colère.

Chose étrange, à chaque fois que le cordonnier était malade – ce qui était assez rare, car il était de robuste constitution –, à la stupéfaction de ses amis, il s'enfermait dans une petite pièce où fenêtres et portes étaient soigneusement claquemurées. Il restait volontairement prisonnier jusqu'à sa complète guérison. Personne, durant ce temps, n'avait accès à sa chambre, et sa femme devait y demeurer séquestrée avec lui, restant à son chevet pour le faire boire et manger. Et ceci, même en plein été, quand la chaleur est insupportable et suffocante.

On avait tout essayé pour convaincre le cordonnier qu'une telle façon d'agir ne ferait qu'aggraver son état et retarder sa guérison. En vain ! Ahmed ne voulait rien entendre et ne s'inquiétait pas de l'opinion du médecin et de sa famille.

Un jour, un de ses clients qui venait chercher des souliers qu'il avait donnés à réparer, trouva la porte close. La chose étonna le client, car la matinée était fort avancée et toutes les boutiques déjà ouvertes. Comme il devait assister à un mariage le soir même, le client résolut d'attendre le retour du cordonnier.

Une demi-heure, une heure se passa sans que ce dernier ne revînt. Le client, très impatienté, faisait les cent pas devant la boutique en maudissant le cordonnier qui lui faisait perdre ainsi son temps.

Un tailleur, voisin du cordonnier, vint parler au client :

— Je crois que vous feriez mieux de ne pas attendre plus longtemps. Ce matin Ahmed était au travail de bonne heure, mais voilà fort longtemps qu'il a fermé sa boutique.

Le client frappa fort à la porte de la boutique, mais il n'obtint pas de réponse. Il dit au tailleur :

— Il lui est peut-être arrivé malheur. Venez avec moi, il vous répondra sans doute s'il reconnaît votre voix.

Les deux hommes allèrent à la boutique et frappèrent à coups redoublés. Seul le silence leur répondit. Le tailleur appela Ahmed, le client frappa encore plus fort, mais en vain.

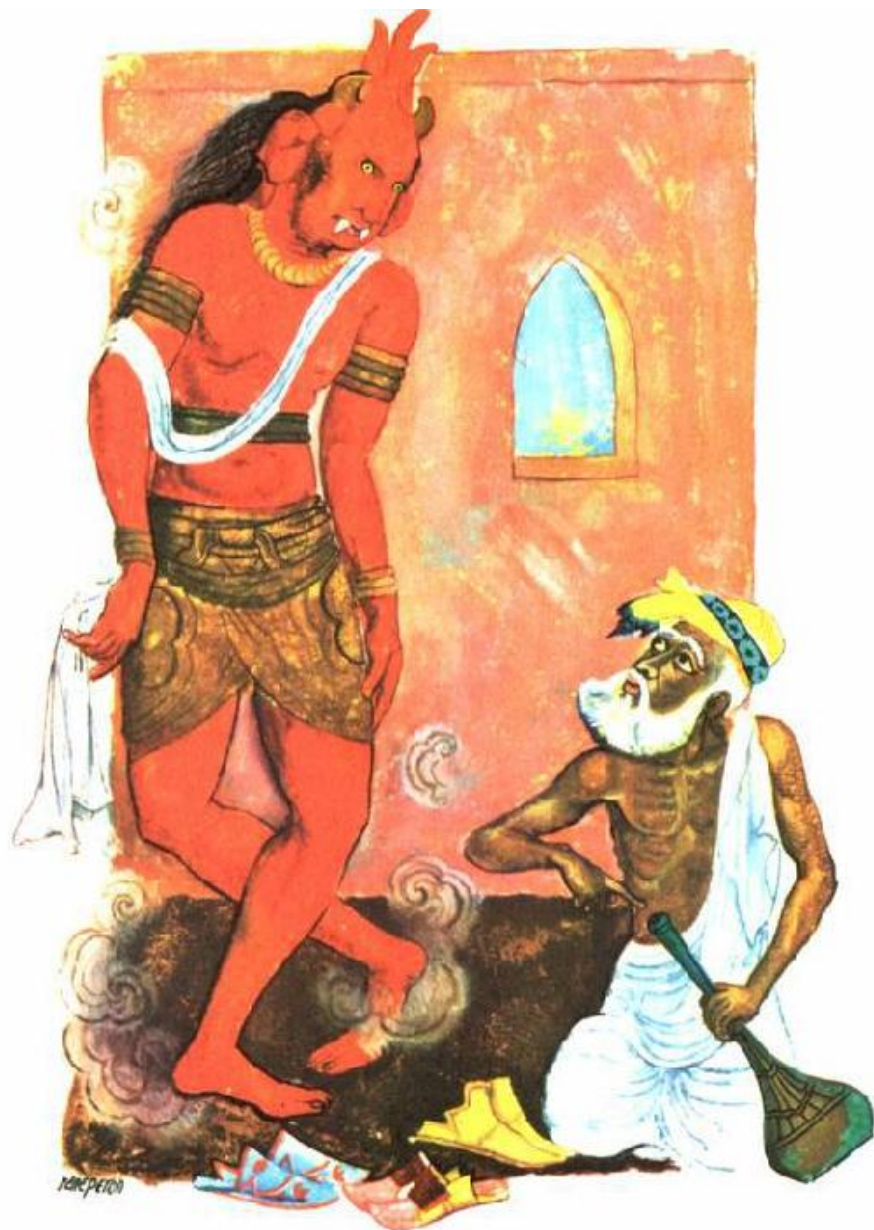
Inquiets, craignant qu'un malheur ne fût arrivé à Ahmed, les deux hommes se décidèrent à appeler la police qui défonça la porte. Une foule de curieux accompagnaient maintenant le tailleur et le client... Et à la surprise de tout le monde, on découvrit au milieu des ténèbres et dans un air confiné irrespirable, le cordonnier prostré et en larmes.

Cependant, lorsque Ahmed vit son ami le tailleur et la foule des voisins, il poussa un soupir de soulagement et courut, tout tremblant, se jeter dans leurs bras.

Interrogé par l'agent de police, le cordonnier fut bien obligé de dire pourquoi il s'était enfermé de la sorte et n'avait pas répondu à ceux qui l'avaient appelé :

— Je pensais que c'était l'Ange de Mort qui venait me chercher, dit-il, encore tout frissonnant en séchant ses pleurs.

Et c'est ainsi que le secret du vieux cordonnier fut découvert. Personne ne s'étonna plus par la suite de le voir s'enfermer chez lui à la moindre maladie.



Entre dans cette bouteille et je te croirai.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'aucun événement vînt troubler la vie de Ahmed. Mais un jour qu'il travaillait allègrement, il aperçut une fumée épaisse s'élever jusqu'à la hauteur de la porte, puis jusqu'au plafond. Un coup sourd retentit et, sortant du nuage de fumée, le cordonnier vit apparaître un homme tout habillé de rouge et dont les yeux lançaient des éclairs.

Affolé, le cordonnier voulut prendre la fuite, mais la peur l'avait paralysé et il fut incapable de bouger. Il eut seulement la force de proférer : « Qui es-tu ? »

— Je suis l'Ange de Mort, répondit l'inconnu.

À ces mots le pauvre cordonnier trembla de tous ses membres. Le moment tant redouté était-il donc arrivé ? Ahmed revit en un instant tout ce qu'il aimait et, plus que jamais, il eut une farouche envie de vivre. Il redressa la tête, résolu à lutter jusqu'au bout.

— Que désires-tu ? demanda-t-il.

— L'heure a sonné pour toi de quitter ce monde. Je suis venu te chercher.

À ces mots, le pauvre Ahmed faillit tomber à la renverse. Mais, rassemblant tout son courage, il garda son sang-froid :

— Aie l'obligeance de t'asseoir, et donne-moi seulement le temps de ranger mes affaires. Je dois aussi retrouver mes savates et ensuite je te suivrai.

Tout en allant et venant dans la boutique, Ahmed murmura en soupirant :

— Ah ! Si seulement j'avais su que tu allais venir !

— Et qu'aurais-tu fait pour m'accueillir ? demanda l'Ange de Mort d'un ton curieux et ironique.

— J'aurais fermé hermétiquement toutes mes portes et mes fenêtres, et tu n'aurais pas pu entrer.

Un rire énorme secoua la petite pièce :

— Mon pauvre ami, que tu es naïf, n'aie pas de regrets ! Je suis comme une fumée. J'entre partout, nul obstacle ne me rebute. Même si tu avais fermé toutes les portes et entouré ta maison d'une épaisse muraille de pierre, j'aurais encore trouvé un trou ou une fente où me glisser. Rien ni personne ne me résiste.

Ahmed ouvrit de grands yeux d'un air incrédule. Il regarda autour de lui, puis déclara :

— Je ne savais pas que les anges aiment plaisanter, surtout dans de telles circonstances ! Tu voudrais donc me faire croire qu'un homme de ta taille puisse passer par un petit trou dans lequel une souris même ne pourrait entrer ?

L'Ange s'impatienta de tant d'incrédulité. Il n'avait pas l'habitude de voir ses paroles et son pouvoir mis en doute.

— Si tu ne me crois pas, riposta l'Ange en courroux, tu n'as qu'à

fermer toutes les portes et tu verras toi-même comment je m'y prends pour venir te chercher !

Le cordonnier prit une bouteille qui se trouvait près de là. Provoquant l'Ange de Mort, il lui dit :

— Prouve-moi ta puissance ; si ton pouvoir est tel que tu le dis, entre dans cette bouteille et je te croirai.

Sans réfléchir, fou d'orgueil, l'Ange eut tôt fait, dans un grondement de tonnerre, de se transformer en fumée et d'emplir la bouteille...

C'est alors que le cordonnier, poussant un cri de triomphe, boucha la bouteille avec un bouchon qu'il tenait prêt, dans sa main gauche. Puis il la cacheta avec de la bonne cire et la plaça sur une étagère dans un coin de sa boutique. Et, l'âme en paix et le cœur en fête, le cordonnier se frotta les mains, très satisfait du bon tour qu'il venait de jouer. Il se remit joyeusement au travail et depuis ce jour mémorable, il ne ferma plus jamais les portes et les fenêtres même lorsqu'il était gravement malade ; ses amis étaient heureux de le voir guéri de sa folie.

Des années et des années passèrent... Le cordonnier vivait toujours, et dans un coin de sa boutique l'Ange de Mort étouffait de fumée et de rage, enfermé dans une petite bouteille...

Un jour cependant Dieu s'étonna de ne plus recevoir personne de la Terre. Il alla consulter le registre des morts et constata, à Sa grande surprise, qu'il n'y avait pas eu un seul mort depuis une quinzaine d'années ! Qu'était donc devenu Son fidèle Ange de Mort ? Si cet état de choses continuait, il n'y aurait plus assez de place sur terre pour tous les enfants qui continuaient à naître. Il fallait absolument rétablir l'équilibre... Et c'est ainsi que Dieu, ayant bien réfléchi, envoya sur la terre un grand cyclone. Il alerta le grand vent d'ouest qui déferla avec violence sur le petit pays. La boutique du cordonnier fut détruite la première. Une poutre en tombant sur la bouteille brisa celle-ci et délivra l'Ange de Mort. Ce dernier se joignit à la fureur des vents déchaînés. Il égorgea le cordonnier. Puis définitivement rendu à la liberté, il fit son office et racheta ses quinze années d'inactivité en prenant la vie à des centaines de milliers de personnes qui avaient survécu au terrible cataclysme. Il n'arrêta ses ravages que lorsque Dieu s'écria :

— C'est assez !



Imtiaz le tisserand



L'était une fois, dans un petit village du Bengale, un tisserand réputé à dix lieues à la ronde pour ses dons extraordinaires de conteur.

Qu'on le rencontrât à l'aube quand les villageois mal réveillés se frottent les yeux encore pleins de sommeil ; ou à midi quand les rayons du soleil répandent une chaleur torride, ou encore au crépuscule, quand l'ombre grandit et que les oiseaux chantent une dernière prière, Imtiaz le tisserand avait toujours quelque nouvelle histoire à raconter.

On pouvait le voir à la lisière des champs, entouré d'un auditoire de laboureurs, ou devant sa boutique amusant ses clients par mille anecdotes tout en tissant de belles étoffes, ou sous les banians et les manguiers de la grande place du village, entouré de curieux qui finissaient toujours par se moquer de lui.

Imtiaz était de petite taille, mince et souple comme un roseau. Ses grands yeux sombres et malicieux riaient de plaisir quand il racontait dans un langage imagé et ponctué de mines expressives et de force gestes de ses mains agiles, les fantaisies de son imagination.

Les mots sortaient de sa bouche en cascade comme les eaux d'un grand fleuve en période de crue : contes fantastiques et toujours nouveaux. Imtiaz ne se lassait jamais de raconter ses histoires, même quand les villageois qui l'écoutaient s'en allaient en se gaussant de lui.

— Il m'est arrivé quelque chose de très amusant et d'extraordinaire aujourd'hui, avait-il coutume de dire. Comme j'allais dans la forêt voisine chercher des fagots, j'ai heurté du pied un serpent python qui dormait au soleil roulé en boule... C'est que j'avais l'esprit ailleurs et que je regardais le vol gracieux des martinets et des bengalis. Dérangé

dans son sommeil, le serpent furieux me donna la chasse. Je courus aussi vite que je pouvais, de plus en plus vite sur le sentier rocailleux mais hélas ! bientôt je pris mon pied dans une racine et tombai la face contre terre ; le serpent me rattrapa. Sa tête hideuse dressée vers le ciel et le sifflement vengeur qu'il faisait entendre entre ses dents ne me laissaient aucun doute : je courais un grand danger. – Que pouvais-je donc faire ? Le Ciel m'inspira : je bondis sur son dos et bandai ses yeux de mon turban blanc.

Il continua sa course et m'entraîna avec lui plus vite que le vent. Je me cramponnai et le guidai des pans de mon turban du mieux que je le pus. Nous arrivâmes ainsi à un étang où poussaient des roseaux, et où s'épanouissaient des fleurs de lotus. Le serpent se précipita à l'eau et traversa l'étang avec son cavalier – votre serviteur – toujours sur son dos. J'eus le temps au passage de cueillir trois fleurs de lotus. Puis, dès qu'il fut hors de l'eau, le serpent se dirigea aussi rapide que l'éclair vers sa hutte. Je n'eus pas le temps de le remercier qu'il avait déjà disparu dans le trou qui se trouve au pied du grand manguier dans notre jardin... Vous ne me croyez pas ? – Ô incrédules que vous êtes ! Regardez : voici le trou et voici les trois fleurs de lotus.

Les villageois haussaient les épaules et se moquaient du tisserand, certains même lui jetaient des mangues trop mûres qui traînaient près du fameux trou à serpent... Mais Imtiaz avait toujours une nouvelle histoire à raconter.

« J'ai été me promener au royaume des lutins. Par un beau matin ensoleillé j'ai bu une goutte de rosée pour me désaltérer et aussitôt j'ai vu apparaître un petit bonhomme minuscule pas plus haut qu'un dé à coudre. Il scintillait au soleil comme un diamant. Il m'a ordonné de le suivre. Curieux, j'ai obéi. Nous avons marché pendant des heures sur des tapis de fleurs qui se couchaient comme sous la caresse du vent pour nous laisser passer et se relevaient aussitôt après. Le petit bonhomme m'a emmené devant la reine des lutins qui nous attendait assise sur un bouton d'or. Elle était à peine plus grande que mon guide mais elle semblait si courroucée que je pris peur. Je bondis sur le bouton d'or et m'enfermai dans la corolle dorée. Un coup de vent survint qui arracha la fleur et la transporta – avec votre serviteur – dans mon pré où je me réveillai, à peine étourdi de mon aventure. Vous ne me croyez pas encore ? Que voulez-vous de plus ? Regardez : voici le bouton d'or ; pourquoi riez-vous, hommes incrédules ? »

L'auditoire en effet faisait entendre des rires moqueurs mais le tisserand n'en avait cure :

— Que direz-vous du combat que j'eus la nuit dernière ? J'étais dans la forêt et cueillais des mangues et des bananes quand j'entendis un bruit de branches brisées et aussitôt un tigre redoutable, dans toute la force de l'âge, se dressa devant moi. Je crus ma dernière heure venue

quand, ayant invoqué l'aide de Dieu, je vis ma barbe s'allonger de deux ou trois mètres. Quand le tigre se jeta sur moi, j'enroulai ma longue barbe autour de son cou puissant, et serrai si fort que le fauve en mourut : sa dépouille était trop lourde pour que je pusse la ramener ; aussi je lui coupai une griffe que voilà pour vous convaincre...

Et il leur montrait en même temps une belle griffe de tigre, trophée déjà ancien d'une chasse à laquelle un de ses amis avait participé.

Cette fois, c'en était trop. Les moqueries se firent plus violentes et le pauvre tisserand rentra chez lui, ce soir-là, les habits en lambeaux et tout souillés de fruits écrasés, d'œufs pourris, et tous autres déchets tombés sous la main de l'auditoire du malheureux conteur.

La femme du tisserand était une belle et bonne jeune femme, toujours disposée à venir en aide à ses voisins et qui était fort aimée dans le village.

Mais, s'ils avaient pour la belle Naseem beaucoup d'affection, les villageois néanmoins, du plus loin qu'ils l'apercevaient, ne manquaient pas de dire :

— Voilà la femme du tisserand, conteur de fables ! Est-ce qu'elle connaît la dernière histoire de son mari ? La promenade à dos de serpent ou le combat avec le grand tigre ?

La femme du tisserand se mettait en colère :

— Assez, méchants que vous êtes ! Je ne veux plus entendre vos vilaines histoires. Mon mari ne vous a jamais fait de mal, pourquoi déchirez-vous ses habits et lui jetez-vous des pierres et des détritres de toutes sortes au visage ?

Au lieu de se taire, les villageois riaient de plus belle et la pauvre Naseem rentrait pleurer en silence dans sa cabane solitaire.

Un jour qu'elle avait passé toute la journée à remuer de tristes pensées, son mari rentra tout joyeux de sa boutique :

— Naseem, ma chère épouse, où es-tu ? Il faut que je te raconte la belle histoire à laquelle j'ai pensé tout en tissant mes étoffes.

— Je ne veux rien entendre de la sorte, répliqua Naseem en colère. Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais...

— Mais, ma chère Naseem, protesta Imtiaz tout surpris...

— Il n'y a pas de « mais ». J'en ai assez d'être la risée des villageois. Je n'ai plus d'amis. Tous se moquent de moi et rient en me voyant passer : « Voilà la femme du conteur de fables » – c'est ainsi qu'ils m'appellent. Je ne veux plus que tu racontes d'histoires.

Le tisserand n'avait jamais pensé que sa femme pût être malheureuse parce qu'il aimait inventer et raconter des histoires.

— Je suis navré d'apprendre cela, ma chère femme, dit-il d'un ton contrit, que veux-tu que je fasse ?

— N'importe quoi, mais ne raconte plus d'histoires. Prends un sac,

mets-y toutes tes histoires et va le vider au plus profond de la forêt. Comme cela nous serons débarrassés de ces fables stupides qui nous ridiculisent.

Le tisserand promet de faire tout ce que sa femme voudrait :

— Dès demain matin, je prendrai le sentier qui longe les rizières et mène à la forêt. Il est dangereux de s'y aventurer, mais j'espère que je rentrerai sain et sauf.

Le lendemain, la belle Naseem prépara avec soin le petit déjeuner de son mari : du riz et du lait, son plat favori, et bientôt Imtiaz s'en alla, un gros sac sur l'épaule.

Toute la journée Naseem guetta anxieusement le retour de son époux. Plus les heures passaient, plus elle s'inquiétait et se sentait pleine de remords : s'il arrivait quelque chose à son mari ?

Enfin, au coucher du soleil, elle le vit revenir et courut à sa rencontre toute joyeuse :

— Alors, as-tu pu vider ton sac ainsi que je te l'avais recommandé ?

— C'est que, ma chère femme, je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir et tu vas voir pourquoi : j'avais marché pendant des heures et, ayant atteint un endroit suffisamment éloigné, je m'apprêtais à vider mon sac quand un grand éléphant est apparu devant moi. Il semblait très pressé et fonçait droit devant lui, écrasant tout sur son passage. Avant que j'eusse eu le temps de me sauver, il me saisit par sa trompe et me lança dans le ciel par-dessus les grands arbres. Si grande était sa force que je montai de plus en plus haut... Heureusement pour moi cependant, Dieu me protégeait et j'eus la chance de tomber sur le toit de paille de la maison de notre ami Ahmad. Sa femme était en train de cuire de délicieux gâteaux de riz. Elle m'en donna quelques-uns avant que je me remisse en route pour venir te retrouver. Tu ne me crois pas ? Tiens, goûte un des gâteaux de riz que voilà et tu seras convaincue !

Naseem était très en colère, mais elle fut obligée de rire de l'esprit astucieux de son époux :

— Quel merveilleux conteur de fables tu es ! Je vois bien que je ne pourrai jamais t'empêcher de raconter des récits de ton imagination. Je t'avais envoyé dans la forêt pour y décharger ton sac d'histoires et voilà que tu t'en reviens avec un second sac plein à ras bord de nouveaux contes... !



Le miroir



Il y a de longues années de cela, un marchand ambulant de Chitagong laissa par mégarde tomber un miroir de son sac. Il traversait alors une rizière du Bengale et, tout occupé à regarder les beaux et lourds épis de riz se balancer dans le vent, il ne s'en aperçut pas.

Le lendemain, le propriétaire du champ commençait la récolte du riz. Vers le milieu de la journée, alors qu'il avait déjà lié plusieurs bottes, il aperçut par terre un curieux objet rond et brillant.

Ce n'était autre que le miroir perdu par le marchand ambulant. Cependant Ibrahim, le propriétaire du champ, s'en approcha avec défiance et curiosité. Le village était fort éloigné de la ville et personne n'avait encore vu de miroir – d'où la méfiance du laboureur.

Il ramassa le miroir et quelle ne fut pas sa surprise d'y voir le visage d'un homme :

« Ceci est le visage de mon père ! », se dit-il avec émerveillement.

Ibrahim était très jeune à la mort de son père et, en grandissant, il avait pris de plus en plus de ressemblance avec son défunt père.

Le fermier n'osait croire ce qu'il voyait. Pourtant son âme naïve et innocente fut vite convaincue. Il se prosterna devant le miroir et le salua comme un fils obéissant qui accueille son père. Ensuite, il porta respectueusement le miroir à ses lèvres et l'embrassa :

— Ô mon père, mon cher père, vous êtes descendu des cieux pour venir me visiter. Vous vous cachez dans mes champs peut-être depuis des jours et des jours et c'est seulement maintenant que je vous vois ! Quel bonheur de vous avoir de nouveau parmi nous !

Ibrahim chantait et dansait de joie. De temps en temps, il regardait le miroir avec tendresse et était heureux de voir que le regard de son

père était lui aussi plein de tendresse et de joie.

Puis, le premier moment de joie passé, il se mit à marcher de long en large dans la rizière. Il tenait le miroir à la main et s'adressait à son « père » par ces mots :

— Reconnaissez-vous notre champ de riz ? L'année dernière la récolte a été abondante, et les profits réalisés m'ont permis d'acheter le champ de notre voisin Ahmad, ce qui a agrandi notre propriété. Cette année, j'ai semé du bon riz et voyez, j'ai déjà commencé la moisson qui s'annonce belle. Regardez comme les épis d'or brillent au soleil. Nous aurons bientôt beaucoup de roupies quand j'aurai vendu la récolte au marché.

Tout en parlant, le laboureur s'était dirigé vers sa maison :

— Voici notre maison, mon cher père. Vous la trouverez plus grande qu'auparavant. Je viens d'achever la construction de deux nouvelles pièces. Je vais vous montrer tout ce que j'ai fait pour améliorer l'héritage que vous m'avez laissé. Puisse mon travail vous plaire !

Et le fermier montra avec fierté les trois pièces, le toit de paille tout neuf et les belles couvertures tissées par sa femme. Celle-ci était au marché et Ibrahim, pensant qu'il valait mieux se méfier de la langue bien pendue de sa femme, chercha un endroit pour cacher le miroir avant son retour.

Comme il était assez pauvre, il n'avait pas de coffre dans sa maison. Enfin, il résolut de placer son précieux trésor dans un vase d'argile vide.

Le lendemain Ibrahim alla travailler à son champ comme d'habitude. Mais il revint chez lui souvent pour voir ce qu'il croyait être l'esprit de son père.

Alors, après s'être assuré d'être seul, il retirait le miroir, le tenait devant lui et lui parlait tendrement comme il l'aurait fait pour son père. Puis il remettait le miroir dans le vase en disant : « Je dois vous quitter, mon cher père, et vous laisser seul ; n'en soyez pas fâché car je dois travailler et terminer la moisson. »

La femme d'Ibrahim, pendant ce temps, commença à être fort intriguée des allées et venues de son mari. Elle le surveilla et le vit retirer un objet rond et brillant du vase.

Fort curieuse, elle y courut dès son départ. Quel ne fut pas son étonnement de voir le visage d'une jeune et jolie femme dans la glace blanche !

Ce n'était qu'un miroir et ce qu'elle voyait n'était autre que son propre visage, mais n'ayant jamais vu de miroir, elle pensa :

— Ainsi mon mari a pris une nouvelle épouse ! Il la tient cachée dans ce vase d'argile pour que je ne la voie pas ! C'est pour cela qu'il est devenu si bizarre, qu'il parle tout seul et ne fait plus attention à moi ! Oh ! mais je lui apprendrai ce qu'il en coûte de me faire un tel

affront !

Elle prit un long bâton et attendit le retour de son mari avec la ferme intention de lui infliger une bonne punition.

Le fermier rentra tard ce soir-là. Plus sa femme attendait et plus sa colère grandissait. Le fermier, lui, ne se doutait de rien. Il rentrait tout content d'avoir bien travaillé toute la journée, si bien même qu'il avait terminé sa récolte. Il rentrait donc heureux à la pensée de retrouver sa maison et de pouvoir annoncer le résultat de la récolte.

Dès qu'il ouvrit la porte cependant, sa femme se précipita sur lui, brandissant son bâton et criant :

— Méchant homme ! Ingrat ! Qu'as-tu fait ? Quelle est cette nouvelle femme qui habite la maison ? Quelle est cette nouvelle épouse ?

Comme Ibrahim protestait, ne comprenant rien aux hurlements de sa femme, celle-ci, de plus en plus hors d'elle, courut au vase et prenant le miroir le lui lance à la tête.

Heureusement il le rattrapa :

— Mais que signifie cela ? Ne vois-tu pas que c'est seulement l'esprit de mon père qui est descendu des cieux pour nous visiter ? Et voilà comment tu traites mon père !

C'était au tour du fermier d'être en colère. Mais la femme lui reprit le miroir des mains.

— Est-ce donc là ton père ? Depuis quand ton père a-t-il les traits d'une femme, et les cheveux longs, et depuis quand porte-t-il des colliers et des boucles d'oreilles ?

— Es-tu folle ? répondit Ibrahim, c'est là l'esprit de mon père. Je n'ai jamais eu d'autre femme que toi.

Ibrahim et sa femme poussaient de tels cris que leur voisin vint voir ce qui se passait :

— Que vous arrive-t-il ? Pourquoi cette dispute ? Que vous reprochez-vous ? Jamais encore nous ne vous avons entendu vous disputer et c'est la première fois que j'entends des cris dans votre maison.

La femme lui tendit le miroir :

— Regardez ! Mon mari a pris une nouvelle épouse et la tient cachée dans ce vase d'argile. Regardez cette belle femme et dites-moi ensuite si mon mari n'est pas un homme cruel qui mérite une bonne punition.

Le voisin s'approcha du miroir. Comme la femme le tenait toujours, il y vit deux visages :

— Je ne vois pas seulement une femme mais aussi un homme. Et la femme vous ressemble...

— Que racontez-vous là ! C'est seulement le visage de mon cher père, riposta Ibrahim.

Intrigué cependant, Ibrahim se pencha par-dessus leurs épaules.

Maintenant trois visages se reflétaient dans le miroir !

— Quelle étrange chose ! La femme ressemble à ma femme et l'homme à mon voisin !

Très excités maintenant, ils poussaient de telles exclamations que bientôt tout le village fut averti de quelque chose d'inhabituel. Tous, les uns après les autres, vinrent voir de près cet objet mystérieux et chacun était émerveillé de voir son propre visage dans le miroir.

Les sages furent consultés, et, après beaucoup de délibérations sur la grande place du village, ils comprirent enfin le rôle du miroir. La nouvelle se répandit aux alentours et nombreux furent les curieux qui vinrent à la pauvre maison du laboureur admirer l'objet magique.

C'est ainsi que le miroir, qui avait failli semer la discorde entre Ibrahim et sa femme, les rendit célèbres à dix lieues à la ronde.